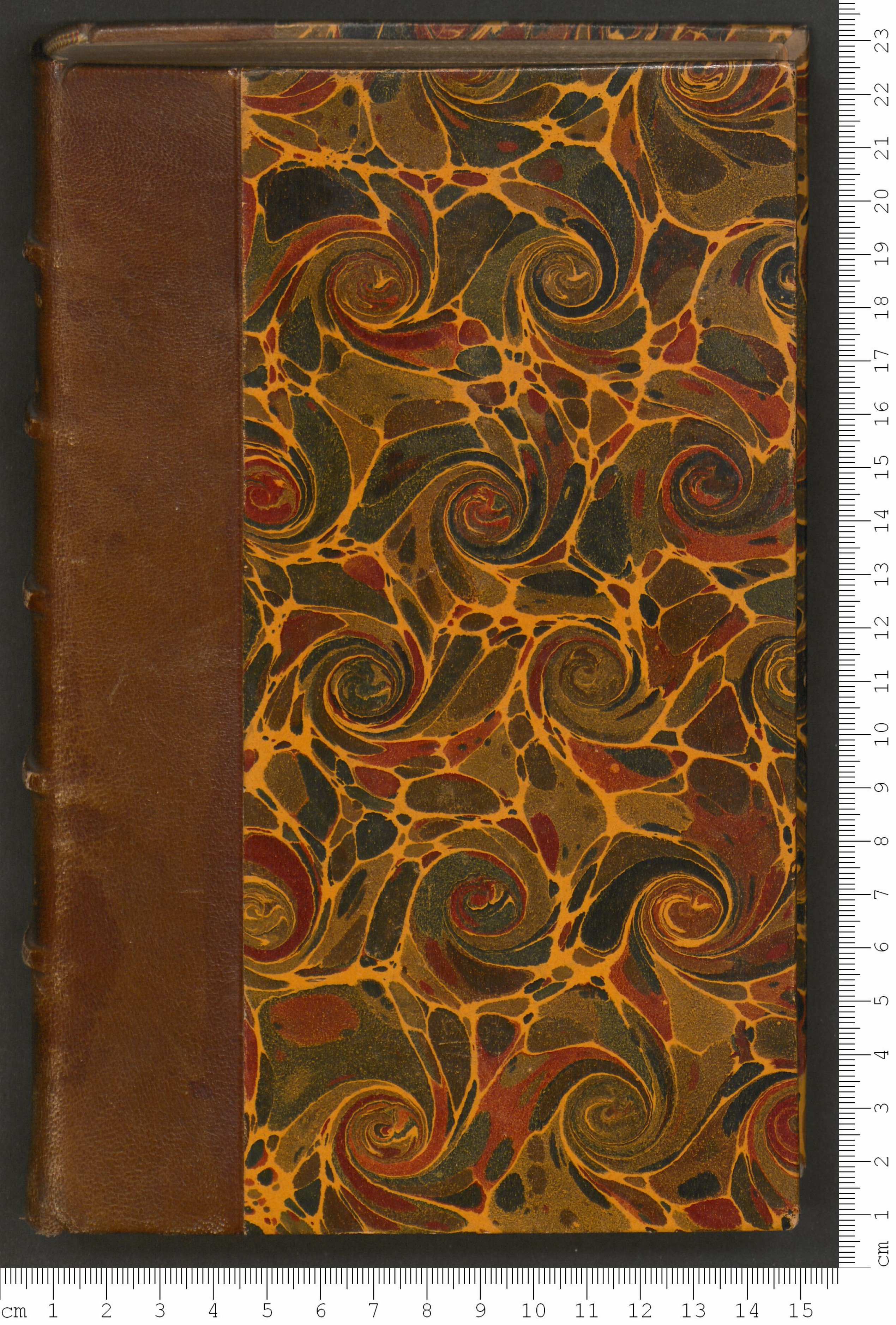
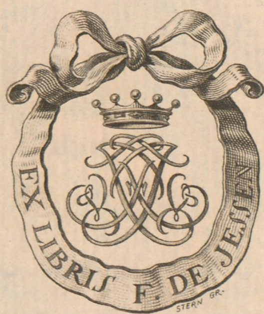
DE BEAUREGARD

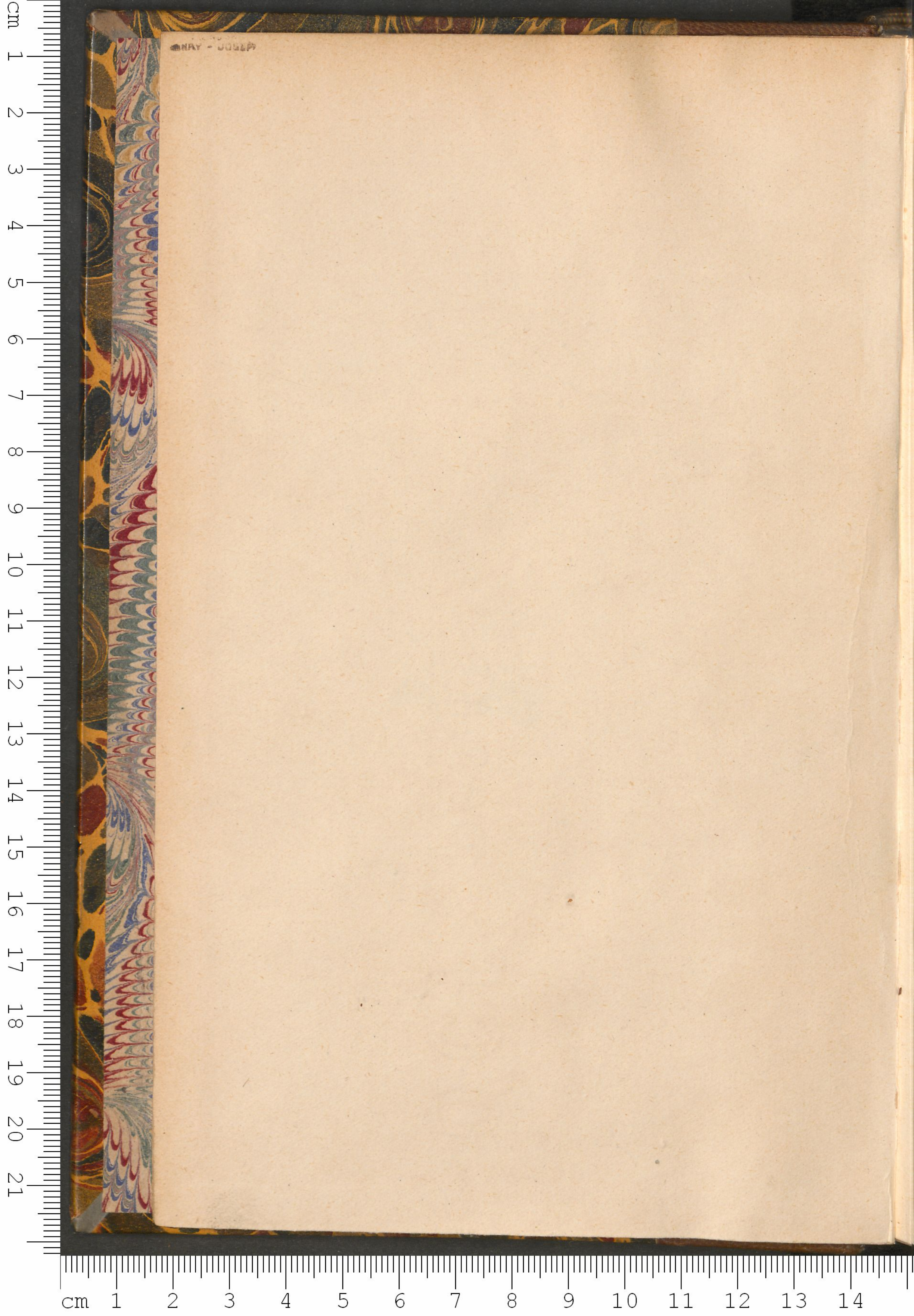
AU PAYS
DES FJORDS






EX LIBRIS F. DE JESSEN
STERN GR.

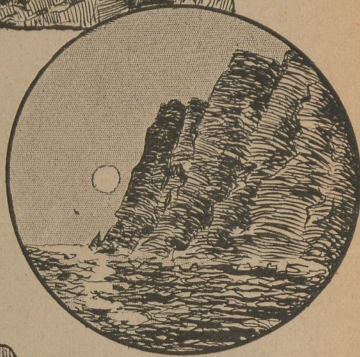







BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE





Au Pays des Fjords

par

J. de Beauregard



E. Vitte. Libraire-Éditeur

1897 . 3 Place Bellecour

Lyon

AU PAYS DES FJORDS

LIBRAIRIE E. VITTE

DU MÊME AUTEUR :

LE CIRCULAIRE 33 : *Du nord au midi de l'Espagne.* — 1 vol. in-12. *3me édition.* 2 50

LE CIRCULAIRE 94 : *De Paris à Vienne, par Oberammergau.* — 1 vol. in-12, illustré. *3me édition.* . . 2 50

CHEZ NOS AMIS DE RUSSIE. — 1 vol. in-8°, illustré par F. Lambert. *Septième mille* . . . . 3 »

EN ZIG-ZAG AUX PAYS-BAS, *et sur les bords du Rhin.* — 1 vol. in-8°, illustré par F. Lambert. *3me édit.* 3 »

DU VÉSUVE A L'ETNA, *et sur le littoral de l'Adriatique.* — 1 vol. in-8°, illustré par O'Netty. *3me édition.* . . 3 »

AUX RIVES DU BOSPHORE. — 1 vol. in-8°, illustré par O'Netty. — *2me édition.* . . . . 3 »

Chacun de ces volumes est expédié, franco, *par la poste, contre l'envoi d'un* mandat *au libraire-éditeur*, M. E. VITTE, *place Bellecour, 3, à Lyon.*

EN PRÉPARATION :

PARTHÉNON, PYRAMIDES, ET SAINT-SÉPULCRE. In-8°, illustré.



Lyon. — Imp. E. VITTE, 18, rue de la Quarantaine.

J. DE BEAUREGARD

AU

Pays des Fjords

(DANEMARK, SUÈDE, NORVÈGE)

SOIXANTE-ET-ONZE ILLUSTRATIONS, EN SIMILIGRAVURE



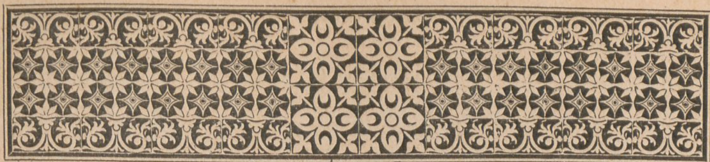
LYON

EMMANUEL VITTE, ÉDITEUR

3, place Bellecour, 3

1897





AVANT-PROPOS





des points de vue divers, le Danemark, d'une part ; la Suède et la Norvège, de l'autre, exercent sur le Français une séduction, dont il a peine à se défendre.

Le Danemark, qui pleure, comme nous, la perte de deux de ses provinces, nous attire par le charme mystérieux et mélancolique de la ressemblance qu'a faite, entre lui et nous, la communauté même du malheur. Il nous captive aussi, parce que jamais, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, il ne nous a marchandé ses généreuses sympathies.

De leur côté, la Suède et la Norvège ont été si particulièrement prévenues dè la nature, que c'est pro-

prement le Pays du pittoresque. *Sans doute, on trouve ailleurs, en Suisse, notamment, en Italie, en Russie, à Constantinople, etc., des « visions » merveilleuses; et je sens parfaitement combien il est périlleux, en pareille matière, de provoquer des rapprochements. Je crois être néanmoins en droit de dire que la magnificence de la nature Scandinave, outre qu'elle peut soutenir n'importe quelle comparaison, a quelque chose tout ensemble de si varié, de si original, et de si extraordinaire, qu'elle occupe un rang tout à fait à part, dans l'œuvre admirable du divin Créateur.*

C'est la description de ce coin privilégié de l'Europe septentrionale, que j'ai essayé de faire, dans le présent volume. Le Pays des Fjords, *qui commence à se dessiner, aux rives Danoises, se déroule ensuite, en sa pleine beauté, aux Etats Scandinaves; et il n'a d'autres limites, au Cap Nord, que les flots tumultueux de la mer Pôlaire.*

Dans ce pacifique voyage à travers les deux Royaumes Danois, et Suédo-Norvégien, j'ai tâché, selon mon habitude, de prendre sur le vif les hommes et les choses. Le récit des évènements locaux et l'histoire des institutions et des idées tiennent donc, dans les pages qui vont suivre, autant de place que la description des sites elle-même. J'y ai semé, à pleines mains, mes impressions personnelles, ce qui ne veut pas dire que le livre est un chef-d'œuvre; mais ce qui signifie que ce

que je raconte a été soigneusement vu, et vu, j'ose le croire, avec la tournure d'esprit particulière qu'il plaît à la Providence de départir à chacun d'entre nous.

Si j'appuie sur cette « observation », directe et immédiate, des individus et des objets, c'est parce qu'une expérience déjà longue m'en a prouvé non seulement la réelle utilité, mais encore l'importance capitale. En désire-t-on un exemple, entre mille ? — Qu'on veuille bien se reporter au volume que je publiais, l'année dernière, sous ce titre : Aux rives du Bosphore. *On se convaincra, aujourd'hui, combien j'avais raison d'y signaler alors l'envahissement, chaque jour plus considérable et plus prépondérant, des Allemands, à Constantinople : et l'on me rendra, du même coup, cette justice, que la récente guerre gréco-turque a donné une éclatante confirmation aux pressentiments douloureux dont mon patriotisme, toujours et partout en éveil, était déjà impuissant à se défendre...*

On trouvera donc, dans ce volume, comme dans ses aînés, bien des indications qui, si l'on veut prendre la peine de les remarquer, pourront être utiles. Je ne voyage pas uniquement pour « voir du pays » ; mais bien plutôt, mais surtout, pour avoir quelque chance de multiplier les occasions d' « observation ». Et quand, au retour, je rédige mes notes et que je donne, à ces Reisebilder *pris au hasard de la rencontre, une*

forme acceptable, ce n'est pas non plus pour le vain plaisir de « faire gémir la presse », mais pour mettre, si possible, quelques idées nouvelles en circulation. Sur ce point, comme sur nombre d'autres, je suis en effet absolument de la religion de La Fontaine,

Et conter pour conter me semble peu d'affaire !

BEAUREGARD, le 15 juin 1897.



PREMIÈRE PARTIE

EN DANEMARK



PREMIÈRE PARTIE

EN DANEMARK

CHAPITRE PREMIER

A TRAVERS LE SCHLESWIG-HOLSTEIN. — VAMDRUP : LA FRONTIÈRE DANOISE

Un matin d'août 1896, par une pluie battante, je quittai *Kiel,* où je m'étais consciencieusement ennuyé, pendant vingt-quatre heures.

Prise en elle-même, la ville offre en effet peu d'agréments : envahie, chaque jour davantage, par les docks et les chantiers; hérissée de fortifications; pleine de rues étroites et tortueuses, piquées, tous les vingt pas, de maisons au reculement, Kiel serait cent fois moins intéressant à visiter que la coquette petite cité de Lübeck, sa voisine, s'il n'avait, pour stimuler notre curiosité de Français, son fameux « Canal ». C'est le désir de le voir, de mes yeux,

ce Canal, qui, de Hamburg, m'avait amené à Kiel. Je l'ai vu : et j'ai pu me convaincre, sur place, de deux faits, l'un et l'autre instructifs, et bons à retenir.

Le premier, c'est que, commercialement parlant, le « Canal de Kiel » est un *four*, dont le gouvernement allemand n'a guère lieu de se féliciter. Pendant les premiers mois qui en suivirent l'ouverture, les armateurs allemands mirent une sorte d'engouement à profiter de la traversée qui leur était offerte, et à faire passer leurs navires par cette nouvelle voie. Mais, on s'en souvient peut-être : de nombreux accidents s'étant produits alors dans le Canal, les Cies d'assurances s'en émurent, et, déclarant la traversée « dangereuse », elles augmentèrent le montant des primes. En vain, la Chambre de Commerce de Kiel, désireuse de galvaniser un peu ce cadavre, demanda-t-elle au ministre, à Berlin, d'abaisser, de 25 °/o, le droit de passage, pour l'hiver : la pétition fut rejetée, et les tarifs restèrent les mêmes. Ce fut le coup de grâce donné au chauvinisme de la première heure, des armateurs.

Mais le « fiasco » commercial du Canal de Kiel n'a malheureusement diminué en rien la menace qu'il a, sous le rapport militaire, suspendue sur notre tête, depuis le jour de l'inauguration. L'Allemagne a actuellement, à Kiel, un port militaire de premier ordre : elle y abrite, en sûreté, une partie de sa flotte; elle y enrichit progressivement, avec une persévérance que rien n'ébranle, son outillage déjà formidable ; et, s'il est vrai, comme je crois l'avoir démontré quelque part (1), qu'elle n'a pas de plus chère ambition que d'assurer à sa marine la place même qu'a conquise, par ses succès de 1866 et de 1870-71, son armée de terre, nous devons, en France, ne pas cesser d'avoir l'œil sur Kiel, et ne pas nous lasser de faire bonne garde.

(1) Cf., à la fin du volume, le N° 1 des *Pièces justificatives*.

C'est le second souvenir à garder d'une visite à Kiel : et l'on voit qu'il nous touche de plus près encore que le premier.

La veille de mon départ, l'arrivée de l'escadre, en inondant la ville de matelots, avait jeté dans les rues un surcroît d'animation. A Toulon ou à Cherbourg, la rencontre de nos marins m'aurait charmé. A Kiel, le contact inévitable de ces jeunes tapageurs ne servit qu'à me faire trouver la ville encore plus maussade. J'éprouvai donc, à m'en éloigner, une satisfaction réelle, et d'autant plus vive, que c'était ma dernière étape avant de toucher à la frontière danoise : quatre à cinq heures d'express, et j'arriverais à Vamdrup.

Une pluie grise, froide, cinglait de rafales furieuses les glaces du compartiment. Blotti sous ma couverture, dans un coin du coupé, je regardais fuir, en une course folle, le sol des prairies, ici tapissées d'une herbe maigre et chétive ; là, coupées de terrains marécageux, au-dessus desquels planaient des vols de corbeaux ; plus loin, traversées de rigoles qui semblaient y ranimer un peu la végétation. Tout cela était, au demeurant, d'un aspect assez triste : peu de fermes ; peu de bétail ; presque le steppe. Sans doute, je n'avais sous les yeux qu'une vision, en diagonale, du Schleswig-Holstein, du midi au nord. Mais, à le prendre tel quel, dans cette vision nécessairement incomplète, le panorama des deux provinces n'offre rien de bien séduisant.

C'est pour elles cependant, c'est pour cette lande, que tant de sang a été versé, pendant un demi-siècle !

Et, tandis que le coursier de feu nous emportait, à perdre haleine, je me remémorai les principaux détails de cette célèbre question du Schleswig-Holstein. Elle se rattache à une idée qui a singulièrement fait fortune, en notre siècle ; et elle se résume dans une formule qui a été bien souvent prononcée, à la tribune des Chambres, comme

dans les relations diplomatiques, le trop mémorable « principe des nationalités ».

Au commencement de ce siècle, le Danemark venait de se voir arracher, par le traité de Kiel (1814), la Norvège, qu'un lien de vassalité avait réunie à la couronne de Frédéric I, il y avait près de quatre cents ans (1523). C'était, au nord, une immense perte territoriale. Mais, au sud du Jutland, perçaient, à la même date, et chaque jour grandissants, de nouveaux symptômes de séparation. De 1815 à 1848, on vit éclater fréquemment de graves conflits, tantôt, entre la couronne de Danemark (1) et les Duchés; tantôt, entre les populations danoises et allemandes qui les habitent, et qui y conservent le caractère et les prétentions de leurs nationalités respectives. En 1848, les colons allemands tentèrent d'obtenir, par la révolte, une administration particulière; ils n'y réussirent pas. Mais, seize ans plus tard, le fatidique principe avait fait son chemin. Arguant donc du « *vœu* des populations, » la Prusse et l'Autriche, sur le ton hautain qui sied à des gens s'estimant dix fois plus forts que celui qu'ils attaquent, sommèrent le Roi Christian IX de « donner satisfaction » aux habitants du Schleswig-Holstein. Le Roi de Danemark n'hésita pas à prendre les armes pour défendre les droits de ses sujets, odieusement méconnus par les deux nations coalisées. Mais que peuvent, contre le nombre, la bravoure et l'héroïsme?... La force brutale écrasa le droit. Vaincus, à Düppel, en face de l'île d'Alsen, après la plus glorieuse résistance, les Danois durent évacuer les deux provinces. L'année suivante (1865), à Salzburg, la Prusse et l'Autriche se partageaient les trophées de la victoire : celle-ci obtenait le Holstein; celle-là, le Schleswig.

(1) La graphie exacte de ce nom, dans la langue danoise, est DANMARK.

Mais c'est une loi consolante de l'Histoire, que l'iniquité ne profite pas indéfiniment à qui l'a commise. Combien de temps elle aura été utile à la Prusse, qui depuis, en a perpétré tant d'autres, l'Histoire, quelque jour, le dira. En attendant, elle l'a dit, pour l'Autriche ; car l'expiation ne se fit point attendre : elle fut presque immédiate.

Moins occupée en effet de conquérir les Duchés, pendant une campagne dont l'issue ne lui semblait point douteuse, que d'épier son alliée, de découvrir les points défectueux de son organisation militaire, et de se rendre exactement compte de ses ressources, la Prusse avait pris bonne note de l'insuffisance des forces de l'Autriche et de la faiblesse de sa stratégie. Hardie autant qu'avide, elle elle lui fit donc, l'année suivante (1866), une « querelle d'allemand », justement à propos de ce duché de Holstein qui lui était échu en partage, aux termes de la Convention de Salzburg.

L'attaque était si manifestement injuste que, tout en se préparant à y répondre, les armes à la main, l'Empereur François-Joseph crut devoir adresser à son peuple, le jour même de l'ouverture des hostilités, une proclamation solennelle : « En présence, disait le Souverain, en présence des maux incalculables qui vont fondre sur les individus et sur les familles, sur les provinces et sur le pays, *j'en appelle à l'Histoire et au Dieu tout-puissant*, et je cite à leur tribunal sacré ceux qui, ayant amené ces maux, en porteront la responsabilité... Les derniers événements prouvent incontestablement que *la Prusse met la violence à la place du droit...* C'est une puissance qui n'est guidée, dans ses projets, que par des *sentiments égoïstes* et un *désir insatiable de conquêtes !* » Malgré cette protestation éloquente et émue, et en dépit de la science trop vantée peut-être, du plan stratégique de Louis de

Benedek, la force l'emporta encore sur le droit; et, à Sadowa, en Bohême, le 4 juillet 1866, l'Autriche fut écrasée par la Prusse. Avec quel sentiment de stupéfaction fut accueillie la nouvelle de ce désastre, qui éclata ainsi qu'un coup de foudre, les hommes de ma génération peuvent se le rappeler. Malheureusement, nous nous bornâmes, en France, à nous apitoyer sympathiquement sur le sort de l'Autriche ; et, dans sa défaite, nous ne sûmes ni voir, ni comprendre, une seule des multiples leçons qui s'y trouvaient, pourtant si clairement renfermées, à notre propre adresse...

Irrémédiablement atteinte dans la position qu'elle avait occupée, jusque-là, parmi les Etats allemands, l'Autriche sortit alors de la Confédération germanique et perdit cette province du Holstein (1), qu'elle n'avait conquise, deux ans auparavant, qu'en *mettant* elle-même *la violence à la place du droit*, et en s'associant, à la face de l'Europe, aux *sentiments égoïstes* et au *désir insatiable de conquêtes* de la Prusse. Elle était donc punie, presque soudainement, par où elle avait péché.

Or, j'évoquais, avec mélancolie, tous ces instructifs souvenirs, tandis que, à travers le Schleswig, nous nous rapprochions, au galop du *Schnellzug*, de la frontière danoise. Et, tout en les faisant défiler devant mes yeux, par l'imagination, je songeais, plus mélancoliquement encore, à toutes les ruines qu'on a accumulées, en ce siècle, au nom de ce fameux « principe des *nationalités* ». (2) On a

(1) Par l'annexion du Schleswig-Holstein, l'Allemagne a arrondi son territoire d'une superficie d'environ 20.000 kilomètres carrés, et accru sa population de 1.124.862 habitants.

(2) Lorsqu'éclata la guerre de 1864, la Prusse et l'Autriche prétendirent que le Danemark avait violé les engagements qu'il avait pris, en 1851, vis-à-vis de la Confédération Germanique. Mais, à supposer que l'accusation fût exacte, leur intervention armée n'était pas moins, à ce premier point de vue, tout-à-fait injustifiable, puisque

réussi en effet à l'ériger en une sorte de principe sacré; et nul vocable n'a peut-être jamais exercé un empire plus général, ni plus irrésistible. L'allemand se parle à Schleswig, à Metz, à Strasbourg : *donc*, le Schleswig, la Lorraine, l'Alsace, doivent appartenir à l'Allemagne. L'italien se parle à Venezia : *donc*, la Vénétie doit être adjointe à l'Italie. Et, depuis quarante ans, éternels badauds, et dupes perpétuels des mots et des formules, nous avons tenu notre rôle dans cette tragi-comédie, tantôt comme chevaliers-errants des prétendus opprimés, tantôt comme complices des spoliateurs, jusqu'au jour où nous sommes devenus nous-mêmes leurs victimes, sans nous être aperçus que, avec cette désolante piperie des mots, nous participions à la création de l'Allemagne! Puissent du moins les terribles leçons de l'Histoire nous dessiller enfin les yeux; puissent-elles nous faire comprendre que notre propre unité n'est point fondée, elle, sur cette base étroite; et nous guérir, si tard que ce soit, de notre trop aveugle désintéressement...

Vamdrup! Première station danoise, et gare de frontière. Comme à Véribolovo et à Graniça, en Russie, la

c'était à la Confédération Germanique que le roi Christian IX devait, dans l'hypothèse, rendre compte de ses prétendus engagements, et non à l'Autriche ou la Prusse, qui n'étaient alors que de simples feudataires de la Confédération. En second lieu, la mort du roi Frédéric VII ne laissait point du tout ouverte, comme l'affirmaient les deux puissances alliées, la succession du Schleswig-Holstein. Le traité de Londres, destiné à assurer l'intégrité de la monarchie danoise, avait en effet placé éventuellement les diverses couronnes sur la tête du prince Christian de Glücksburg, neveu de Frédéric VII. Or, la Prusse et l'Autriche avaient collaboré à la rédaction de ce traité. Est-ce donc par des coups de canon qu'une puissance peut dégager sa signature?... On disait enfin, en s'armant du principe des *nationalités*, que les Allemands du Schleswig était odieusement persécutés par le Danemark. Mais, outre qu'il faudrait d'abord prouver l'exactitude de l'imputation, quel compte a-t-on tenu de ce beau principe, en enlevant, rien que dans le Scheswig, plus de 200 mille Danois, pour se les approprier?... Tout est donc inique, dans cette guerre du Schleswig-Holstein : et l'Histoire la réprouvera!

gare de Vamdrup a deux façades, deux chaussées et deux voies distinctes, respectivement affectées ici, l'une au service du réseau danois (Fig. 1) ; l'autre, à celui de la ligne allemande. D'un côté, vient stopper le train qui nous amène de Kiel; de l'autre, se tient, sous vapeur, celui qui

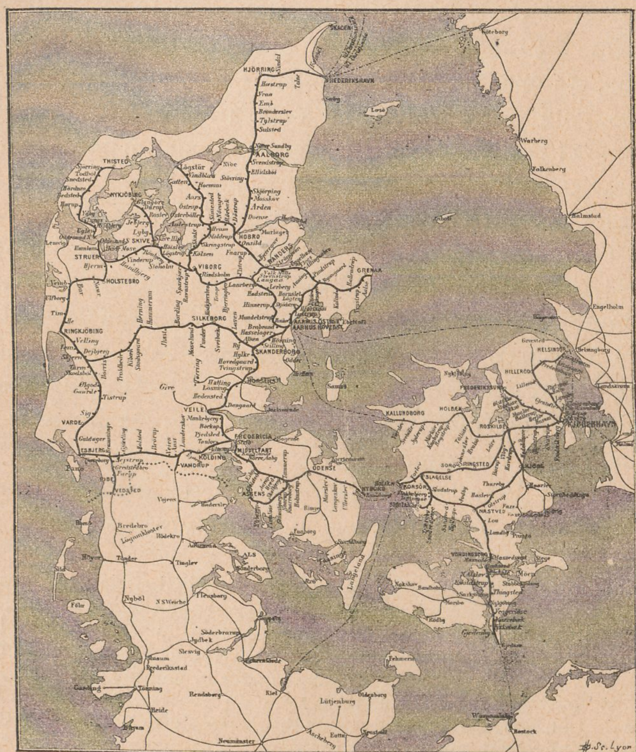


Fig. 1. — *Réseau des lignes danoises.*

nous attend pour nous emporter à travers le Jutland. Le premier se vide, en un clin d'œil, car, selon la formule traditionnelle, « tout le monde descend de voiture »; et voyageurs et bagages s'empilent dans la « salle de révision ». Mais tandis que, d'ordinaire, cette opération de

transbordement ne va pas sans quelque tapage ni quelque désordre (1), tout se passe, à Vamdrup, sans bruit, sans tumulte, et dans un ordre parfait. Comme à la frontière russe, cela se fait posément, avec calme, et dans une sorte de silence religieux. Je souligne la ressemblance d'autant plus volontiers, qu'elle m'a paru très-frappante. Abstraction faite en effet de la formalité des passe-ports, qui revêt, en Russie, une rigueur draconienne, c'est, à Vamdrup, la même gravité polie des douaniers et, surtout, la même courtoisie distinguée de leurs chefs. L'un d'eux, un beau vieillard à barbe blanche, vient à moi et, avec toutes sortes d'égards, me demande s'il y a, dans ma valise, quelque objet passible des droits. Sur ma simple réponse négative, et sans même, pour en contrôler l'exactitude, faire ouvrir mon bagage, il fait un signe, et un employé subalterne s'empresse d'y apposer la minuscule étiquette, couleur saumon, du *laissez-passer* (2). Autour de moi, les choses se font à peu près de la même manière, à demi-voix, et sans fracas ni discussion. Comme nous voilà loin des façons bruyantes et soupçonneuses de la douane italienne, qui se croit rarement quitte de son mandat avant d'avoir exploré une malle jusque dans les bas-fonds et d'en avoir bouleversé, saccagé, tout le contenu! Affaire d'éducation, sans doute : mais, à ce compte, que n'envoie-t-on un peu plus les douaniers italiens à l'école ; ou encore, que ne leur montre-t-on comment procèdent leurs confrères de Russie et de Danemark, qui certes les valent bien, et dont ils pourraient avantageusement recevoir plusieurs sortes de leçons ?...

(1) Comme à Modane et à Vintimiglia, par exemple, pour prendre deux faits à la portée de la main.

(2) Par ses dimensions modestes, comme par l'élégance de sa couleur, cette petite étiquette, qui porte, imprimés, les mots : *Toldberigtiget Vamdrup Tolsted*, tranche sur la large et vulgaire étiquette du Revidirt des douaniers allemands.

La « visite » achevée, je gagne, en traversant une belle salle d'attente — *Ventesal*, en danois —, la chaussée, le long de laquelle se profile le train danois, avec, en tête, sa locomotive frémissante, dont le haut de la cheminée est décoré d'une colerette originale, aux trois couleurs rouge, blanc, et rouge, superposées. Coquet et pimpant, dans le resplendissement de son matériel astiqué, ce train-là fait vraiment plaisir à voir. Casquette basse, un employé m'ouvre obligeamment la portière d'un compartiment de 1re classe, dont je fais avec satisfaction une inspection rapide, dès que le facteur a installé mon bagage dans les filets. C'est positivement un salon, ce compartiment : large, élevé, luxueux, il offre tous les avantages du confortable le plus intelligent. Sur un tapis moelleux, se trouvent disposés cinq fauteuils recouverts en velours rouge, trois d'un côté, deux de l'autre : sur l'accoudoir, repose un petit coussin, en cuir rouge, dont l'une des faces est ornée d'un dessin, au centre duquel se détachent les majuscules D. S. B., — *Danske Statsbaner*, « Chemins de fer de l'Etat de Danemark » —, sommées d'une couronne royale (Fig. 2). Le plafond, tapissé de cuir blanc frappé, est très haut, et très clair ; il jette, dans tout le compartiment, une note gaie ; la nuit venue, il resplendit, sous l'éclat lumineux de deux bougies électriques. Entre le plafond et les fauteuils, une tapisserie, en imitation de cuir de Cordoue, de teinte fauve, avec de gracieux ramages de fleurs, garnit les fonds et complète l'orchestration des couleurs. Aux glaces des fenêtres, flottent des stores de soie blanche où se répète le dessin des coussinets placés entre les fauteuils. La place qu'occuperait le sixième fauteuil est réservée au passage qui donne accès dans un cabinet-toilette, également

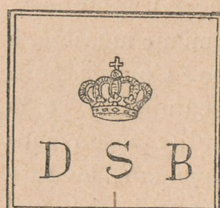


Fig. 2.

bien compris. Au-dessus de la glace de la porte d'entrée, se lit le mot, *Sovesofa :* à l'intérieur, un lavabo vernissé, avec un essuie-mains d'une blancheur immaculée, et un petit savon rouge ; puis, à côté, pareillement confortables, les « dépendances » utiles. On se trouve donc là à souhait, et comme dans un nid.. Les fauteuils, montés sur charnières, peuvent se rejoindre, et se transformer, pendant la nuit, en un lit très commode. Et l'on y a d'autant mieux la facilité de dormir que les vagons, admirablement suspendus, produisent une sorte de bercement extrêmement propice au sommeil. Telle fut donc, à Vamdrup, ma « première impression danoise » : je n'aurais vraiment pu la rêver plus entièrement satisfaisante. Ce que j'allais voir d'ailleurs ne devait qu'aider à la confirmer. Après la traversée du Schleswig-Holstein, où le contact prussien semble avoir semé la désolation, j'entrais au Pays du pittoresque, où j'allais trouver quelques-uns des plus grandioses spectacles de la nature.





CHAPITRE II

DE VAMDRUP A FRÉDÉRIKSHAVN, DANS LE JUTLAND

Le beau soleil d'août avait dissipé les nuages gris du matin ; l'atmosphère était tiède, sous un ciel redevenu serein ; et tout riait, dans la campagne, à cette joyeuse rentrée en scène du beau temps. La frontière franchie, j'eus l'illusion d'être transporté dans un monde tout différent de celui que je venais de quitter. Au paysage morne de tout à l'heure succédait, presque sans transition, un paysage coquet, pittoresque, enchanteur. C'étaient maintenant des collines gazonnées et très vertes, où, parmi les grandes herbes, paissaient, bondissaient, ou dormaient, de nombreux troupeaux ; c'étaient de gracieux hameaux, piqués, de distance en distance, comme des taches blanches, au milieu de la verdure ; c'étaient aussi, çà et là, de jolies routes, plantées d'arbres, et des sentiers ombreux, sous lesquels, par couples animés, cheminaient les villageois ; ou encore, c'étaient, ici, des lacs ; plus loin, des nappes d'eau, formées par la mer envahissante, sans préjudice du spectacle de la mer elle-même qui commence, là, à ronger la côte, et à y creuser, comme autant de mystérieuses retraites, cette innombrable série de golfes que nous retrouverons bien-

tôt, plus dentelés encore et plus curieux, aux rives Scandinaves, sous le nom de *fjords*. Les chaumières les plus modestes ont, dans le Jutland, je ne sais quel air d'aisance et de bien-être, qui réjouit, rien qu'à les contempler : elles n'ont, elles, comme la paysanne n'a que sa robe d'indienne, elles n'ont, pour les couvrir, qu'un badigeon vulgaire ; mais, si reluisant au soleil, et si bien porté ! Quelques moulins à vent, de plus en plus rares, agitent encore leurs ailes, entre les maisonnettes blanches, à la toiture écarlate : c'est un dernier souvenir de la Hollande, déjà lointaine, là-bas, dans l'espace. Puis, aux gares, grandes et petites, les employés ont une tenue si propre, une attitude si correcte et si aisée, une si complète absence de la morgue et de la raideur prussiennes, qu'on s'oublie agréablement à les voir vaquer à leurs différents services. Ceux des Postes, en particulier, attirent l'attention, avec leur gracieux costume : sur le pantalon et le gilet noirs, se détache la tunique rouge, à double rangée de boutons d'argent, avec un galon d'argent aux parements et au col ; la tête est coiffée d'une petite casquette noire, également galonnée d'argent ; et, à ne tenir compte que de l'analogie du costume, l'on songerait, lorsqu'on les rencontre pour la première fois, à cette sorte de troupes irrégulières, connue, à Constantinople, sous le nom d'« annonceurs d'incendie », n'était l'énorme différence, disons mieux, n'était l'abîme, qui sépare des hommes bien élevés, des bachi-bouzoucks.

Depuis Vamdrup, et tout en la longeant, nous nous sommes rapprochés de la mer : à Frédéricia, nous la touchons tout à fait. Il est deux heures ; et nous y bénéficions, pour déjeuner, au buffet, de la halte réglementaire. La ville, qui ne compte guère que 10.000 habitants, n'a pas assez d'importance pour qu'on s'y arrête. Mais, au départ du train, je me plais à en considérer le petit port et les

fortifications en ruine. Quand, du sud du Jutland, l'on veut aller directement à Kjöbenhavn (Copenhague), c'est au port de Frédéricia qu'on s'embarque. Par un bac à vapeur, on passe alors, à travers le Petit Belt (1), à l'île de Fünen, dont *Odensée*, au nord, est l'élégante petite capitale. Mais, comme tout chemin mène à Rome, on aborde aussi à Kjöbenhavn par la côte suédoise. J'avais adopté ce dernier itinéraire ; et c'est pourquoi, de Frédéricia, je remontai jusqu'au nord du Jutland.

De Frédéricia à *Veile*, la voie ferrée serpente, en contournant la côte qui s'échancre, après une vingtaine de kilomètres, pour former le golfe minuscule au fond duquel s'étage, avec sa ceinture de toits rouges, la jolie petite ville. Au-dessus des toits, se dresse, en pointe, le clocher, rouge aussi, de l'église; et, pardessus le clocher, s'élancent, à l'arrière-plan, de grands arbres qui, en se réunissant, forment un massif de forêt : bref, un paysage suisse, moins le fond obligatoire des glaciers ou des hautes montagnes.



FIG. 3. — *Aarhus.*

Après une halte de quelques minutes à *Horsens*, placé pareillement au fond d'une baie formée par le Grand Belt,

(1) Entre la presqu'île du Jutland, en Danemark, et la presqu'île Scandinave, se trouvent, on le sait, avec une foule d'autres petites îles, deux îles plus considérables, qui se nomment respectivement, l'une, Fünen, à l'ouest; l'autre, Seeland, à l'est. C'est à l'extrémité orientale de l'île de Seeland, sur un bras étroit et profond du Sund, le Kallebodstrand — lequel sépare l'île de Seeland de l'île d'Amager —, que se trouve la capitale du Danemark. Il y a, entre les deux presqu'îles formées par le Jutland et la Suède, trois détroits, qui s'appellent, en allant de l'est à l'ouest, le Sund, le Grand Belt et le Petit Belt. Ces trois détroits, en se réunissant, à la hauteur d'Aarhus (Jutland) et de Engelholm (Suède), forment le large bras de mer appelé Kattegat.

nous repartons dans la direction d'Aarhus. C'est la plus importante ville du Jutland. A en juger par l'animation de son port, le commerce doit y fleurir. La ville d'ailleurs est coquette : de jolies constructions embellissent ses rues et ses places (Fig. 3) ; et sa vieille cathédrale du XIIIe siècle rappelle que le catholicisme fut autrefois prospère en Danemark.

Mais, dans un voyage qui doit aboutir au Cap Nord, ce ne peuvent être là que de rapides étapes : on fait halte, quelques heures, pour prendre, des lieux, une rapide vision ; et, sans retard, on saisit au vol le premier train en partance. Nouvel arrêt à Aalborg, bien que la ville compte treize à quatorze mille habitants de moins qu'Aarhus.

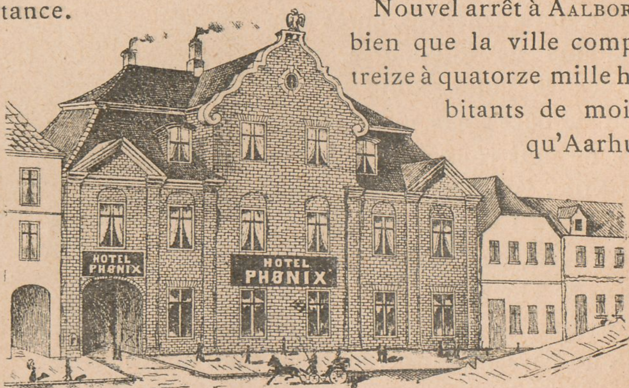


Fig. 4. — Le *Grand Hôtel du Phénix*, à Aalborg.

Mais elle est si archaïque, si curieuse, qu'on se reprocherait de ne point la visiter. Je me fais conduire à l'Hôtel du Phénix (Fig. 4), qui, bien que le premier de la ville, n'est point malheureusement le « phénix » des hôtels : la cuisine y est exclusivement danoise ; et les lits n'ont qu'une parenté lointaine avec ceux de l'Hôtel du Louvre. Qu'importe, cependant, puisque la ville elle-même offre toutes sortes de compensations ? Ici, en effet, tout au haut de la colline, c'est le Jardin public, d'où la vue embrasse, à la fois, Aal-

borg, le bras de mer qui traverse le Jutland, et la campagne environnante; là, c'est le port lui-même, encombré de barques et de petits navires; plus loin, au cœur même d'Aalborg, c'est le *vieil* Aalborg, avec ses jolis magasins modernes dans de gracieuses maisons Renaissance, dont plusieurs portent encore les dates de 1616, 1624, etc. Sur la grande Place (FIG. 5), je remarque, en particulier, la « Pharmacie du Cygne », dont les pignons et les trois étages font passer, devant mes yeux, comme un souvenir animé de Nürnberg (1). Après Hamburg, si bruyant; après Kiel, si maussade, Aalborg, calme et propret, produit l'impression d'une charmante oasis. Le Musée, installé dans un vaste bâtiment, qui date de 1893, n'offre rien de

(1) J'ai parlé, plus haut, de *Venezia;* je cite, maintenant, *Nürnberg*. C'est assez faire entendre que, dans ce volume, comme dans les précédents, je persiste à orthographier les *noms propres* de villes — justement parce que ce sont des noms *propres* — comme on les cite et les orthographie, chacun, dans son pays respectif. Un jour viendra, j'en ai la conviction intime, où, grâce au progrès croissant des relations internationales, on s'apercevra qu'il n'a rien moins fallu que le caprice tyrannique de la mode et les errements aveugles de la routine, pour qu'on ait platoniquement accepté, pendant si longtemps, que le *même* nom de lieu pût s'écrire, suivant le peuple qui le cite, de cinq ou six façons *différentes*. Cette bigarrure, qui est simplement, idiote, jette la confusion, là où devrait, et où pourrait si facilement, régner la plus parfaite unité. C'est affaire évidemment d'entente internationale. Mais, de cette affaire-là, c'est aux Sociétés de Géographie à prendre intelligemment l'initiative. Le jour où interviendra une Convention internationale, aux termes de laquelle il sera, une bonne fois, décidé que, dans chaque peuple, on orthographiera les noms propres de lieux des peuples voisins, tels que les orthographient ces peuples eux-mêmes, ce jour-là, le problème sera résolu. Il n'est pas plus malaisé à un Français de prononcer *Köln*, et *London*, que de dire Cologne et Londres. Que les Anglais disent donc *Lyon*, au lieu de *Lyons*, et nous abandonnerons, réciproquement, *Londres* pour *London;* que les Allemands disent *Venezia*, au lieu de *Venedig*, et les Italiens renonceront à *Monaco* pour adopter *München*. Ce sera l'unité dans la fraternité... du langage; et l'on aura ainsi jeté à bas l'odieuse Tour de Babel qui, depuis longtemps, ne devrait plus exister. Au *Cinquième Congrès postal international*, qui s'est tenu, cette année (5 mai 1897), à Washington, la question a été une première fois posée, et examinée sérieusement. C'est un précieux indice!

bien caractéristique; mais, on se lasse point d'errer dans les rues paisibles, de s'arrêter devant les façades à pignons, de contempler la Tour (Fig. 6) au clocheton pointu, et d'évoquer le souvenir des anciennes relations d'Aalborg avec les cités commerçantes du Pays-Bas et de l'Allemagne.

Au sortir de la ville, le train enjambe, à l'aide d'un pont magnifique, le bras de mer appelé Lim-Fjord. Ce pont est l'œuvre de deux de nos ingénieurs, Andbart et Finquet, qu'aida l'ingénieur danois Tegner; il est assis sur quatre arches; et, aux deux extrémités du treillis en fer, il porte l'inscription : ANNO 1879. Le viaduc lentement franchi, le train s'élance, rapide, à travers la plaine. L'aspect de la campagne est sensiblement semblable, au-delà d'Aalborg à ce qu'il était, avant d'y arriver. Après comme avant, courent, le long de la voie, les haies vives, denses, émondées et taillées, comme le sont les « ombrages » du parc de Versailles. Aux gares des stations intermédiaires, la verdure, arbres, parterres et corbeilles de fleurs, se trouve à profusion : l'on a, dans le Jutland, de même que, en général, un peu partout, à l'étranger, ce sens du pittoresque, ce culte de la nature, auquel nous sommes si ridiculement réfractaires, dans certaines parties de la France (1). La moisson est finie; mais les épis ne sont encore que rarement montés en « meules »; ils gisent, ordinairement, par petits tas, liés en gerbes. Quant à la physionomie générale du sol, elle reste ce qu'elle était : une plaine ponctuée çà et là de quelques légères ondula-

(1) Ma remarque vise, en particulier, les régions industrielles, et, notamment — car, en l'espèce, les habitants de cette zône-là tiennent la corde — toute la vallée du Gier et celle du Furan, de Givors (Rhône) à Firminy (Loire), en passant par St-Etienne, qui, s'il occupe, par le chiffre de sa population, le septième rang entre toutes les villes de France, descend aux dernières places, quand on considère combien ses habitants ont peu le souci d'atténuer les laideurs de leur cité en lui prêtant au moins quelques-uns des charmes de la belle nature!

tions, coupée d'assez nombreux canaux qui y entretiennent la fécondité, et aussi bien cultivée qu'elle est fertile. Ajoutez à cela quelques taillis; puis, de distance en distance, des forêts épaisses; et vous aurez, en tenant compte en outre des troupeaux, vaches laitières, chevaux et poulains, oies, canards, etc. qui s'ébattent dans les gras pâturages, vous aurez une idée assez complète du spectacle qui se déroule dans les plaines du Jutland.

A *Hjörring*, tout au nord de la presqu'île, la voie tourne brusquement, à angle droit, pour prendre la direction de l'est et, en ligne directe, aboutir à FRÉDÉRIKSHAVN, son point terminus. Le trajet, d'environ quarante kilomètres, s'effectue à travers une zône qui, si elle est moins désolée que celle qu'on parcourt avant d'arriver à Vamdrup, est pourtant notablement moins riante que celle que l'on vient de quitter : il y a, ici, moins de métairies et moins de culture; et l'on dirait que, au moment où l'on va sortir du Danemark, la nature s'ingénie à se faire moins vivement regretter.



FIG. 5. — *Place publique*, à Aalborg.

Le train entre, en gare de Frédérikshavn, à midi précis. Mais il y laisse peu de voyageurs et n'y fait qu'une halte rapide. Bientôt, il reprend sa marche et se glisse, à quelques cents mètres de là, jusqu'au quai du port (FIG. 7), où le bateau qui traverse le Kattegat nous attend.

L' « heure du bateau » amène toujours, sur le quai, en même temps que la foule plus ou moins considérable des passagers, une troupe nombreuse d'oisifs et de curieux, qui aiment à s'offrir le coup d'œil du transbordement des

colis et des bagages, et à « se payer quelques *têtes* » originales de voyageurs. Tout se passe du reste avec une célérité remarquable. Nous étions arrivés, à midi, à Frédérikshavn, et, à midi et demi, le vapeur *Blenda* détachait ses amarres.

Personne n'ignore que la traversée du Kattegat, bien qu'elle ne dure, au maximum, que cinq heures, est assez redoutée des touristes. La mer y est ordinairement houleuse; et, quoique solides, les bateaux qui font le service, de la côte danoise à la côte suédoise, dansent terriblement. Telle, la traversée de Triest à Venezia, où, presque toujours souffle la Bora, et dont tant de voyageurs ont gardé un pénible souvenir ! Je n'étais pas sans quelque inquiétude sur les conditions dans lesquelles s'effectuerait le passage. Le temps cependant était calme; et, au départ, nous glissâmes, durant une demi-heure, sur une mer d'huile. Mais, dès que nous commençâmes à perdre de vue les côtes, des vagues écumeuses vinrent peu à peu lécher la quille du *Blenda;* puis, la soulever; et enfin la traiter en province conquise, en lui faisant exécuter toutes les fantaisistes manœuvres du roulis et du tangage les plus caractérisés. Quelques Anglais s'agitaient, sur le pont, dévalaient par la passerelle, et menaient un train d'enfer, en gens habitués à la mer, sur qui les soubresauts capricieux d'un bateau à vapeur n'ont point de prise. Enroulés dans des couvertures, d'autres passagers, tranquillement assis, le long des bastingages, s'efforçaient de faire bonne figure. Mais, dans les cabines, où les dames s'étaient prudemment réfugiées,

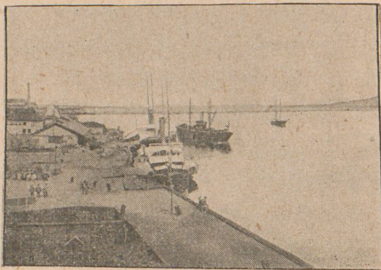


FIG. 6. — La *Tour* d'Aalborg.

dès le départ, c'était une... désolation : le mal de mer y faisait rage...

Cela dura près de quatre heures.

Lorsque, à l'horizon, apparut enfin, sous sa robe grisâtre, une côte abrupte, dentelée à la scie, où, entre les rochers à pic, quelques arbres verdoyants mêlaient leur ramure aux bruyères, *Blenda* reprit à peu près son assiette, et, partout, on commença à respirer. La mer tout-à-l'heure sans limites, se resserrait sensiblement. Bientôt elle se trouva réduite aux proportions d'un fleuve, dont les rives, d'abord désertes, ne tardèrent pas à s'animer. Là-bas, tout au fond du golfe, une masse énorme d'où émergeaient de hautes cheminées d'usine, se détacha progressivement dans le paysage. Sur les quais, des chantiers apparurent, peuplés d'une population d'ouvriers. Nous croisâmes plusieurs paquebots en partance ; puis, des barques de pêche ; puis, des chaloupes de joyeux promeneurs. Enfin, après une foule de manœuvres, lentement exécutées dans l'encombrement des bateaux amarrés à la rive, nous abordâmes à *Göteborg*, où douaniers, garçons d'hôtels et portefaix nous firent, pendant un quart d'heure, subir l'assaut de leur inspection, ou leurs services. Nous étions en Suède.


FIG. 7. — Le *Port* de Frédérikshavn.





CHAPITRE III

IMPRESSIONS D'ARRIVÉE, A KJÖBENHAVN (COPENHAGUE)

AISSONS la Suède, où nous reviendrons bientôt, et achevons notre visite en Danemark.

L'express de nuit, qui relie Stockholm à Malmö, nous avait déposés, près du quai d'embarquement du port suédois un peu avant sept heures du matin. Le bateau *Gjedser*, à l'entrée duquel se lit l'inscription : *Til Kjöbenhavn*, « Pour Copenhague », était sous vapeur, et nous attendait.

Le nombre des passagers, ce matin-là, est considérable : pont et cabines sont littéralement encombrés. Heureusement, la traversée dure à peine six quarts d'heure ; et, d'autre part, la curiosité du touriste est tenue constamment en éveil. Lorsque, en effet, l'on commence à perdre de vue les côtes suédoises, les rives de l'île de Själland émergent, à l'horizon, et la vaste agglomération de la capitale du Danemark se dessine peu à peu aux regards. La traversée du Sund (1), qui ne mesure guère qu'une

(1) Vers la fin de 1895, on a inauguré un bac à vapeur destiné à relier la capitale du Danemark à Malmö. Sur le pont du bac, sont placées deux voies où peuvent tenir, en même temps, deux trains formés de dix-huit vagons chacun. Le trajet s'effectue en une heure

vingtaine de kilomètres, est d'ailleurs très-bénigne : quelque chose comme la descente du Danube, entre Wien et Budapest.

Nous laissons, à notre gauche, l'île de Saltholm ; puis, contournant la pointe nord de l'île d'Amager, nous entrons, en passant à une portée de canon du petit archipel des Trekorner, dans le bras du Sund, où se développe le magnifique et excellent port de Kjöbenhavn.

Quel mouvement, dans ce port ; quelle fièvre d'activité ; quels brillants dehors de prospérité et de richesse ! Le port militaire fait suite au port marchand, dont le sépare une simple estacade : on a donc là, tout ensemble, Kiel et Hamburg réunis. Or, c'est le port *marchand* (1) qui frappe d'abord l'attention, puisqu'on le longe jusqu'à ce qu'on touche aux bâtiments de la Douane : à droite, à gauche, c'est une forêt de mâts, au haut desquels flottent les pavillons de tous les peuples du monde ; partout, c'est la vie qui circule et se fait sentir. L'impression qu'on éprouve en arrivant à London, par la Tamise ; ou encore, celle qu'on ressent, lorsqu'on entre à Anvers, par l'Escaut, est, de tout point, la même, quand on touche, par le Sund, à Kjöbenhavn : féérique, et enchanteresse.

Après une nuit en sleeping-car et une heure et demie de traversée, en paquebot, on éprouve une certaine satisfaction à se déraidir les jambes et à faire, à la fraîcheur du matin, un peu d'exercice. Aussi, à peine les douaniers ont-ils procédé à une très-débonnaire inspection des ba-

et demie. C'est dire que, grâce à cette ingénieuse solution d'un problème de géographie, voyageurs et marchandises peuvent, en rigueur, être transportés maintenant, des extrémités méridionales de l'Europe, Cadix, Brindisi, Odessa, Constantinople, etc., jusqu'au nord de la Suède, sans transbordement d'aucune sorte.

(1) Le nom même de la Capitale, *Kjöben-havn*, qui veut dire *port de marchands*, rappelle que, à l'origine, c'est-à-dire vers le x[e] siècle, la ville était une simple station de marchands et de pêcheurs.

gages, que je hèle un « facchino » pour prendre ma valise et que, à pied, je me fais conduire à mon hôtel. L'Hôtel National, où je me propose de descendre, se trouve précisément à l'autre extrémité de la ville; et je vais avoir, tout en cheminant agréablement, une excellente occasion de me faire une première idée de la capitale.

Or, ce qui me frappe d'abord, dès que j'ai eu posé le pied dans la rue, c'est de voir, malgré l'animation extrême des artères grandes et petites que je traverse, combien tout



FIG. 8. — KJÖBENHAVN : Port et Douane.

cela est relativement calme et silencieux : il y a foule, et chacun court à ses occupations; mais, sans bruit, sans cohue, sans cris surtout et sans tapage; on cause, mais à voix basse et en sourdine; bref, tout le contre-pied de l'impression qu'on ressent, à Constantinople, quand, après y être entré par le Grand Pont, l'on tombe au milieu des clameurs assourdissantes du quartier de Galata! Sans aller chercher si loin un terme de comparaison, Kjöbenhavn est aussi, à ce point de vue, à l'antipode de

Hamburg : au bourdonnement ininterrompu des conversations bruyantes et au cliquetis des rires dont a eu, aux rives de l'Elbe, les oreilles assourdies et fatiguées, succède, ici, le murmure des conversations discrètes, dans une langue douce et harmonieuse; et l'on ne trouve pas, s'il faut tout dire, un plaisir médiocre à rencontrer, au lieu de la mine rogue et hautaine des Prussiens, la physionomie douce, éclairée et avenante d'une race qu'on a qualifiée, très-justement et très heureusement, en appelant les Danois, les « Athéniens du nord ».

J'arrive à un immense carrefour, qui porte le nom de *Kongens Nytorv* (1), et qui forme comme le centre de la ville entre les anciens quartiers du sud-ouest, où s'est concentré le commerce, et les quartiers élégants, récemment ouverts, dans la zone du nord-est. Treize rues convergent à ce rond-point, sans préjudice d'un bras de mer qui le met en communication avec le port. Par l'une d'elles, je poursuis ma route.

La Providence m'orientait à souhait, car, sans y songer, je pénétrais dans l'une des plus curieuses artères de la Capitale. Elles sont là, du reste, trois ou quatre, à se suivre, en changeant de vocable, sans changer sensiblement d'aspect : l'*Östergade*, l'*Amagertorv*, *Nig-Kaftel*, et *Frederiksgade*, lesquelles aboutissent au boulevard. Serrées en boyau et faisant un coude, tous les cinquante mètres, elles éveillent, instantanément, dans ma mémoire, le souvenir de la « Kärthnerstrasse », de Wien, que j'arpentai tant de fois : anguleuses et contournantes comme elle, deux d'entre elles, au moins, offrent encore ce trait de ressemblance, que les pavés y sont remplacés par un macadam. Ici, comme là, c'est un amoncellement d'élégants magasins

(1) C'est-à-dire le « Nouveau marché du Roi ». Mais il n'est *nouveau* que sur l'enseigne : en fait, ce carrefour immense est l'une des plus vénérables « antiquités » de la capitale.

et de pimpantes vitrines. Mais l'avantage reste à ce brillant « couloir » de Kjöbenhavn, sous le rapport du pittoresque. Si l'on trouve, en effet, à Wien, dans la Kærthnerstrasse et dans la zone du « Graben », quelques anciennes constructions intéressantes, combien plus nombreuses sont encore celles qu'on rencontre ici : habitations Renaissance, flanquées de la date de leur construction ; maisons à pignons, ou à étages surplombants ; sous-sols, dont l'entrée empiète capricieusement sur la chaussée, comme à Amsterdam, etc. On s'attarde, malgré soi, à considérer toutes ces fantaisies d'architecte, et l'on se promet d'y faire, en revenant y flâner à loisir, de piquantes trouvailles.

Ici, plus encore que dans les rues qui avoisinent le port, la circulation est animée et considérable ; mais l'attitude des passants est la même : discrète, réservée, et marquée au coin du bon ton. Chacun trotte, sans bruit, à ses affaires ; et c'est miracle de se trouver arrêté par quelqu'un de ces groupes de gens bavards et désœuvrés, qui, plantés au coin d'un trottoir, ainsi que des cariatides, ne bougent non plus qu'un terme et font, dans nos petites villes, le désespoir de quiconque veut « passer » et arriver, sans perte de temps, à destination. Tout le monde semble convaincu, à Kjöbenhavn, que la rue est un « lieu où l'on *marche* », et non point un salon de conversation, où l'on donne audience et où l'on reçoit des visites.

Si j'en juge par la prodigieuse quantité de faisans, coqs de bruyère, etc., qui se balancent à l'étalage des marchands de comestibles, le Danemark doit être, comme la Bohême, le pays de cocagne des chasseurs. Mais c'est aussi, ce semble, autant que l'Allemagne, le pays des amateurs de la liqueur de houblon. On ne fait pas un kilomètre sans rencontrer, dix fois, quelque voiture de camionneur de bière, flanquée, au-dessus du siège, d'un parapluie fixe, en fer-blanc, dont l' « étoffe », divisée en deux bandes,

blanche et rouge à l'extérieur, verte au revers, porte, en lettres blanches sur la bande rouge, *Öl*, et, en lettres rouges sur la bande blanche, *Pilsner* ou *Münchner*. Comme annonce-réclame, ce n'est point banal.

Ajouterai-je qu'un des détails qui m'ont encore frappé, dans cette première et rapide inspection, ç'a été de voir le nombre, relativement grand, de femmes qui chevauchent en bicyclette ? Sans doute, la bicyclette est tellement entrée, aujourd'hui, dans nos mœurs, qu'il ne vient à personne l'idée de tourner seulement la tête, quand, sur la chaussée, on sent le frôlement d'un cycliste. Mais, que ce cycliste soit, d'aventure, *une* cycliste ; et, aussitôt, dans nos rues comme sur nos places, chacun de s'arrêter et de laisser paraître son étonnement. A Kjöbenhavn, au contraire, ce qui a encore pour nous les apparences d'un « phénomène » passe pour la chose la plus naturelle du monde, et n'a plus le moindre caractère d'excentricité.

Cependant j'arrivais à l'Hôtel National, à quelques pas de la Gare centrale, du Parc de Tivoli, et des nouveaux quartiers. Je m'y installai sommairement ; et, dès mon déjeuner fini, je courus, joyeux de mes premières impressions, commencer, en détail, l'exploration de la charmante capitale.





CHAPITRE IV

A BATONS ROMPUS, AU CENTRE DE KJÖBENHAVN

Puisque la grande Place du « Nouveau Marché du Roi », *Kongens Nyrtov*, est, à peu près, au centre de Kjöbenhavn, c'est de ce côté que, instinctivement, je dirigeai d'abord mes pas. Mais, chemin faisant, mon attention fut attirée par la vue d'un monument qui, obstinément, revenait aux vitrines des magasins, ici, sous la forme élémentaire d'une belle photographie ; là, encadré dans quelque grand tableau ; plus loin, reproduit en relief, à l'étalage d'un sculpteur. Au premier aspect, et à en juger par l'extérieur, la vue de cet édifice éveillait, dans mon imagination, comme un vague souvenir de la « Maison carrée », de Nîmes ; cependant, la présence de la haute tour qui le domine semblait indiquer autre chose qu'un monument profane. Par une échappée, à gauche, j'aperçus soudain, à quelques pas, l'édifice si fréquemment représenté par les artistes danois ; et, tout de suite, je voulus le connaître. J'appris alors son nom ; et, rien qu'à le voir, sa destination me parut aussitôt évidente. C'était la célèbre *Vor Frue Kirke*, c'est-à-dire, l'église métropolitaine « Notre-Dame ».

La désigner sous ce dernier vocable, c'est assez faire

entendre que, dans le passé, elle a abrité, pendant des siècles, les générations catholiques. Elle l'a conservé cependant, bien qu'elle ait été « désaffectée », et convertie en temple luthérien. Au surplus, de l'ancienne basilique il ne reste plus aujourd'hui qu'un glorieux souvenir. La Vor Frue Kirke, à peu près détruite, au commencement de septembre 1807, par les boulets de la flotte anglaise, pendant le bombardement de la capitale, a été reconstruite, de toutes pièces, par l'architecte Hansen, que seconda admirablement Bertel Thorwaldsen, l'immortel sculpteur. S'inspirant des idées des maîtres de la Grèce, comme pouvait le faire un artiste nourri de fortes études du génie antique, Hausen conçut le plan d'une basilique, à l'érection de laquelle le style Renaissance concourrait avec le style grec, tel qu'on en vit d'ingénieux modèles dans les églises qui s'élevèrent, en si grand nombre, à Rome, après que Constantin eut publié son édit pacificateur. Le péristyle, dans le pur style grec, est une merveille (Fig. 9). Un des chefs-d'œuvre de Thorwaldsen en décore le fronton : c'est la « Prédication de S. Jean-Baptiste », magnifique page de marbre, qui tient une place de choix parmi les bas-reliefs sculptés par le maître, et qui fut exécutée, dans la Ville Eternelle, pendant le second séjour qu'il y fit, aux alentours de 1821-1822. L' « Entrée de Jésus à Jérusalem », qui se trouve au-dessus de la porte, attire ensuite le regard, et le charme, avant qu'on ne pénètre à l'intérieur. Là, s'ouvre, devant le visiteur, une vaste nef, dont l'élégante voûte à caissons repose sur la corniche en saillie de colonnes doriques, qui s'appuient elles-mêmes sur des arceaux à plein cintre (Fig. 10). Au centre, entre les bancs, un large passage dallé de marbre ; adossées aux arcades, les statues des Apôtres, sur leur piédestal ; au fond enfin, dominant l'autel, l'image de Jésus-Christ ressuscité, vers qui semblent se tourner tous les regards des Apôtres. C'est

la maîtresse œuvre d'art de la basilique, si riche pourtant en chefs-d'œuvre : la physionomie, douce et attirante, du Christ ; son attitude ; son geste, tout est marqué au coin

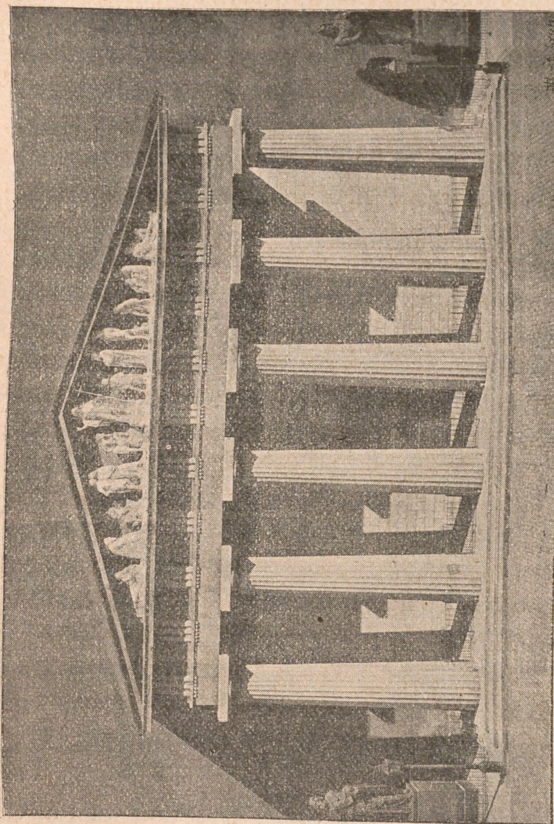


Fig. 6. — *L'Église métropolitaine Notre-Dame :* péristyle, et bas-relief de Thorwaldsen.

du génie de l'artiste. Thorwaldsen s'y est surpassé. Nous reviendrons d'ailleurs sur son œuvre, lorsque nous aurons à parler du « Musée Thorwaldsen », de *son* Musée. Mais il n'était pas inutile de noter, dès maintenant, tout ce que la basilique doit, pour la beauté de l'ornementation, au ciseau inspiré de l'artiste.

Tout le côté nord de la place de l'Eglise Notre-Dame est occupé par le Palais de l'Université. Une inscription, gravée au fronton de l'édifice, indique que les constructions, qui eurent, elles aussi, hélas! à souffrir du bombardement de 1807, furent restaurées, en 1836, par la générosité de Frédéric VI :

FREDERICUS SEXTUS INSTAURAVIT

A° MDCCCXXXVI

Au-dessus de la porte centrale, on lit cette autre inscription, que domine un aigle sculpté :

CŒLESTEM ADSPICIT LUCEM



Fig. 10. — Intérieur de l'*Eglise métropolitaine*.

Les plans des travaux de restauration furent faits par Malling, et la décoration à fresques par Hansen. Aujourd'hui, l'« Alma Mater » est très florissante : glorieuse de son passé, qui remonte à quatre siècles; fière de son fondateur, Christian I; et sûre de la bienveillante protection du Roi Christian IX, elle distribue, dans les quatre-vingts chaires de ses cinq Facultés, l'Enseignement supérieur à la jeunesse studieuse du Danemark, et voit ses cours fréquentés par plus de treize cents

étudiants. Sa bibliothèque est très-riche, et ses Musées très remarquables, surtout son Musée de minéralogie. Si l'on rapproche, de l'Université, la brillante Ecole Polytechnique de Kjôbenhavn, il est donc évident que les hautes études sont tenues en grand honneur, dans le Royaume, et que le courant intellectuel n'y est point inférieur à celui de la France ou de l'Allemagne.

Cette visite achevée, je reviens, sans plus me laisser détourner de ma route, à Kongens Nytorv. Chemin faisant, et sans le chercher, je tombe sur le Palais des postes, dominé par le pavillon où s'enroulent les mille fils des communications téléphoniques et télégraphiques, et qu'avoisine la haute Tour ronde de l'Eglise de la Trinité (Fig. 11). Puis, après quelques minutes, je débouche enfin sur le Nouveau Marché du Roi, c'est-à-dire, au cœur de la capitale. Elle a fort grand air, cette vaste place : les nombreuses artères qui y aboutissent y entretiennent constamment la vie ; et les monuments qui l'entourent lui impriment un cachet de royale magnificence. Ce sont, au sud, le Théâtre national ; à l'est, le château de Charlottenborg ; et, à la suite, le château de Christiansborg, le Musée Thorwaldsen, et la Bourse.

Le Théâtre royal, de construction récente, est, en somme, une simple réduction, mais coquette et gracieuse, de l'Opéra, de Garnier. Sur la place elle-même, se trouve la statue équestre de Christian V, que le peuple, dans son langage elliptique, désigne couramment par ces mots : « le Cheval (1) ». Plus loin, se dresse la statue d'un héros danois, le marin Juel, le vainqueur des Suédois, à Kjôge,

(1) Ce n'est pas le seul exemple qu'on pourrait citer d'une locution semblable. A Lyon, la belle statue équestre de Louis XIV, à Bellecour, laquelle est le chef-d'œuvre de Lemot, est aussi, très ordinairement, appelée : « le cheval de bronze ». A Kjôbenhavn, il faudrait dire : « le cheval de plomb » ; on préfère dire, plus laconiquement : « le cheval ! ».

en 1677. Puis, c'est la « Holmenskirke », riche en tombeaux et en souvenirs, sur une des entrées de laquelle se détache, dominée par une couronne royale, l'inscription :

REGIA FIRMAT PIETAS
ANNO 1635

qui donne la date de son érection; au-delà enfin, c'est le château de Christiansborg, et la Bourse, avec, en face de celle-ci, les Ministères.

La destinée du château royal de Christiansborg a été, ce semble, de n'être construit, puis reconstruit, que pour devenir sans cesse la proie des flammes. Placé dans une île qu'avait déjà fortifiée, au XIIe siècle, l'évêque de Roskilde, Axel, appelé aussi Absalon, il forme, avec ses cours, avenues, péristyles et dépendances, un véritable « quartier », dans la ville. Sa masse imposante n'offre plus aujourd'hui, malheureusement, que l'aspect désolé de la Cour des Comptes, à Paris. Restauré, il y a un siècle, après l'incendie de 1794, il a été de nouveau dévoré par les flammes, il y a treize ans. En lisant l'inscription, que le feu a respectée, au haut de la façade, on ne peut se défendre d'une impression de mélancolie, car l'ironie du sort donne là un éclatant démenti aux projets des hommes; l'histoire des vicissitudes, auxquelles leurs œuvres sont en butte, ne se peut nulle part plus solennellement étaler que sur les murs lézardés de ce monument aujourd'hui en ruines :

REGIAM HANC CHRISTIANVS SEXTVS EXTRVXIT.
INCENDIO FVNESTO POST LIV ANNOS VASTATAM
DENYO ERIGI CHRISTIANVS SEPTIMVS IVSSIT.
SPLENDIDAM RESTITVIT ET INTER PVBLICA VOTA
DICAVIT FREDERICVS SEXTVS. MDCCCXXXVIII.

Par la baie béante des vingt et une fenêtres de chaque

étage, le regard plonge dans l'intérieur du monument, et peut se rendre compte des ravages exercés par l'impitoyable fléau. Sur le boulevard, à l'avant de la façade, se dresse la statue équestre de Frédéric VII, érigée, il y a

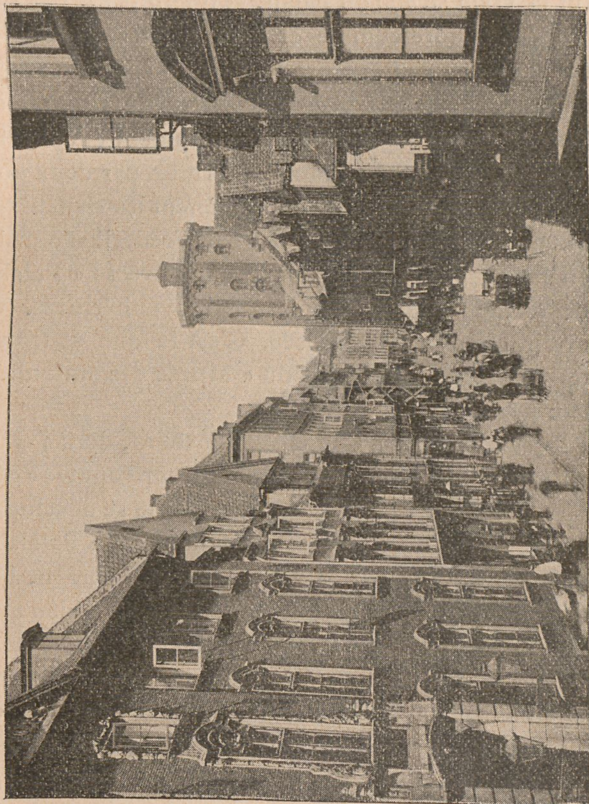


FIG. 11. — La Poste royale, et la Tour ronde.

environ vingt-cinq ans, et avant l'incendie de 1884 : ce beau bronze de Bissen est escorté de quatre statues allégoriques, du même artiste, la Force, la Justice, la Sagesse et la Santé, qui émergent, chacune, d'un massif de verdure. Mais, si imposante que soit cette façade du château, elle

ne suffirait pas à donner une idée exacte du monument, si l'on négligeait d'en voir la façade opposée. C'est de l'autre côté, en effet, après avoir longé l'une des ailes latérales, percées de vingt-huit fenêtres, qu'on arrive à ce qui fut la vraie façade du palais, et qu'on peut, par l'imagination, se rendre compte de ce qu'il dut être, aux jours de sa magnificence. Là, entre les écuries royales et l'église du château, que le feu a épargnées, s'ouvre une cour immense, qui sert d'avenue au monument et aboutit au péristyle du palais. La cour est fermée par deux portes élégantes qui, une fois franchies, ramènent les visiteurs, par un pont de pierre jeté sur le canal, à la Frédériksholmskan, où, en face même du château, se trouve le « Palais du Prince », jadis habité par les Princes héritiers, mais aujourd'hui converti en musée. C'est là que se trouvent les très-curieuses collections du « Musée des antiquités du nord » : nous y reviendrons.

La façade du château de Christiansborg, dont j'ai transcrit l'inscription, donne sur un boulevard appelé « Stolts-plads ». C'est sur ce même boulevard que se développent, en longueur, les élégantes constructions du « Palais de la Bourse » (Fig. 12). On y pénètre par un perron, à plan incliné, dont l'aspect archaïque s'harmonise bien avec le style du monument. Ce Palais n'a en effet aucune ressemblance avec les édifices de même destination, qu'on trouve actuellement dans la plupart des grandes capitales. Construite, sur l'ordre du Roi Christian IV, dans le second quart du XVIIe siècle (1), la Bourse de Kjöbenhavn est un des joyaux d'architecture du style Renaissance, tel que l'avaient compris et employé, au siècle précédent, les

(1) Bien qu'on lise, sur la Bourse, l'inscription : ANNO 1624, le millésime ne donne pas exactement la date totale de la construction : celle-ci dura, en réalité, de 1619 ou 1620, à 1640.

Pays-Bas (1) : c'est, à la fois, original et plein de goût. La sculpture des corniches, la décoration des meneaux, et les arabesques des frontons relèvent, par la grâce de l'ornementation, la sévère simplicité d'une construction presque toute en briques. Tout cela est d'ailleurs d'une admirable pureté de lignes; et, bien qu'il n'y ait que deux étages, couronnés par des mansardes élancées, l'ensemble forme un tout si harmonieux, si parfaitement artistique, qu'on se plaît à revenir, plusieurs fois, contempler ce chef-d'œuvre. Le rez-de-chaussée est peuplé de magasins et abandonné aux maisons de commerce ; mais toute la partie supérieure du palais est occupée par des banques, des sociétés de crédit et d'escompte, des compagnies d'assurances, etc. La « Bourse » proprement dite est limitée, dans ce vaste édifice, abstraction faite de quelques dépendances, à une grande salle, où s'élève une belle statue en bronze de Christian IV, signée de Thorwaldsen. On y accède, après avoir franchi le perron, par un gracieux portail Renaissance, qui donne, à l'élégante façade de l'entrée, un cachet princier. Plus loin, et à prendre le bâtiment dans sa coupe longitudinale, s'enlève, dans les airs, vers le milieu du palais, une flèche très-originale, formée par les queues entrelacées (portant, chacune, à l'extrémité, une couronne royale dorée) de quatre dragons qui reposent, à la base du toit, sur le ventre. Cette invention de l'architecte, que quelques-uns trouvent bizarre, et qui semble amusante à quelques autres, est, à tout le moins, ingénieuse; l'effet en est pittoresque; et, sans aller jusqu'à y découvrir un *chef*-d'œuvre, je ne saurais non plus y voir, comme un

(1) Il y a, à Harlem, dans la Hollande septentrionale, un monument qui est antérieur de quelques années à la *Bourse* de Kjöbenhavn, mais qui lui dispute la palme, comme type de l'architecture Renaissance : c'est la *Halle*, ou *Boucherie*, chef-d'œuvre de Lieven de Key. On peut cependant avoir une préférence pour le monument danois.

trop grand nombre de visiteurs, un *hors*-d'œuvre vulgaire.

Dans la zône voisine de la Bourse, il existe une autre flèche curieuse et originale, qui se voit de très-loin, grâce à sa haute élévation : c'est la flèche de l'Eglise du « Sau-

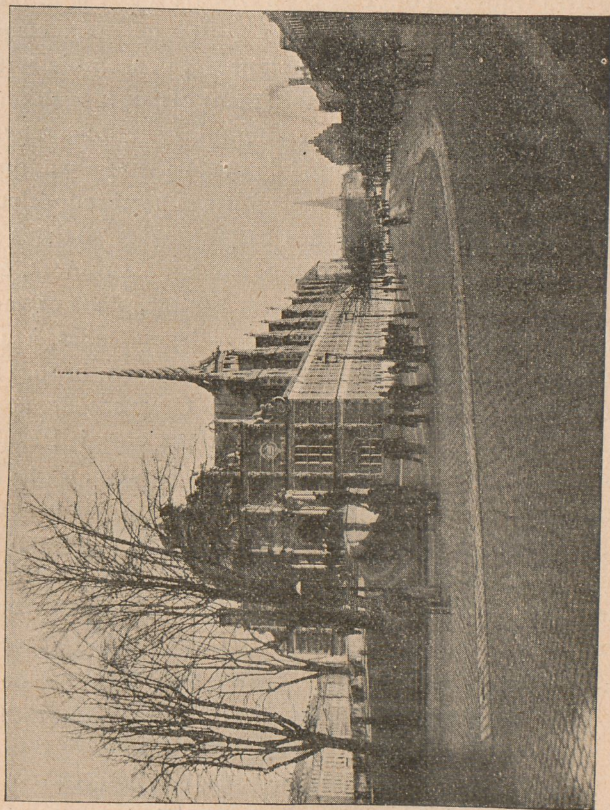


Fig. 12. — Le Palais de la Bourse.

veur », ou du « Rédempteur », *Vor Frelsers Kirke* (Fig. 13). Ce monument se trouve dans l'île d'Amager, où le Roi Christian IV donna, par la création de nouveaux quartiers, un notable agrandissement à sa capitale. Par plusieurs ponts, jetés sur un bras du Sund, on peut y arriver, en

venant de la Bourse; et l'on s'y trouve, le canal franchi en plein milieu populaire. En elle-même, l'église n'a pas de valeur architecturale. Mais sa flèche attire, en tant, qu'observatoire : les quatre cents escaliers qui l'entou-



Fig. 13. — L'Église du *Sauveur*.

rent, à l'extérieur, ménagent au visiteur le plaisir d'une promenade aérienne, que la présence d'une solide balustrade met à l'abri de tout danger. A mesure qu'on monte,



l'horizon s'agrandit, et la vue de la capitale et des environs devient plus complète et plus magnifique. Par un temps clair, le regard s'étend jusqu'à Malmö et aux côtes scandinaves. Le rond-point qui termine l'escalier est occupé, en partie, par une sphère qui sert de piédestal à la statue du Rédempteur.

On est très friand, à Kjöbenhavn, de ces sortes d'ascensions, qui ménagent en effet la surprise de points de vue pittoresques et variés. On monte, pareillement, sur la tour de l'Eglise métropolitaine ; sur la Tour ronde ; et à la lanterne de l'Eglise de marbre, dont je parlerai, un peu plus loin. Placés, en quelque sorte, aux quatre coins de la capitale, ces observatoires permettent d'en prendre quatre vues différentes. Ici ou là, il y a cependant une impression générale qui domine, et qui persiste : c'est que, si Kjöbenhavn, par son voisinage de la mer et par ses nombreux canaux, offre, avec Amsterdam, quelques vagues traits de ressemblance, il existe une autre dénomination qui lui revient encore plus en propre que celle d' « *Amsterdam* du nord ». Celle-ci, qui vise moins le côté extérieur et pittoresque de la ville, que sa physionomie de capitale élégante et policée, lui convient à merveille. Et quand, après avoir admiré le panorama de Kjöbenhavn des hauteurs de la Tour ronde, ou des spirales de la flèche du Rédempteur, on se retrouve, en descendant, jeté dans le courant de sa vie aristocratique et de ses habitudes affinées, on se convainc en effet que la capitale du Danemark a été plus exactement qualifiée, lorsqu'elle a reçu le nom d' « *Athènes* du Nord ».





CHAPITRE V

LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN, A KJÖBENHAVN

La population de Kjöbenhavn a triplé, depuis un demi-siècle : la capitale qui, en 1850, comptait de 130.000 à 140.000 habitants, en a, aujourd'hui, plus de 400.000. Mais cette rapide et brillante évolution ne s'est point accomplie sans que, parallèlement, la ville n'ait subi une transformation considérable. Enserrée, comme dans une cuirasse, jusqu'au milieu de ce siècle, dans l'enceinte fortifiée de ses citadelles, de ses portes et de ses remparts, elle a fait, un matin, « craquer cette cotte de mailles », où elle étouffait ; et les remparts, disparus peu à peu sous la pioche des démolisseurs, ont fait place à d'immenses boulevards, et laissé le champ libre aux architectes pour peupler les alentours de constructions grandioses, pourvues de tous les raffinements de confort et d'élégance de la civilisation moderne. C'est à ces quartiers splendides, largement ouverts à l'air et au soleil ; c'est à ces habitations aristocratiques et à ces villas de plaisance, que je songeais, tout à l'heure, quand, en tête du chapitre, j'inscrivais ces mots : *Le Faubourg Saint-Germain*, à Kjöbenhavn. Ma pensée allait aussi toutefois, en même temps, au quartier discret et distingué qui, à

l'autre bout de la capitale, avoisine le royal Château d'Amalieborg : l'un, tout frémissant de jeunesse, et s'épanouissant joyeusement à la vie ; l'autre, plus calme, à moitié mystérieux, et plein du charme attirant qu'exercent les monuments qui ont une glorieuse histoire ; tous deux, à des points de vue divers, également susceptibles de recevoir l'épithète, et capables tous deux, nous l'allons voir, de la justifier.

A quelques pas de la gare du Chemin de fer du nord, commence, après la « Colonne de la Liberté » (1), le long boulevard qui, sous le nom de « Allée de *Frédériksberg* » (Fig. 14), se profile, sur un espace de plusieurs kilomètres, jusqu'au faubourg, au parc, et au château de même nom. A ne tenir compte que des « distractions » qui y sont accumulées, ce quartier pourrait assez exactement s'appeler : les « Champs-Elysées » de Kjöbenhavn.

Or, de tous les lieux de divertissements fréquentés par les Danois, le plus apprécié, et, en tout cas, le plus constamment assiégé, par toutes les classes de la population, est celui qu'on nomme « Tivoli » (Fig. 15). Le Tivoli de Kjöbenhavn a une réputation qui s'étend à cent lieues à la ronde. Peut-être, est-elle bien un peu surfaite. Cependant, il ne faudrait pas non plus excéder en sens contraire, car on a fait effort, pour réunir là, comme dans une sorte d'exposition permanente, toutes les « attractions ». J'ai hâte d'ajouter, pour tenir mes lecteurs en garde contre l'impression défavorable que le nom du lieu risquerait de leur suggérer, qu'il n'y a, à Tivoli, que des distractions absolument honnêtes, que des plaisirs de bonne société.

Le jour, on y vient volontiers prendre le frais, sous les grands arbres du parc, près des lacs artificiels : on y jouit

(1) Le servage fut aboli, en Danemark, sous le Roi Christian VII, en 1768 : c'est en mémoire de cet heureux événement qu'a été élevée la *Colonne*.

d'une demi-solitude ; ce n'est point encore l'heure où le public afflue. Mais lorsque, à la nuit tombante, scintillent, dans l'avenue, les premières bougies électriques ; quand mille feux de couleurs s'enroulent aux arcades des palais mauresques, ou se piquent aux festons des allées, vous voyez la foule s'engouffrer, j'allais dire, à pleines portes, sous l'arceau monumental du portique qui lui sert d'entrée. Là, contre 50 öre (1), versées à la caisse, chacun acquiert le droit de passer la soirée, à Tivoli, et d'y prendre sa part à tous les divertissements. Ici, à gauche, c'est le théâtre de Pierrot, où, chaque soir, au coup de dix heures, s'exécute, en plein air, quelque pièce nouvelle, tandis que les spectateurs, groupés devant la scène, un quart d'heure d'avance, se tiennent patiemment debout, sur le sable, pendant la durée de la représentation, laquelle semble toujours trop courte, à leur gré ; là, amarrée à un coin du lac, c'est une frégate, connue là-bas sous le nom de « bateau de fleurs », où se débitent, dans toutes les langues, des chansonnettes ; plus loin, c'est un hall immense, où un orchestre d'élite fait constamment salle comble ; enfin, un peu partout, ce sont des cafés et des restaurations, les uns qui attirent par la bonne réputation de leurs consommations ; les autres, qui amorcent le public par l'audition de quelque concert d'harmonie ou de fanfare. Partout, il y a foule ; et partout, dans la tenue, dans

(1) L'unité monétaire est identique, depuis 1875, dans les trois royaumes de Danemark, de Suède et de Norvège : c'est la « Krona » (couronne), laquelle vaut 1 franc 40 centimes, et se subdivise en cent « öre » (deniers); le denier, valant cent fois moins que la couronne, équivaut par conséquent exactement à 0,014. Cinquante öre, ou deniers, valent donc 0,70 centimes. La monnaie divisionnaire, en argent, de 50, 25, et 10 öre, est très joliment frappée, et très coquette.

Le papier et les pièces de monnaie des trois royaumes circulent *indistinctement* en Danemark, en Suède et en Norvège. C'est, sans doute, un avantage. Mais on ne saurait trop regretter qu'au moment où a eu lieu la refonte monétaire, ces trois pays n'aient pas eu l'heureuse idée d'adopter le système métrique.

les allures, dans le langage, règne une correction suprême : Tivoli est donc bien, tout ensemble, un lieu où l'on se repose, et où l'on se distrait ; l'agréable s'y joint à l'utile ; et c'est ce qui explique, en partie, son charme séducteur. Dans ce parc immense, vingt mille visiteurs tiennent à l'aise.

Si intéressante que soit, avec son air de fête, l'Allée de Frédériksberg, elle le cède cependant en magnificence aux



Fig. 14. — L'*Allée* de Frédériksberg.

« nouveaux quartiers », ouverts sur l'emplacement même des anciens remparts. Toute cette zône du nord-ouest est désignée, à Kjôbenhavn, sous le nom collectif de « Nôrve-Boulevard ». Jadis, ainsi que des fossés sans limites, s'étendaient, au-delà des remparts, les trois petits lacs de Peblingeso, de Sankt-Jorgenso, et de Sortedamsso. Le jour où les remparts disparurent, les lacs, de naturels qu'ils avaient été jusqu'alors, devinrent, si je puis ainsi dire, artificiels : l'art, en s'y surajoutant à la nature, les resserra entre des digues qui, habilement jetées, en firent

de magnifiques bassins. Ces bassins, que quatre ponts monumentaux enjambèrent, furent eux-mêmes bordés de quais somptueux. Enfin, pour animer ces quais, on les

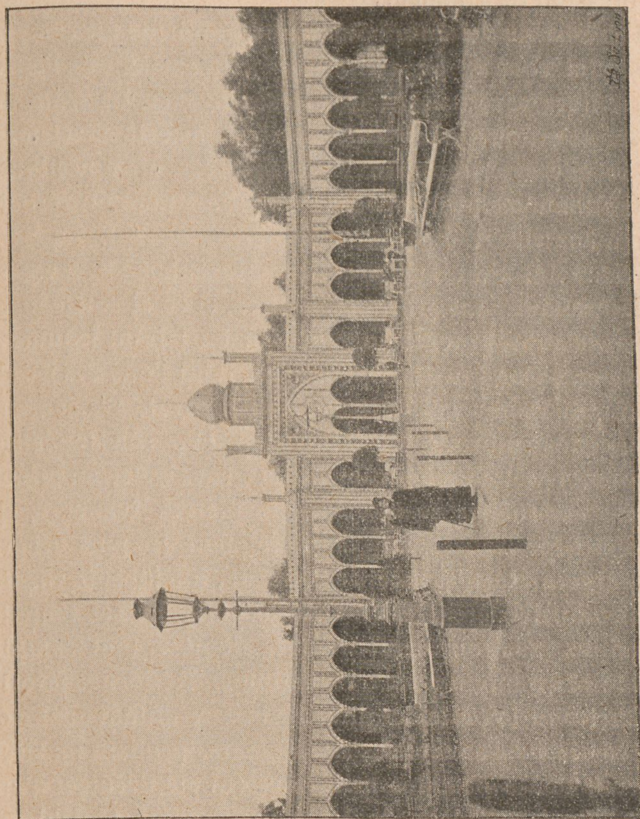


Fig. 15. — *Tivoli.*

peupla d'habitations splendides, où la richesse et l'élégance de l'ornementation firent ingénieusement disparaître la pauvreté relative des matériaux de construction. Le « Boulevard du Nord, et Reine Louise » (Fig. 16), dont je repro-

duis un dessin, donnera une idée de la beauté de ce quartier aristocratique. On ne saurait le parcourir, ni faire halte près des lacs artificiels, sans en emporter une impression de grandeur.

La visite du « Jardin botanique » confirme cette impression. Ici encore, on a tiré un parti excellent de l'espace laissé libre par la destruction des remparts. La seule différence c'est que, au lieu de corriger, par le nivèlement, les inégalités du sol, on les a utilisées, en y pratiquant des vallonnements habiles, et en y dessinant un véritable jardin anglais.

Plus loin, c'est le « Parc de Rosenborg », avec ses allées touffues, ses arbres séculaires, et sa clientèle incessante de rentiers et d'enfants. En en faisant le tour, on arrive au « Château de Rosenborg », dont l'une des façades (Fig. 17) donne sur le parc. Cette royale résidence est pleine du souvenir de Christian IV, son fondateur. Construite, au commencement du XVIIe siècle, en briques rouges auxquelles se marient des pierres blanches, elle offre, avec la Bourse, l'un des spécimens les plus achevés des édifices Renaissance de l'époque, à Kjöbenhavn. Ses gracieux belvédères, les clochetons effilés de ses tourelles en saillie, et la tour ajourée qui la domine, tout conspire à en faire un monument très distingué. Résidence favorite de Christian IV, elle continua à abriter, durant quatre ou cinq mois de l'année, ses successeurs, pendant un siècle et demi. Peu-à-peu, les salles avaient été décorées d'une façon plus complète, et les appartements enrichis de toutes sortes de meubles princiers, de joyaux, et de collections. Insensiblement le château se métamorphosait ainsi en musée royal. Le jour donc où les Rois, cessant tout-à-fait de l'habiter, en firent don à la nation, leurs sujets du Danemark trouvèrent, à Rosenborg, un Musée d'une incomparable magnificence. Tout ce que les Souve-

rains avaient reçu, ou acquis, depuis trois siècles, comme armes, bijoux, uniformes, costumes, etc., se trouve là réuni. On s'oublie à y contempler les mille variétés

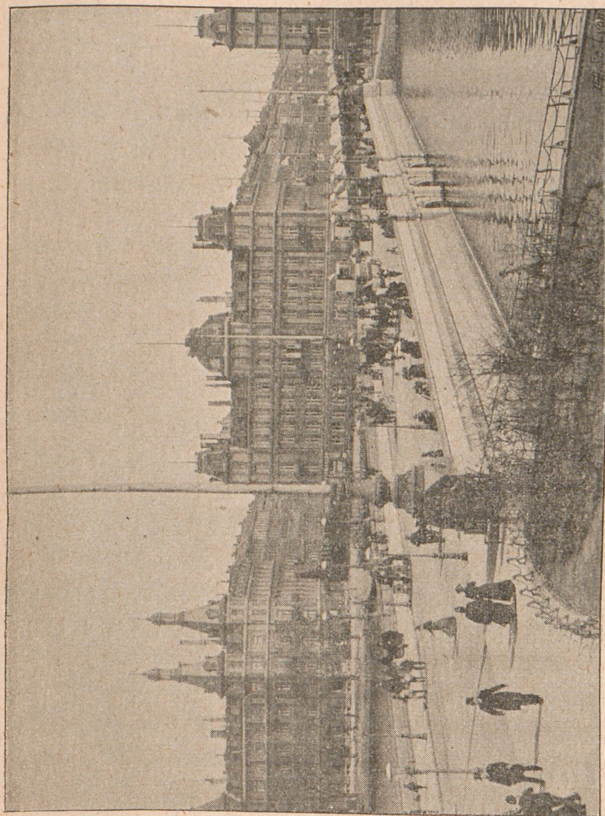


FIG. 16. — Grand Boulevard du Nord, et Reine Louise.

d'ivoires, de marbres, de nacre, de perles, de pierreries, où l'art a marqué sa griffe, et la mode imprimé le cachet de sa fantaisie.

L'un des côtés du parc de Rosenborg longe une des

jolies rues, et l'une des plus fréquentées, des plus « passantes », de la capitale, avec les rues étroites, et si pittoresques, du centre de la vieille ville. Par cette artère, qui porte le nom de « Gothersgade », je reviens au « Nouveau Marché du Roi », sur lequel s'ouvre la « Bredgade », c'est-à-dire la voie la plus directe pour se rendre dans l'aristocratique quartier d'Amalieborg, ou encore, dans ce que j'ai appelé le « Faubourg St-Germain » de Kjöbenhavn, pris, cette fois, en sa partie la plus tranquille, la plus discrète, et la plus distinguée. Qu'on s'achemine d'ailleurs vers le Château royal par la Bredgade, ou par la rue parallèle « Amaliegade », l'impression que donne la visite de cette partie de la capitale est absolument la même : moins de fièvre d'affaires, moins de monde, mais une société plus choisie encore que dans les nouveaux quartiers.

Dès qu'on débouche dans la Bredgade, le regard est attiré par la vue d'un dôme qui, à distance, éveille comme un vague souvenir de celui des Invalides, ou de celui de Ste Clotilde, à Paris. Avant d'y arriver, nous trouvons, sur notre route, l' « Hôtel du Phénix », l'hôtel *français* par excellence, à Kjöbenhavn ; et l'église Alexandre Newsky, chapelle russe, dont l'or des coupoles byzantines scintille aux feux du soleil, et dont les cloches argentines se balancent, sous les trois arceaux romans de sa façade en mosaïques. Puis, légèrement en retrait sur la rue, se dresse alors, devant nous, l' « Eglise de *marbre* », dont les derniers travaux de construction viennent seulement d'être terminés. Ce monument, commencé vers le milieu du XVIIIe siècle, n'a cependant, en dépit du nom qu'il porte, qu'une assez lointaine parenté avec la magnifique « église de marbre », dont les Milanais sont si fiers. Ici, en effet, le voisinage de la mer et la brume du nord ont mis, sur le marbre, leur patine, et enlevé à l'édifice cette transparence laiteuse qui n'aide pas peu à faire res-

sortir la magistrale beauté du Dôme de Milano. Puis, il y a, entre les deux monuments, cette autre différence que l'un a des proportions gigantesques, tandis que l'autre,

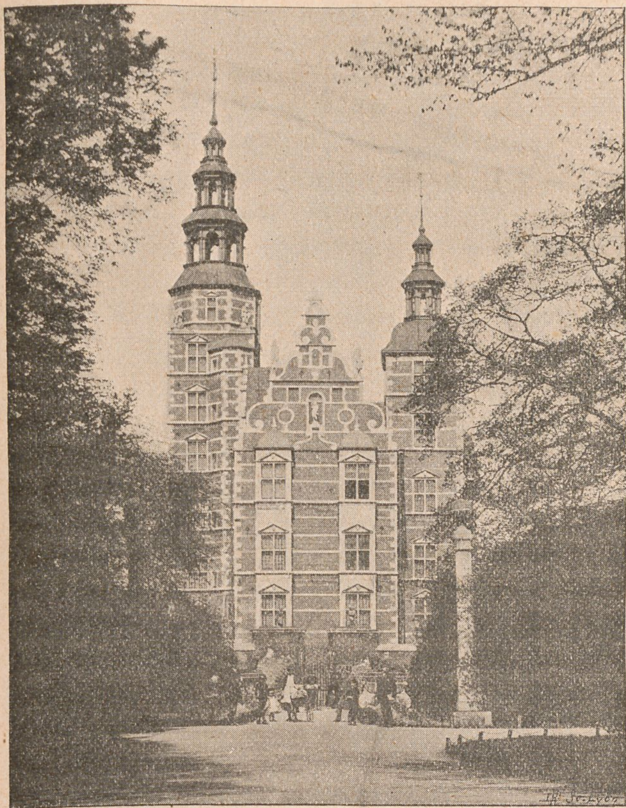


FIG. 17. — Le *Château de Rosenborg*, dans le parc de même nom.

réduit à l'espace couronné par sa vaste coupole, n'a guère, tout compte fait, des proportions plus vastes que le Baptistère de la cathédrale, à Firenze, ou que tel autre édifice similaire, l'Eglise catholique, par exemple, à Berlin, près

de l'Opernhaus. Mais si inférieure soit-elle à la merveille gothique de Milano, l'Eglise de marbre de Kjöbenhavn ne laisse pas d'être encore fort curieuse. Son arrière-

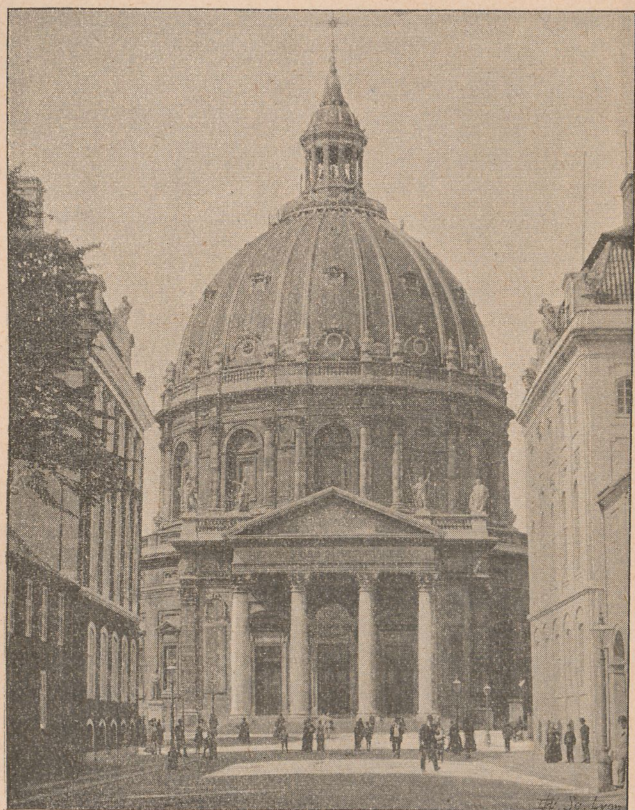


FIG. 18. — L'*Église de Marbre*, vue de la place Frédérik.

façade, sur la Bredgade, est flanquée, à mi-hauteur, d'une rampe, sur laquelle se dressent les statues élégantes de S. Chrysostôme, de S. Ambroise, de S. Augustin, de S. Jérôme, de S. Benoît, et du Pape S. Grégoire : c'est

proprement, on le voit, une rampe « doctorale ». Sur la rue au contraire qui s'ouvre dans l'axe de l'entrée de l'Eglise, au côté opposé, et qui aboutit à la Place et au Château royal d'Amalieborg, se trouve la vraie façade du monument (Fig. 18), avec son majestueux péristyle, et tout le dégagement favorable à la perspective.

Par cette tranquille artère, qui conduit au port, et qui se nomme « Frédériksgade », je me glisse jusqu'à la Place octogone qui la coupe, à mi-chemin, à l'intersection, à angle droit, de l' « Amaliegade ». On a comparé cette Place à une réduction de notre Place Vendôme. Il y aurait un rapprochement beaucoup plus juste à faire, tant il frappe, dès le premier abord, quand on connaît la Sicile : c'est celui de l'intersection du Corso Vittorio Emanuele et de la Via Macqueda, à Palermo. Quoi qu'il en soit, nous sommes ici sur la « Place *Royale* », dans toute l'acception du terme. Au centre, se dresse la statue équestre de Frédéric V. J'en relève, au passage, l'inscription, divisée, en deux parties, sur la face antérieure, et sur la face postérieure, du piédestal :

FREDERICO QUINTO
CLEMENTI
PACIFICO
ARTIUM TUTORI
AETAS
GRATA FŒLIX

SOCII
NEGOCIATIONIS ASIATICAE
PIETATIS PUBLICAE
MONUMENTUM
POSUERE
M D CCLXXI

Ce texte équivaut à un extrait de naissance : il raconte que le monument fut élevé, en témoignage de gratitude, à Frédéric V, par la Compagnie des Indes, l'an 1771. Et le nom de Saly, jeté dans un angle, nous apprend que l'œuvre fut modelée par un Français, qui était en effet, à cette date, directeur de l'Académie de Kjöbenhavn.

Quant aux Palais eux-mêmes (Fig. 19), ils datent également de la seconde moitié du dernier siècle. A les juger par l'extérieur, ce ne sont point des chefs-d'œuvre d'architecture : ce sont des monuments, sans doute, mais modestes. L'intérieur toutefois en est vraiment royal, et magnifique. On n'en sera point surpris, quand on saura qu'ils sont la résidence ordinaire de S. M. Christian IX, du Prince Royal, et du Ministre des affaires étrangères. Quelques grenadiers de la garde, l'arme au bras, font les cent pas devant la façade des Palais : l'un d'eux s'arrête, et me considère, tandis que je me plante, aux pieds de la statue équestre, pour en relever l'inscription ; mais son regard bienveillant me rassure ; et, sans être inquiété, sans risque d'être arrêté comme espion, je puis me livrer à ma rapide et inoffensive besogne de transcripteur.

Pour gagner l' « Esplanade » et la « Lange Linie », je reviens à la Bredgade, où se trouvent encore la Chapelle catholique métropolitaine, siège de l'évêque, Mgr von Euch, et, tout près, le Palais de l'*Ambassade* Française (1), lequel, ici, est comme juxtaposé à celui du Consulat de Russie. Quelques pas plus loin, en arrivant à l'Esplanade, je

(1) J'emploie ici le terme générique. Mais, en Danemark, comme en Suède, la France n'a pas, à proprement parler, d' « Ambassadeur » : elle est représentée, à Kjöbenhavn et à Stockolm, par un « Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire ». Je me plais à ajouter que, ici comme là, au N° 68 de la Bredgade comme au N° 34 de la Sturegatan, les Français de passage dans les deux capitales sont accueillis avec la plus extrême bienveillance, et qu'ils y trouvent, avec les prévenances les plus obligeantes, les renseignements les plus précieux.

remarque, à gauche, sur l'une des façades de la « Tolbodrej », une enseigne où se détachent, en lettres gothiques, ces deux mots :

Ecole Française (1)

Puis, voici la mer, la Citadelle de Fredérikshavn, et la Lange Linie (Fig. 20). La Citadelle, jadis redoutable et redoutée, grâce à ses fortifications et à sa merveilleuse



Fig. 19. — Le Château d'Amalieborg.

position sur le Sund, n'a rien perdu de son pittoresque, en se transformant en caserne. Tout à l'entrée, se dresse, les ailes éployées, au sommet d'une colonne commémorative, la statue de la Victoire (2); sur le piédestal, se

(1) Déjà, dans la zône de l'Allée de Frédériksberg, j'avais remarqué un *Pariser Bazaren*, dont la vue, particulièrement réjouissante, à l'étranger, avait fait passer devant mes yeux comme une joyeuse image de la Patrie absente.

(2) La « Victoire » tient, à la main droite, un rameau d'olivier; de

trouve une inscription, en danois, sur cinq lignes, avec la date de 1710. Au delà, commencent les quais étroits, au sable fin, qui longent les fossés de la Citadelle et portent le nom caractéristique de « longue Ligne ». C'est, aux jours fériés, l'un des endroits de prédilection des promeneurs de la capitale. Mais si l'affluence y est surtout considérable, le dimanche, on ne laisse pas d'y trouver encore, chaque jour de la semaine, beaucoup de monde. Nulle part, à Kjöbenhavn, on n'a une vue plus enchanteresse, ni un panorama plus varié. C'est là en effet que défilent, dans un mouvement incessant, tous les bateaux, navires et paquebots, qui entrent dans le port, ou qui en sortent. L'animation y est fiévreuse comme à Constantinople, à l'entrée du Bosphore. Bref, c'est un de ces coins privilégiés où affluent les richesses des nations, et où l'observateur aime à s'attarder, pour s'y donner le spectacle toujours instructif de l'activité humaine.

Jusqu'en 1857, aucun navire ne pouvait traverser les eaux du Sund, sans payer au Danemark un droit de péage. Depuis quarante ans que ce droit a été généreusement aboli et que Kjöbenhavn est devenu un « port franc », le pays recueille le bénéfice de cette intelligente mesure : outre que le transit maritime s'est considérablement élevé, le jour approche où, grâce au bassin creusé à l'extrémité de la Lange Linie, Kjöbenhavn pourra tenir tête à Anvers et à Hamburg. La voie ferrée a été habilement continuée jusqu'aux chantiers du bassin : on n'a donc rien négligé pour ménager aux arrivages des navires le facile transbordement des cargaisons, non plus que pour donner au commerce national des moyens d'exportation sûrs et rapides.

la main gauche, étendue vers la mer, elle semble dire : *Paix!* Aux angles du socle qui porte la Colonne, se trouvent des canons dressés, et des trophées de boulets.

De cette exploration sommaire à travers les nouveaux quartiers et dans la zône aristocratique de la Capitale, deux conclusions se dégagent : la première, c'est que, par l'immense accroissement de sa population, dans la dernière moitié du XIX[e] siècle ; par le splendide développement qu'elle a pris, au-delà de ses anciens remparts ; et par le savoir-faire qui a présidé à la construction des habitations modernes, la ville de Kjöbenhavn est en train

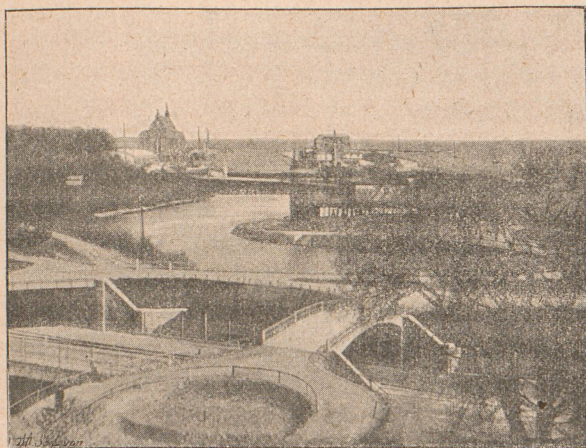


FIG. 20. — Esplanade, et « Lange Linie ».

de devenir l'une des plus belles et des plus intéressantes capitales de l'Europe. La seconde, c'est que, dans le voisinage même des quartiers tranquilles et distingués qui avoisinent la résidence Royale d'Amalieborg, et qui ont peu changé, la vie encore surabonde et prouve, de la plus démonstrative façon, qu'il y a, dans la race, de la sève, du coup d'œil, et un rare sens des besoins de l'avenir. Si l'on se rappelle combien le Danemark a été odieusement traité, en 1864, l'observation prend encore une portée

plus haute : il n'y a pas grand mérite à s'affirmer, ni à aller de l'avant, dans la bonne fortune ; mais, savoir se grandir, dans l'adversité, et répondre aux coups du sort par d'éclatants et indiscutables progrès, cela est vraiment noble, vraiment royal ; et cela provoque, pour le peuple, qui sait donner de tels exemples, la plus sympathique admiration !





CHAPITRE VI

LES MUSÉES, A KJÖBENHAVN

Au nord-ouest de l'îlot que recouvrent, en partie, les ruines désolées du Château de Christiansborg, s'élève, dominant la rive du bras du Sund qui enveloppe l'îlot, le « Musée Thorwaldsen » (Fig. 21), *Thorvalsens Museum.* C'est, d'emblée, l'une des perles artistiques de Kjöbenhavn. Le monument, où sont rassemblées la plupart des œuvres du maître et au centre duquel reposent ses restes, sous un tertre de gazon, a la forme d'un mausolée rectangulaire, dont la colonnade de la façade est surmontée d'un quadrige conduit par une Victoire. L'idée, ou l'intention, est manifestement excellente. Mais on peut douter que l'exécution en ait été très-habile. Les fresques, prétendues pompéiennes, qui étendent sur les murs, à l'extérieur, leur longue et vague tache jaune, forment une décoration dont le goût n'est point irréprochable ; et les frises, en ciment incrusté, qui courent autour de trois des côtés de l'édifice ne réussissent point à corriger totalement l'impression défavorable que fait éprouver, d'abord, la vue de ce monument lourd, et assez mal entretenu. Par bonheur, cette impression cesse, dès qu'on en a franchi le seuil : il se trouve, là, une telle

accumulation de chefs-d'œuvre, qu'on oublie tout-à-fait le reliquaire, pour ne plus songer qu'à s'abandonner, sans réserve, à la féconde admiration des reliques.

Bertel, ou Barthélemy, Thorwaldsen, le sculpteur immortel, à qui Kjöbenhavn est fier d'avoir donné le jour, est né en 1770, le 19 novembre. Son père, originaire d'Islande, était un modeste artiste qui travaillait, dans les chantiers du port, à sculpter des figures pour les proues des navires. Habitué, au foyer domestique, à manier en praticien les instruments de l'art dans lequel il devait exceller, l'enfant fut mis, dès sa onzième année, à l'école gratuite de l'Académie des Arts, où il obtint la médaille d'argent, en 1787. Le plus grand peintre danois de l'époque, Nicolas Abilgaard, qu'on a surnommé le « Raphaël du nord » (1), lui donna généreusement ses conseils et exerça, sur sa formation première, une heureuse influence, dont l'effet ne tarda point à se faire sentir. Bientôt, Thorwaldsen gagnait une médaille d'or (1791); et, deux ans plus tard, il recevait, avec le grand prix de Rome, une bourse de voyage pour aller étudier en Italie, et y travailler (1793). Il ne s'y rendit toutefois qu'en 1796, après trois nouvelles années d'application austère, et, en particulier, d'études des bas-reliefs. En arrivant à Roma, il eut la bonne fortune d'y trouver, à l'Institut national, un de ses compatriotes, le savant antiquaire Zoëga, qui y occupait la chaire d'histoire et d'archéologie, et qui l'engagea à faire d'abord de nombreuses copies des bustes antiques.

L'étude de l'antiquité attirait alors tous les esprits, et les passionnait. Mais s'il était nécessaire de s'inspirer des Anciens et de rechercher les secrets de leur art, il l'était au moins autant, pour peu qu'on eût du génie, de rester *soi-*

(1) Les plus beaux tableaux de ce grand artiste ont été malheureusement dévorés par les flammes, dans l'incendie qui détruisit, en 1794, le château de Christiansborg. — Cf., ci-dessus, page 36.

même, et de chercher, en se ravivant aux sources de l'idéal, à être créateur à son tour. Dans ce délicat et difficile triage, où une nature moins richement douée n'eût peut-être abouti qu'à une imitation servile et impersonnelle des

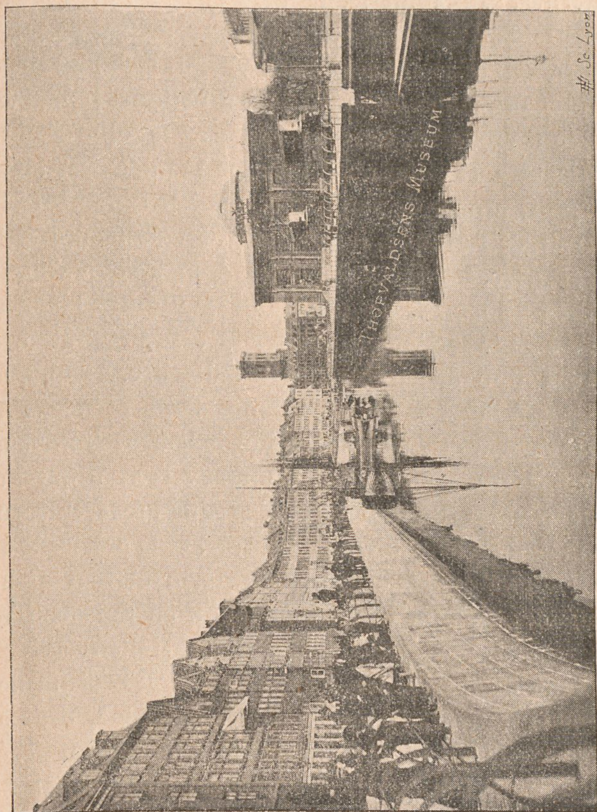


FIG. 21. — Le Musée THORWALDSEN, à Kjobenhavn.

Anciens, Thorwaldsen fit preuve de l'aisance et de la spontanéité d'un maître. L'une des premières pièces qu'il modela, sa statue de « Jason », fut un pur chef-d'œuvre, et suffit, en attirant sur lui l'attention, à le mettre presque aussitôt hors de pair. Lorsqu'il put, en 1803, grâce à la

munificence éclairée du banquier anglais Thomas Hope, la sculpter en marbre, la brèche était faite. Dès lors, pendant seize ans (1803-1819), il travailla, d'un travail tout ensemble acharné et facile, à multiplier les chefs-d'œuvre et à mériter, sans conteste, le titre enviable de « *premier* sculpteur de l'Europe », qu'on s'accordait déjà à lui décerner. Ces seize années furent à la fois les plus fécondes et les plus originales de sa carrière artistique, je veux dire, celles où il produisit, sans se répéter, le plus d'œuvres remarquables, et celles où il marqua le mieux ces œuvres de la griffe propre de son génie. Avec le sentiment affiné qu'il avait de l'antique, il sut harmonieusement démêler, dans l'art grec, les idées durables, dont on doit s'inspirer dans tous les temps, de celles qui impliquent l'influence passagère de la mode, ou encore de celles qui dépassent les forces d'un artiste ou son intelligence, et qu'il faut pareillement laisser. Prenant donc, d'une part, aux Anciens, tout ce qu'ils pouvaient normalement lui donner; s'affranchissant, de l'autre, du mauvais goût qui avait, dans la plupart des œuvres de l'époque précédente, substitué la recherche violente à la force, et la préciosité à la grâce, Thorwaldsen affirma sa maîtrise en relevant la sculpture affadie, et, tout particulièrement, en ramenant à sa pureté primitive le style dégénéré du bas-relief.

Pendant ce temps, les honneurs et les distinctions venaient le trouver, de toutes parts. En 1805, deux ans après son « Jason », l'Académie de Kjöbenhavn s'enorgueillissait de lui ouvrir ses portes; en 1808, il était nommé membre de l'Académie St Luc, et, en 1812, de l'Académie de Wien : entre temps, le Roi Frédéric VI lui envoyait la croix de Chevalier du Danebrog (1). Aussi, le

(1) L'*Ordre Royal du Danebrog*, dont la fondation remonte au Roi Valdemar II, a pour but de récompenser le mérite civil et militaire,

jour où il reprit le chemin de la Mère-Patrie, en 1819, fut-il accueilli, à Kjobenhavn, avec un enthousiasme dans lequel il entrait au moins autant d'admiration que de sympathie. Mais il ne fit alors, parmi ses compatriotes, qu'un séjour de quelques mois. Bien que nommé Conseiller d'Etat, il revint à Roma, dès 1820, et il s'y fixa pour dix-sept ou dix-huit ans. Il n'oublia point toutefois, pour autant, le Danemark. C'est alors en effet qu'il sculpta, pour le fronton du péristyle de l'Eglise métropolitaine de Kjöbenhavn, son admirable bas-relief de la « Prédication de S. Jean-Baptiste », et que, avec le concours des plus habiles de ses élèves, son ciseau inspiré fit jaillir du marbre la série des statues qui peuplent l'intérieur de Notre-Dame. Mais, noter ce concours, c'est implicitement insinuer que, à partir de 1820, les œuvres de Thorwaldsen n'ont plus, au même degré qu'auparavant, le cachet absolument personnel qui, dans sa première manière, avait porté si haut sa réputation. Sans doute, et quoique la sève féconde de la première jeunesse commence alors à se tarir, Thorwaldsen reste toujours un grand et impeccable artiste : c'est toujours Thorwaldsen ! (1) Seulement, sollicité de tous côtés, et accablé de travail, il n'a plus, matériellement, le temps de mettre lui-même à jour toutes les commandes ; et l'on sent parfois que le ciseau des disciples s'est substitué à celui du maître.

Il s'était lié, à Roma, avec deux représentants éminents de l'Ecole française, Léopold Robert, l'auteur des « Moissonneurs », et Horace Vernet, le grand peintre de batailles.

les actes de dévouement, et, en particulier, les services qu'on a pu rendre, sous n'importe quelle forme, au Roi et à l'Etat.

Le Gouvernement de Louis-Philippe accorda à Thorwaldsen, en 1831, la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

(1) L'admirable statue du Christ-Rédempteur, qu'il fit pour l'Eglise métropolitaine, vers 1827, suffirait, toute seule, à mettre le fait hors de doute.

Tous deux lui donnèrent, sans compter, des tableaux et des dessins, qui figurent aujourd'hui au Musée de Kjöbenhavn, et qui ont, entre autres mérites, celui de faire revivre pour nous des scènes curieuses, prises sur le vif dans la Ville pontificale d'alors. De son côté, Thorwaldsen les gratifia de précieux souvenirs. Dans le nombre, s'en trouve un qui mérite d'être signalé. C'est le gracieux échange que Vernet et Thorwaldsen firent, entre eux, de leur portrait respectif, l'un, brossé avec la touche large et chaude, qui caractérise le premier; l'autre, sculpté avec la grâce achevée, qui est un des traits saillants du second. Rapprocher le buste du tableau, comme on s'est plu à le faire (Fig. 23), c'est plus que grouper deux chefs-d'œuvre : c'est rappeler la généreuse amitié qui unit deux maîtres; et c'est donner aux artistes, quelquefois si facilement susceptibles, le bon exemple d'une affectueuse et féconde estime, qu'ils ne sauraient trop imiter.

A son retour à Kjöbenhavn, en 1838, Thorwaldsen ne fut plus seulement accueilli avec sympathie et admiration : il y fut reçu en triomphateur! Fixé désormais dans sa patrie, il continua à y travailler jusqu'au dernier jour. S'il reprit, en 1842, la route de Roma, ce ne fut que pour y revoir, pendant quelques semaines, les amis qu'il y avait laissés. Il se promettait de revenir bientôt à Kjöbenhavn, pour n'en plus sortir; mais la mort ne lui en laissa point le temps. Frappé d'apoplexie, un soir, au théâtre, il s'éteignit loin du pays natal (1842).....

Thorwaldsen n'était cependant point mort tout entier. Son œuvre merveilleuse lui survivait; et il laissait, à Kjöbenhavn, sa fortune, estimée à quatre millions, pour la fondation du Musée destiné à perpétuer son souvenir. C'est là en effet, au milieu de la cour intérieure, que le grand artiste dort son dernier sommeil, et que, dans les trente-cinq ou trente-six salles du rez-de-chaussée ou du

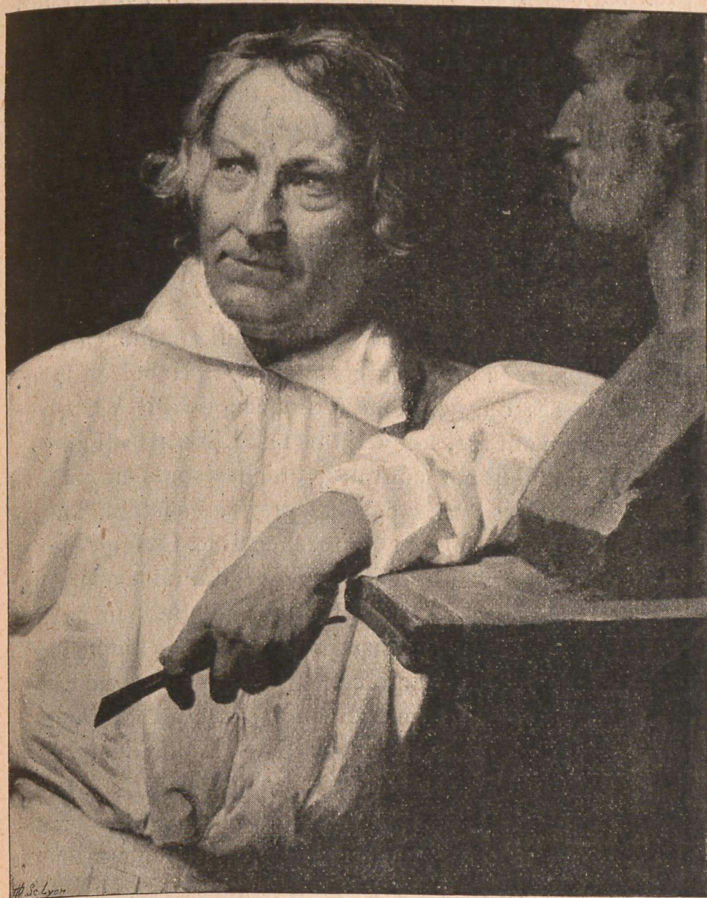


Fig. 22. — PORTRAIT DE

B. THORWALDSEN

peint par Horace Vernet

ET BUSTE DE

H. VERNET

sculpté par Barthélemy Thorwaldsen.

premier étage, on a réuni, avec ses meubles, ses dessins, et ses cartons, les originaux ou les copies des cinq cents bas-reliefs, statues, ou médaillons, qui composent, à peu près, l'ensemble de son œuvre gigantesque. Le nom de Thorwaldsen, célèbre, depuis trois quarts de siècle, dans tout l'univers, se retrouve, en particulier, au bas de quelque pièce grandiose, dans presque toutes les capitales de l'Europe. On a de lui, à Stuttgart, un Schiller ; à Mainz, un Gutenberg ; à München, un Maximilien ; à Varsovie, un Poniatowsky ; à Roma, au Quirinal, le « Triomphe d'Alexandre », superbe bas-relief, qu'il exécuta, en 1811, pour répondre à une flatteuse invite de Napoléon I, etc. Telles de ses œuvres, le « Tombeau de Pie VII », par exemple ; ou encore, son « Lion (1) de Luzern » (Fig. 23), sont si généralement connues, qu'elles sont, en quelque sorte, populaires : tout cela est grand, mais grand d'une grandeur essentiellement compréhensible. C'est qu'en effet le génie de Thorwaldsen est un génie admirablement clair. Ce robuste penseur, qui excelle à donner au marbre l'idée et le sentiment, n'est pas moins habile à rendre intelligibles et la force et la grâce. Il n'y a pas un seul de ses groupes dont l'effet total, tel que l'a voulu l'artiste, ne se laisse deviner et ne se fasse saisir, presque du premier coup. Avec cela, dans les créations où il verse la force, comme dans celles où il incarne la beauté, la plus prodigieuse variété d'exécution, la plus étourdissante maîtrise,

(1) Le modèle de ce monument se voit, à Luzern même, dans un pavillon voisin de la grotte sur le rocher de laquelle il a été exécuté. Le lion, le flanc percé d'une lance brisée, expire, en défendant de sa griffe un bouclier fleurdelisé. On sait que ce monument a été consacré à perpétuer la mémoire héroïque des officiers et des soldats de la Garde suisse des Tuileries, qui, au nombre d'environ huit cents, furent massacrés, à Paris, le 10 août 1792, tandis qu'ils défendaient, contre la populace et les Terroristes de la capitale, le Palais, et Louis XVI, — qui fut emprisonné au Temple, à la suite de cette néfaste journée.

qui se puisse voir. Au Musée Thorwaldsen, comme devant les Rembrandt du Musée d'Amsterdam, ou en face des Murillo du Musée de Sevilla, on n'a plus conscience de la fuite des heures : c'est proprement un Temple de l'Art ; on s'y oublie, avec délices ; et l'on en sort ravi.

A cent mètres du Musée Thorwaldsen, se trouve, au « Palais du Prince », un Musée National, « Nationalmuseet », dont quelques-unes des collections sont aussi fort remarquables. Celles des estampes, des monnaies et des antiquités sont assurément curieuses ; mais elles pâlissent, à côté des trésors du « Musée ethnographique », et surtout du « Musée des Antiquités du Nord », lequel n'a peut-être de rival au monde que celui de Stockolm. Ce qui en rend la valeur inappréciable, c'est, tout ensemble, sa richesse, et son origine : d'une part, on y trouve, à peu près, tous les « documents » utiles pour suivre l'histoire du développement de la vie nationale à travers les âges, depuis la période la plus reculée, jusqu'aux temps modernes ; de l'autre, ces documents, ou matériaux, ayant été presque tous exhumés du sol danois, le Danemark se possède là tout entier, et peut, tout entier, s'y ressaisir. A travers les inventions de l'âge de terre, de pierre, et de bronze, on redescend, du berceau de la race, jusqu'à l'époque où la civilisation commence ; et, chemin faisant, l'on entend, pour ainsi dire, vibrer la voix des ancêtres. Si, à ce moment, quelqu'une des radieuses visions dont on vient d'avoir le spectacle, au Musée Thorwaldsen, passe



FIG. 23. — Le « Lion » de Luzern, par Thorwaldsen.

furtivement devant les yeux, on comprend mieux encore la puissance du génie de l'artiste; en mesurant l'espace, je dirais presque l'abîme, qui sépare, de ses créations superbes, ces informes essais ou ces premiers bégaiements de l'art, on se rend plus exactement compte de l'immense chemin parcouru et des progrès réalisés. Thorwaldsen se dresse alors, comme un Titan!

Le côté oriental de la Place du Nouveau Marché du Roi est à peu près entièrement occupé par les constructions et les dépendances du Château de Charlottenborg qui, depuis bientôt un siècle et demi, a été affecté à l'Académie des Beaux-Arts. Là, à l'arrière du Château, se trouve la « Galerie royale de peinture », qui mérite, elle aussi, d'être vue en détail. Sur les huit cents tableaux dont elle se compose, il y en a une moitié environ formée par les toiles des maîtres anciens, et une moitié faite des œuvres des peintres modernes. Bien que l'Ecole hollandaise y soit surtout représentée, on y voit aussi quelques beaux spécimens du génie de l'Ecole italienne et de l'Ecole flamande. Mais ce qui en fait particulièrement l'intérêt, c'est le groupement qu'on y a des toiles de l'Ecole danoise moderne. Il y a là une note nouvelle et originale, dans la gamme des tonalités artistiques : personne n'excelle, comme les paysagistes danois, dans l'art difficile de saisir, sous ses ondoyants et fugitifs aspects, la nature du nord ; ils y sont passés maîtres ; et c'est grand dommage que des œuvres d'un tel mérite trouvent si rarement place dans les Musées en renom des autres capitales de l'Europe.

J'ai raconté, dans mon volume : *Aux rives du Bosphore*, les démarches préliminaires auxquelles on est astreint, à Constantinople, pour être admis à visiter les féeriques curiosités du Vieux Sérail et des Palais impériaux. A Kjöbenhavn, il faut aussi une autorisation spéciale pour pénétrer dans le Château de Rosenborg et pou-

voir en admirer de près les richesses. Mais on s'applaudit ensuite de l'avoir sollicitée. Chacun des Rois qui l'ont habité, après Christian IV, a travaillé, à son tour, à le meubler et à l'embellir. Or, comme le Château a servi, pendant un siècle et demi, de résidence Royale, c'est dire qu'on y trouve, et qu'on peut y surprendre sur le vif, l'histoire des variations de la mode et des changements du goût, durant cet espace de temps. Ce n'est donc pas seulement une prodigieuse accumulation de royales richesses qu'on trouve, à Rosenborg (1) ; c'est encore, dans ces richesses, la plus piquante variété. Il n'y a pas, parmi ces étoffes, ces tentures, ces meubles, ces armes, ces émaux, ces ivoires, ces mille bibelots, etc., un seul objet qui ne vienne aider à fixer une date, et qui ne puisse être qualifié d'« historique ». De là, l'intérêt extrême de cette visite, à Rosenborg.

J'en aurai fini avec les trésors artistiques de Kjöbenhavn, si je cite la splendide Collection privée de M. Jacobsen, laquelle se trouve, au sud-ouest de la capitale, près du parc de Frédériksberg : elle est connue, et justement célèbre, sous le nom de « Glyptothèque de Ny-Karlsberg. » Il n'y a pas, ici, comme au Musée Thorwaldsen, toute l'œuvre d'un seul artiste ; mais, à défaut de la magistrale unité, dont j'ai parlé, l'on y trouve la diversité la plus heureuse, et le plus intelligent groupement d'œuvres excellentes qu'un Mécène, passionné pour les choses de l'art, ait pu réunir. Statuaire grecque et romaine, pièces rares des sculpteurs danois, scandinaves et français, rien n'y manque, pour faire de ces collections réunies un Musée de premier ordre. Un Français est fier de voir la

(1) Certaines salles du Château, celle des Chevaliers, par exemple, ou encore — et c'est l'une des plus anciennes — la Salle d'audience de Christian IV, décorée dans le style Louis XIII, sont de pures merveilles.

place de choix que M. Jacobsen y a faite à l'œuvre de nos plus illustres statuaires du XIXe siècle. Et, de là encore, l'on se retire ravi et émerveillé.

De cette course rapide à travers les temples de l'Art, à Kjöbenhavn, il ressort donc, une fois de plus, que le nom d' « Athènes du Nord », qu'on a donné à l'aimable capitale se justifie, à tous égards. Très-ouverte à la culture intellectuelle, elle l'est aussi, on l'a vu, au culte de la forme et de la beauté. Si l'on tient compte, d'autre part, de l'élégance de la civilisation, de l'aménité des manières, de la distinction enfin de la race, on se convaincra que, entre les Athéniens du Danemark et les anciens Athéniens d'... Athènes, il ne serait rien moins qu'aisé de noter des différences.





CHAPITRE VII

SUR LES COTES DU SJÄLLAND

Une excursion dans le Själland est le complément obligé d'un voyage en Danemark. Il faut, du sud au nord, explorer la rive enchanteresse, que dentèlent, à l'orient de l'île, les flots bleus du Sund; faire halte sous les hautes futaies du parc de Dyrehave; voir quelques-unes des plages en renom; et surtout admirer les résidences Royales, les Châteaux historiques, qui complètent si heureusement la féerie du tableau, dans ce coin privilégié du Royaume. Sur un espace d'environ soixante kilomètres, de Kjöbenhavn à Helsingör (1), l'art a donné la main à la nature pour réunir tout ce qui peut réjouir les yeux, et donner des ailes aux rêves de l'imagination.

Qui a vu, à certaines heures, à Constantinople, la prise d'assaut des bateaux qui font, soit la traversée de Scutari, soit le service des coquettes stations du Bosphore, peut se faire une assez juste idée de l'affluence de la foule qui, les

(1) *Helsingör* est le nom danois du port, qu'il plaît à la Mode de nous faire appeler *Elseneur :* de *Själland*, par une métamorphose qui n'est ni moins capricieuse, ni moins tyrannique, elle a fait *Seeland*. Cf. la note 1 de la page 9.

dimanches et jours de fête, se presse à Kjöbenhavn, soit au port, soit à la gare du nord, soit aux « Trianglen », d'où part le tramway à vapeur, pour s'éparpiller bientôt, alerte et joyeuse, dans les environs de la capitale. Toute la côte de l'île portant le nom classique de « Bellevue », il y a, naturellement, des *Bellevue* partout. On est donc sûr, où qu'on aille, de rencontrer quelque site charmant, et de pouvoir passer fort agréablement la journée. Voici, par exemple, à une lieue et demie à peine de Kjöbenhavn, le parc gracieux de Charlottenlund, et son Château, qu'habite, pendant une partie de l'été, le Prince Royal. Franchissez deux ou trois kilomètres encore, et vous trouvez un nouveau parc et un second Château, celui de Bernstoff, dont l'aspect bourgeois tranche assez avec la royale destination. Poussez deux kilomètres plus loin, toujours dans la direction du nord, et un troisième parc, le « Dyrehave », aux proportions immenses, vous ménage, avec la surprise d'un nouveau Château, l'Hermitage, celle de ses verdoyantes pelouses, de ses allées ombreuses, et de ses hôtes apprivoisés, les daims et les cerfs, qui paissent, tranquilles, dans les clairières, comme on en voit dans certains parcs des environs de London. Ce beau parc de hêtres a un surnom célèbre, en Danemark : on l'y appelle « le Bois », *Skoven*; et c'est en effet le « Bois de Boulogne » de Kjöbenhavn. Habillement desservi par tous les moyens de locomotion, le Dyrehave est l'un des buts d'exploration préférés des promeneurs.

Mais, le « Bois », c'est encore le faubourg de la capitale; et, si peu qu'on veuille connaître l'île de Själland, c'est au-delà du Dyrehave et de Klampenborg qu'il faut s'orienter. D'autres forêts, d'autres plages, d'autres sites abondent, sur la route de Klampenborg à Helsingör, qui méritent qu'on en fasse, au moins, une revue sommaire : la nature, presque toujours en fête, y varie, à chaque pas,

le spectacle ; et, comme au Pays des mille et une nuits, on marche, à mesure qu'on avance, d'enchantement en enchantement. Comment s'étonner, dès lors, du nombre infini de villas, de cottages, de pavillons, etc., qui, piqués,



Fig. 24. — *Hilleröd*, sur le lac de Frédériksborg.

ici, sur une pointe du rivage ; blottis, là, dans un nid de verdure ; plus loin, perchés sur quelque promontoire, sont, tout ensemble, une sorte d'hommage rendu à la beauté du sol, et une preuve du goût prononcé des Danois pour la villégiature ?

La voie ferrée qui, par le centre de l'île, se dirige vers le le nord, aboutit à une gare de bifurcation, où nous mettons prestement pied à terre. C'est *Hilleröd* (Fig. 24), lieu favori des touristes, où la ville, déployée en éventail sur la rive du lac de Frédériksborg, rappellerait assez bien, par sa grâce coquette, quelques-unes des stations balnéaires de la baie de Napoli, si l'on pouvait y transporter, avec l'azur implacable du ciel de l'Italie méridionale, le soleil brûlant de la Campanie. Mais on ne vient pas à Hilleröd, pour Hilleröd. On s'y arrête à cause du

voisinage des deux Châteaux de Frédériksborg et de Frédensborg, qui, à des titres divers, ont pris, l'un et l'autre place dans l'histoire.

Le Château de ***Frédériksborg*** (Fig. 25) domine le lac de même nom, et allonge, au déclin du jour, le reflet de ses hautes murailles, dans les eaux paisibles. Construit, comme le Château de Rosenborg, par le Roi Christian IV, il étonne, d'abord, par la majesté de ses proportions. Le

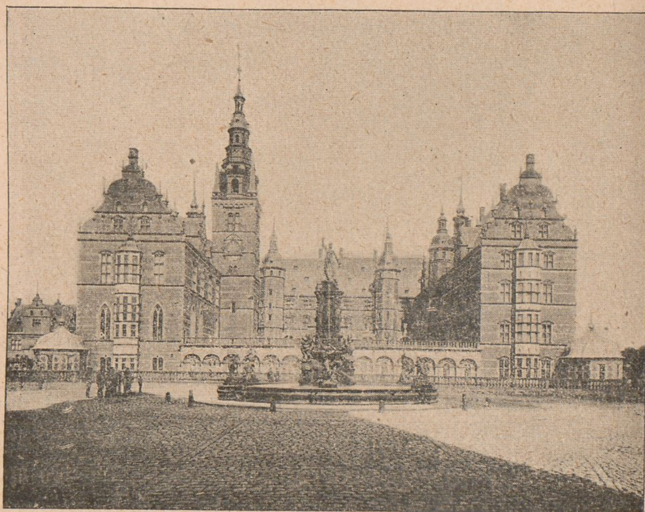


Fig. 25. — *Château Royal de Frédériksborg* : vue prise de la « Cour d'honneur. »

portail surbaissé par lequel on y pénètre, avant de franchir le pont qui conduit à l'entrée de la Cour d'honneur, fait vaguement songer aux vieux manoirs féodaux. Mais il n'a que cet aspect de sévère. Les élégants arceaux de la haute balustrade qui ferme la Cour d'honneur, la jolie fontaine de marbre qui la précède, les broderies des corniches et la dentelure de pierre qui se détachent sur le fond rouge des

murailles de briques, les coupoles pointues des tourelles et le dôme aérien qui surmonte la chapelle, tout conspire à imprimer à l'édifice un cachet de luxe et de grandeur. Ce que purent être, avec un pareil cadre, les fêtes royales du temps jadis, on l'imagine sans trop de peine. Il suffit d'ailleurs d'en parcourir les salles, pour deviner la magnificence des réceptions. La salle des festins et des Cheva-

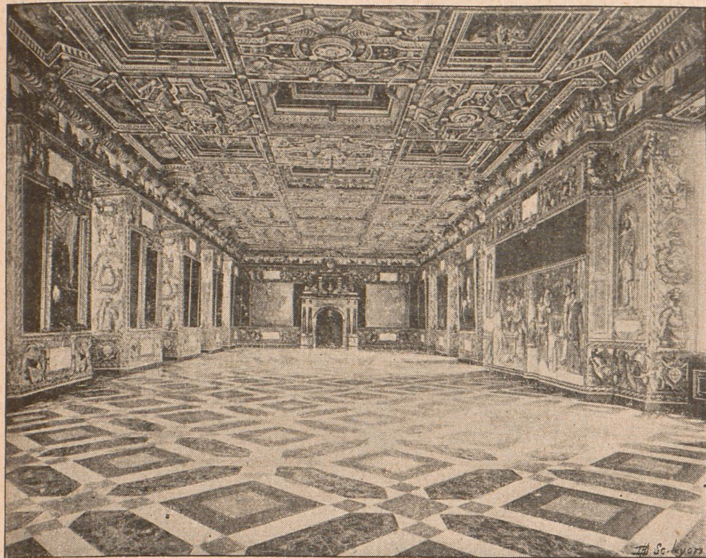


FIG. 26. — La « Salle des Chevaliers », au *Château de Frédériksborg*.

liers (FIG. 26), avec son pavé de marbres multicolores et ses lambris dorés, est éblouissante; la chapelle est pleine de chefs-d'œuvre; et, un peu partout, les boiseries, les plafonds à caissons, les tapisseries, et les objets d'art concourent à la symphonie décorative, qui fait de ce château un véritable monument de l'art national. Transformé, à la suite des réparations nécessitées par l'incendie partiel de 1859, en « Musée historique », il donne donc la plus

haute idée de la magnificence que les Rois de Danemark se plaisaient à déployer dans leurs constructions, et du goût exquis auquel ils obéissaient, dans le choix du site qu'ils se flattaient d'embellir encore par quelqu'une de ces créations splendides.

Malheureusement, les réunions royales et les fêtes joyeuses ont cessé, depuis longtemps déjà, à Frédériksborg : on n'y voit plus les pompeux cortèges qui, jadis, y escortaient les Chefs de la Maison d'Oldenbourg, le jour de leur couronnement. Mais voici, à huit ou dix kilomètres, à l'est, une résidence plus favorisée. Au-dessus des eaux bleues du petit lac d'Esrom, se dresse, à mi-côte, drapé dans sa robe blanche, le Château de *Frédensborg* (Fig. 27). L'aspect en est beaucoup moins grandiose : on dirait que, à Frédensborg, comme au château de Bernstorff — où la Cour passe, ordinairement, quelques mois de l'été —, le Roi Christian IX recherche, avec prédilection, toute absence de faste, afin d'y mieux jouir, dans la noble simplicité de la demeure, des douceurs de la vie familiale. A l'intérieur, comme à l'extérieur, tout est sans apprêt : seule peut-être, la salle à manger d'apparat qui se développe, au centre du château, sous une haute coupole, attire un instant l'attention, par ses proportions imposantes et par sa décoration relativement soignée. C'est là en effet, dans ce cadre modeste, mais si favorable à la paix bienfaisante des réunions intimes, que viennent se grouper, à l'automne, les membres de la Famille Royale. Frédensborg s'anime alors d'une délicieuse vie de retraite : la chasse, la pêche, les jeux, les promenades, et les longues causeries y aident à l'envi à la fuite des heures.

Quand le Roi Christian IX a la joie de voir, réunis à ses côtés, tous ses enfants, elle n'est pas trop grande, la salle de gala du centre du Château, pour les recevoir tous : elle n'est point non plus trop belle, pour abriter un

si grand nombre de têtes couronnées; on serait, au contraire, tenté de la trouver trop simple, trop humble, pour sa haute destination. Qui ne sait en effet qu'aucune Maison régnante, en Europe, n'a conclu autant de brillantes unions que la Famille Royale de Danemark ? Son Altesse Royale le Prince Frédéric, Prince héritier, a épousé la Princesse Louise, fille du Roi de Suède Charles XV. La

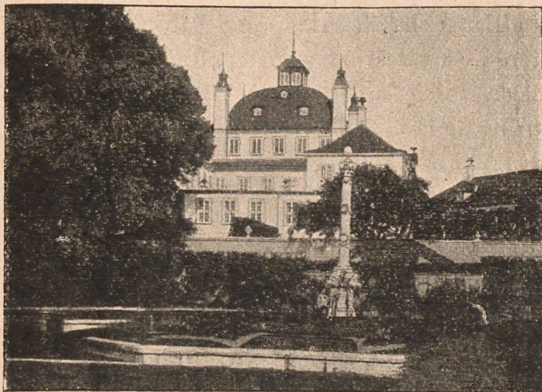


Fig. 27. — Château Royal de Frédensborg.

Princesse Alexandra a accordé sa main au Prince de Galles. Le Prince Guillaume, son second fils, nommé Roi des Hellènes (1), en 1863, s'est uni à la fille du Grand-

(1) Le Prince Guillaume, Roi de Grèce, sous le nom de Georges I, depuis le 31 octobre 1863, aura une belle page dans l'impartiale et véridique Histoire, car on peut être, tout ensemble, un *vaincu* et un *héros !*

L'Histoire qui enregistrera, en lettres rouges, les abominables massacres des chrétiens d'Arménie, saura dire aussi les détestables forfaits des Turcs parmi les Crétois, et rappeler qu'un jour, au printemps de 1897, la Grèce indignée s'est levée, comme un seul homme, pour défendre ses frères de Crète, et les venger ! Elle flétrira, avec des accents indignés, la conduite de l'Europe qui, après avoir assisté, impassible, aux longues *Vêpres Arméniennes*, n'a paru s'émouvoir que lorsqu'elle a vu un petit peuple de braves se dresser pour barrer enfin le passage aux brigands de Constantinople. Elle clouera au

Duc Constantin, de Russie, la Princesse Olga. Sa seconde fille, la Princesse Dagmar, est devenue la compagne bien-aimée du Tsar Alexandre III, de regrettée mémoire. La Princesse Thyrsa a épousé S. A. R. le Duc de Cumberland. Enfin, le Prince Valdemar a obtenu la main de la gracieuse Princesse Marie d'Orléans, fille du Duc de Chartres.

Où trouver, en vérité, des noms plus illustres et de plus nobles alliances?... Tandis que l'aîné des fils du Roi Christian IX est destiné à porter, un jour, la couronne de Danemark, voici l'aînée de ses filles appelée à s'asseoir sur le trône de la Grande-Bretagne. Puis, moins de vingt ans après que le second de ses fils est monté sur le trône de Grèce, la seconde de ses filles ceint le diadème impé-

pilori ces « Grandes Puissances », dont toute la prétendue *grandeur* s'est réduite à faire le jeu du « sultan rouge » et des assassins, et à étourdir le monde par un *concert européen* qui, si l'on met à jour la piperie du vocable, n'a été qu'une épouvantable *cacophonie*.

En retour, elle exaltera les sentiments généreux, les convictions tenaces, et le courage admirable de ces Grecs, que ni la barbare cruauté des Turcs, ni les menaces réitérées des Puissances, ni la certitude morale d'un écrasement final, à moins d'un miracle, n'ont pu décider à sacrifier une lettre de ce qu'ils regardaient, eux, comme un droit imprescriptible et un devoir sacré.

Elle racontera qu'ils sont allés héroïquement, un contre dix, se faire casser la tête, à la frontière, à la suite de leur Prince Royal, le jeune Prince Constantin ; et que, après des alternatives de succès insignes et de revers, ils ont dû enfin, comme cela s'est vu tristement, tant de fois déjà en ce siècle qui s'achève, s'avouer à eux-mêmes que la force brutale prime le droit ! Que pouvaient en effet les « trois cents hommes de Léonidas » contre les innombrables hordes musulmanes, que menaient au combat, après les avoir armées et disciplinées, des officiers prussiens ?...

Mais,

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire !

et la gloire — car il faut bien qu'elle soit d'un côté, puisqu'elle ne se trouve pas de l'autre —, la *Gloire* reste, tout entière, et durable, et immortelle, attachée au drapeau des vaincus ! Le Roi Georges I et le Prince Constantin sont donc les dignes fils et petit-fils du Roi Christian IX, l'illustre victime de la Prusse et de l'Autriche, en 1864 : noble sang ne pouvait mentir !

rial de Russie. Et, à sept ans de distance, ses deux derniers enfants unissent leur destinée respective, l'une, à un Prince royal d'Angleterre, l'autre, à une Princesse de la Maison de France, de cette antique et vénérable Maison de Bourbon, qui s'honore de descendre de saint Louis, et qui est bien l'une des plus illustres qui soient au monde! Quel incomparable rejaillissement de gloire,

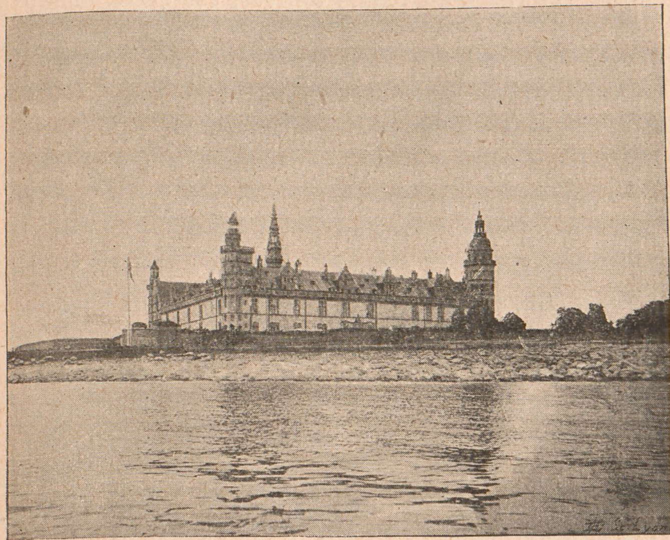


Fig. 28. — *Château Royal de Kronborg*, à Helsingör.

autour du Roi Christian IX et de la Reine Louise, quand, au Château de Frédensborg, se trouvent rassemblés, pour quelques semaines, dans la plus douce intimité familiale, tant et de si insignes hôtes! Que de joies délicieuses, jusqu'à ces dernières années; mais aussi, hélas! aujourd'hui, que de poignantes tristesses, en contemplant certains vides incomblables creusés par la mort! Tous les échos de Frédensborg redisent encore le nom du Tsar Alexandre III,

qui y apportait naguère tant de gaieté charmante et tant de dévouée tendresse. C'est l'éternelle histoire de la vie, qu'elle est faite, pour tous, de sourires et de larmes...

Je m'oublie, malgré moi, à évoquer le souvenir du grand Empereur. Mais, qui oserait me le reprocher? La France lui doit une si profonde gratitude! Par lui, en particulier, le Château de Frédensborg, où il aimait à venir oublier l'étiquette du Palais d'hiver, est entré définitivement dans l'histoire.

Une dernière étape, et nous touchons à *Helsingör*, à l'endroit où le Sund se resserre, avant de déboucher dans le Kattégat, et où la côte danoise semble vouloir, en se rapprochant, étreindre le rivage suédois. Un vapeur tient en communication constante les deux rives, car la traversée n'exige guère plus d'un quart d'heure; et d'étroites relations unissent le port commerçant d'Helsingör, dans l'île de Själland, et le port, plus important encore, de Helsingborg, en Suède. Toutefois, ce qui intéresse, à Helsingör, ce n'est ni la ville elle-même, malgré l'attrait que l'aspect de quelques-unes de ses anciennes maisons peut ménager à l'archéologue; ni le redoublement d'animation qu'offre le canal du Sund, dans cette passe resserrée; ni même la vue du Château fort de *Kronborg* (Fig. 28), qui, vieux de plus de quatre siècles, développe, au nord-est de la ville, à l'extrémité d'un promontoire, l'imposant quadrilatère de ses façades, de ses donjons, et de ses remparts: prise en elle-même, cette majestueuse citadelle ne provoquerait guère que la curiosité banale qui se prend, ailleurs, à n'importe quel autre château fortifié (1). Mais voici ce qu'on vient chercher à Helsingör.

(1) Un souvenir authentiquement historique se rattache cependant au Château de Kronborg. C'est aux pieds de cette citadelle que, jusqu'en 1857, tous les navires qui entraient dans le Sund payaient, au gouvernement danois, un droit de passage. Depuis, le péage du Sund,

S'il faut en croire Shakespeare, un drame unique s'est déroulé, autrefois, dans l'enceinte du château : sur la terrasse, passait jadis l' « esprit » de Hamlet, Roi de Danemark ; et, le long des murailles grises, ou dans l'angle des tourelles, aux pointes aiguës, son fils, le Prince de Danemark, a vu apparaître le fantôme terrible du vieux Roi (1). Bien que légendaires, tous les souvenirs émouvants qui se rattachent à la « Geste » de Hamlet ont été coulés, par le puissant génie du dramaturge, dans le bronze impérissable d'une œuvre immortelle : Shakespeare en a fait, exactement, ce que Tucydide se flattait de faire de son « Histoire de la guerre du Péloponèse », Κτῆμα εἰς αεί, c'est-à-dire quelque chose capable d'échapper aux morsures du temps et aux atteintes de la main des hommes. Il importe peu en effet que, réellement, Hamlet ait, ou n'ait pas, existé. Ce qui importe, ce qui seul s'impose ici, c'est que, en fait, *il existe*, depuis le jour du moins où le Poète inspiré (2), après lui avoir, de son souffle génial, communiqué la vie, l'a, de sa main de triomphateur, introduit, par la grande porte, dans le domaine de l'Histoire « littéraire », si voisin de celui de l'Histoire elle-même. Or, voilà deux cent quatre-vingt-quatorze ans (1603-1897), que Hamlet se dresse, ainsi qu'un géant, dans cette Histoire.

Aussi dramatique que « Othello », mais avec plus de poésie encore, cette pièce de « Hamlet » est peut-être le chef-d'œuvre de Shakespeare : en tout cas, c'est bien, de toutes ses grandes créations, celle qui sollicite le plus vivement l'insatiable curiosité de l'âme humaine. Le héros

racheté, pour quatre-vingt-six millions, par les nations intéressées, a été totalement supprimé.

(1) Cf., dans l'élégante et si instructive *Edition* américaine « Rolfe's Shakespeare », le volume consacré à *Hamlet* (in-16, 285 pages, Harper and Brothers, New-York. 1881).

(2) On sait que, dans *Hamlet*, tragédie en *vers*, il y a cependant un assez bon nombre de fragments en *prose*.

incarne en lui tout le drame. Profondément attristé par la mort de son père, il n'apprend pas sans surprise que l'ombre du vieil Hamlet revient, chaque soir, errer sur les remparts d'Helsingör, et y effrayer les soldats en faction. Que veut donc ce fantôme, et que signifient ses étranges visites ?... Pour tâcher de le savoir, Hamlet se poste, à minuit, sur la plate-forme du château. L'ombre y apparaît, comme de coutume : il l'interroge, anxieux ; et elle lui confie que la mort du vieux Roi, que *sa* mort, est due à un crime horrible. Les coupables, du reste, ne sont pas loin : c'est son oncle, le Roi Claudius, qui lui a succédé sur le trône de Danemark, et qui, dans la propre mère du héros, dans la propre épouse du vieux Roi, a trouvé une complice ! Hamlet, écrasé par cette révélation, jure cependant de venger son père. Dès lors, on voit le jeune Prince en proie aux accès d'une folie farouche, qui le rend insupportable même à son entourage. Ni Ophélie, vers qui son cœur l'attire ; ni Polonius ; ni Laertes ; ni personne, n'est capable de lui rendre son aimable gaîté et sa douceur exquise d'autrefois. Désireux pourtant de contrôler l'exactitude des accusations du spectre, il arrête, au passage, une troupe de comédiens qui traversait Helsingör ; il compose lui-même le thème de la représentation, et il leur distribue leurs rôles ; puis, dès qu'ils sont prêts, il leur fait *jouer*, en présence de son oncle et de sa mère, qu'il épie, le « spectacle » des mystérieuses circonstances de la mort du vieil Hamlet. Le Roi Claudius, saisi de terreur, se trouble, et n'attend point même, pour quitter la salle, et se trahir, la fin de la pièce. Dès ce moment, le drame Shakespearien se poursuit, terrible, jusqu'au dénouement, où la tuerie devient générale, et où les cadavres des coupables et des vengeurs se confondent en un même monceau. Mais qui ne voit que cette personnalité de Hamlet, en prenant ainsi de colossales proportions, est devenue, du même coup,

l'une des plus grandes créations qui aient jamais paru sur aucune scène ? Sans doute, d'une part, Hamlet est chargé d'un acte redoutable de justice expiatoire, et, de l'autre, il se sent, et s'avoue, « incapable » de l'exécuter. Toutefois, Hamlet est aussi un « penseur » ; il est même surtout cela. Qu'on ne s'y trompe pas, en effet : cet *incapable* ne se montre, ne s'affiche, tel ; il ne se tourmente si fort, avant d'agir, dans le flux et le reflux de ses hésitations, que parce que, en définitive, sous des dehors qui sont brillants au point de donner le change, il cache une âme terriblement préoccupée de la solution des éternels problèmes de l'existence : *To be, or not to be, that is the question !* Or, en face des forces qui gouvernent le monde, et aux prises avec elles, il succombe. Renonçant alors à poursuivre une lutte inégale, il abdique toute initiative ; la conclusion à laquelle il aboutit, au terme de toutes ses incertitudes, c'est le fatalisme : il se pose donc, désormais, en fataliste, en même temps qu'en vengeur. Psychologue consommé et artiste de génie, Shakespeare a analysé, au scalpel, cet état d'âme ; il l'a dépeint avec une rare intensité de couleurs. Et ce qui achève d'assurer à son héros l'immortalité, c'est qu'il a dégagé lui-même, du spectacle angoissant et terrible que Hamlet nous donne, dans la pièce, cette forte leçon, que l'homme ne doit jamais ni abdiquer sa liberté, ni hésiter à faire tout son devoir. Soit que Hamlet s'entretienne avec l'ombre de son vieux père ; soit qu'il fasse, avec un fossoyeur, assaut de plaisanteries macabres, ou de répliques, « grosses de sens » ; soit que, avec ses amis, il échange des propos d'enfant ou des réflexions d'insensé, sa *folie*, tour à tour vraie ou feinte (1), déteint sur ses moindres actes,

(1) Polonius dit, quelque part, en écoutant Hamlet : *Though this be madness, yet there is method in't*, « Quoique ce soit de la folie, il y a pourtant là de la suite ». — A. II, sc. 2.

et elle flétrit, en quelque façon, tout ce qu'elle touche. Il y a eu, chez cet homme, une sorte d'empoisonnement moral ; et si le poison n'a pas été assez subtil pour atrophier le cerveau ni paralyser l'imagination, il a été du moins assez violent pour briser les énergies de la volonté : de là, sur les lèvres de Hamlet, à travers toutes les incohérences du discours, tant de paroles tantôt d'une portée immense, et tantôt d'une suprême fantaisie, telles qu'on peut les attendre d'un penseur et d'un homoriste, qui, s'il n'a plus la force suffisante pour savoir choisir et se résoudre, a cependant encore assez de puissance pour pousser très avant ses analyses, et rendre très concrètes et très curieuses ses constatations. En un mot, Hamlet, qui parle volontiers de son « cerveau » (1), ne parle jamais de son « bras » ; le trait saillant de sa physionomie est donc de penser, mais, pour penser, non pour *agir :* et comme Shakespeare a poussé, aux dernières limites de l'investigation psychologique, l'étude de ce caractère, son étude est incontestablement, avec la plénitude des aperçus et la richesse des contrastes qui la distinguent, l'une des plus instructives, et la plus magnifique peut-être, qu'on ait faite, à aucune époque, de l'*irrésolution* humaine, et du *doute*.

Et voilà pourquoi Hamlet *existe ;* pourquoi son nom, buriné dans l'Histoire, sera toujours inséparable du Château d'Helsingör ; et pourquoi, lorsqu'on nous montre, à *Marienlyst*, près d'Helsingör, l'humble colonne qui est censée fixer la place de son tombeau, nous prenons, à contempler cette pierre, autant d'intérêt que nous en trou-

(1) *About, my brain !* « En avant, mon cerveau ! » s'écrie Hamlet, au moment où l'arrivée des comédiens lui fournit l'occasion de vérifier les paroles du fantôme, et où, dressant son plan de campagne, il se décide à offrir à son oncle et à sa mère un spectacle de sa façon. — A. II, sc. 2.

verions à la vue d'un monument superbe : tout, ici, relève du souvenir : et le souvenir est immortel, ici, comme le héros. Ni la légende épique du vieil Ogier, si célèbre pourtant dans les traditions danoises ; ni le dramatique emprisonnement de la reine Caroline-Mathilde, épouse de Christian VII, bien qu'ils se rattachent tous deux étroitement à l'histoire du Château d'Helsingör, ne sont de taille à éclipser la mémoire de Hamlet : Shakespeare a si merveilleusement entouré de lumière le Prince danois, que tout, à côté de lui, semble condamné à demeurer fatalement dans la pénombre.





CHAPITRE VIII

DE KJÖBENHAVN A GJEDSER. — CHOSES DE DANEMARK

Si l'on veut bien se reporter à la Carte des chemins de fer du réseau danois (Fig. 1, page 10), on se rendra très exactement compte du parcours suivi par le voyageur qui, de Kjöbenhavn, se dirige par Gjedser et Varnemünde, sur Berlin. C'est ce parcours qu'il me reste à décrire, avant de prendre congé du Danemark; et comme il s'effectue, alternativement, par la voie ferrée et en bateau, il ne laisse pas d'être assez original.

Cent soixante-cinq kilomètres séparent les deux stations extrêmes de Kjöbenhavn, dans l'île de Själland, et de Gjedser, dans celle de Falster : on les franchit en moins de cinq heures. Toute la zône voisine de la capitale est admirablement cultivée : c'est moins la campagne, qu'un immense jardin. Puis, la campagne proprement dite commence, une campagne plane qui s'étend à perte de vue, coupée seulement, çà et là, de belles routes, et animée par la présence de riches troupeaux et de vastes métairies. Autant, en Suède et en Norvège, on a l'impression d'une population disséminée sur un territoire trop ample pour elle; autant, en Danemark, on sent que la race se ramasse et se concentre, pour ne point laisser per-

dre la moindre parcelle du sol. Roskilde, Kjöge, Naestved, Manedsund, tels sont les noms des petites villes, où le train fait halte, pendant quelques minutes.

A Naestved, où nous arrivons à 11 h. 20, le buffet de la gare distribue, au gré des voyageurs, dans les compartiments, de coquets paniers de « déjeûners ». La campagne s'est peu à peu boisée; et c'est en traversant des forêts de hêtres que les touristes mis en appétit dégustent le beurre frais, les anchois, et les tranches de jambon qui composent à, peu près, avec la bière et le pain de seigle, le menu de ce repas de route quasiment champêtre.

Du port de Manedsund, à la pointe sud de l'île Själland, nous traversons, sur un beau pont à trois arches, la baie de Vordingborg, pour toucher à la petite île de Masnedo, où un bras de mer d'environ deux kilomètres sépare Masnedö du port d'Orehoved, à la pointe nord de l'île de Falster. Mais nous ne quittons point, pour cela, notre compartiment. Aux gares de Masnedö et d'Orehoved, un chenal a été pratiqué, qui permet aux bacs à vapeur, sur le milieu du pont desquels une voie ferrée a été établie, de recevoir, tout entier, le train, à son arrivée. On fait donc, d'un port à l'autre, tranquillement assis dans son compartiment, le trajet réglementaire, sur un bac à vapeur : et cela est fort pittoresque. Puis, dès qu'on touche à Orehoved, le train glisse, du bateau (1), sur la ligne qui recommence, et descend, le long de la côte ouest de l'île de Falster, sans plus quitter la terre ferme, jusqu'à Gjedser, à l'extrémité méridionale de l'île. Là, un bateau plus grand, destiné à la traversée de la Baltique, de Gjedser à Warnemünde, attend les voyageurs. Le bateau *Edda*, sur le pont duquel nous montons, tient bien la

(1) C'est le bateau *Alexandra*, qui faisait le service du transport des trains, entre les deux rives, pendant l'été de 1896.

mer : ce n'est guère que lorsque nous sommes vers le milieu du détroit que, sous la poussée du vent qui souffle du sud-ouest, nous avons un peu de roulis. Mais cela dure peu; et, après deux heures environ de traversée, nous touchons à la côte prussienne. Pendant les trois premiers quarts d'heure, nous n'avions point perdu de vue les rives danoines; puis peu-à-peu, toutes les lignes du littoral s'étaient effacées, et nous nous étions retrouvés, comme dans le Kattégat, entre le ciel et l'eau, pour quelques instants. Le moment était propice pour grouper, en évoquant le souvenir des heureuses journées passées en Danemark, quelques impressions personnelles sur les hommes et sur les choses. Je me plus alors à le faire, tandis que, autour de moi, quelques passagers se donnaient une peine infinie pour découvrir, à force de changer de place, un endroit, sur le pont, où ils pussent enfin se « trouver bien ». On est exposé, en mer, à rencontrer, sur tous les paquebots, de ces gens, agités et agitants, qui ne sont bien nulle part, et qui, à eux tout seuls, mènent plus de bruit et font plus de « volume » que tous les autres passagers ensemble : ce sont des « Importants », comme on aurait dit, en France, à l'époque de la régence de la reine Anne d'Autriche. Puisque nous sommes aujourd'hui en république, disons simplement que ce sont des Hannetons, mais d'autant plus « hannetonnants », qu'ils ont le mauvais goût de se prendre au sérieux.

Religion et littérature, en Danemark, tel fut alors, s'il faut préciser les détails, le double thème de mes réflexions.

Le luthéranisme est la « religion » officielle, ou nationale, de la nation danoise. Mais, comme la plus grande liberté religieuse règne dans le pays, le Catholicisme a pu y faire, depuis quarante ans, les plus consolants progrès. Vers 1860, il n'y avait pas, dans tout le Royaume, plus de huits cents catholiques : on n'y comptait que deux

prêtres, lesquels desservaient les deux uniques églises de la contrée. Actuellement, le chiffre des catholiques dépasse six mille. Ils ont, pour s'occuper du soin de leurs âmes, près de cent cinquante prêtres ; ils possèdent vingt églises, ou chapelles ; et les écoles, qu'ils ont ouvertes, sont fréquentées par plus de mille enfants. Deux cents Religieuses environ s'occupent, soit de l'enseignement, soit du service des malades : à Kjöbenhavn même, les Sœurs Saint-Joseph, de Chambéry, qui dirigent en outre des écoles dans plusieurs petites villes du Royaume, distribuent l'instruction à une clientèle de cinq cents enfants, et ont fondé, sous le vocable de leur patron et protecteur, un magnifique Hôpital, dont les divers services se sont enrichis dernièrement d'un orphelinat et d'une maison de retraite pour les vieillards. Parallèlement, les Petits Frères de Marie, plus connus sous le nom de « Frères *Maristes* » (1) font merveille, dans les écoles fréquentées par les petits garçons. Il y a donc indiscutablement, aujourd'hui, un foyer ardent de catholicisme, en Danemark. Sa flamme bienfaisante, gagnant de proche en proche, ranime les âmes qu'a engourdies le froid de l'hérésie, et traduit son action, extérieurement, par des conversions, dont la persistante continuité et la progression croissante sont extrêmement frappantes. C'est peu, sans doute, que deux cents protestants, qui rentrent, annuellement, dans le giron de la sainte Eglise. Mais, si modeste dût paraître ce chiffre, c'est beaucoup de pouvoir consta-

(1) Fondés, à La Valla (Loire), dans le premier quart du XIXe siècle, par le *Vénérable* Père Champagnat, les « Petits Frères de Marie » sont aujourd'hui *légion*, et sèment le bon grain sous toutes les latitudes. Leur Institut, qui poursuit à peu près le même but que celui des « Frères des Ecoles chrétiennes », du Bienheureux de la Salle, rend à l'Eglise catholique les services les plus signalés. — Cf. le beau *Discours sur l'Ecole chrétienne*, prononcé par M. l'Abbé Louis Picard, vicaire à la Primatiale de Lyon. In-8°, 16 pages; librairie E. Vitte. 1897.

ter qu'aucune année ne s'écoule sans qu'il soit atteint, sinon même dépassé. Le grain de sénevé ne devient pas arbre, en un jour : il lui faut des années, avant d'arriver à sa pleine croissance : pareillement grandira, en Danemark, avec la paternelle protection du Dieu qui « donne la croissance », le grain de sénevé du Catholicisme.



Fig. 29. — Les fêtes des *Noces d'or* de Leurs Majestés, au Château d'Amalieborg.

Si les recrues lui sont venues surtout, jusqu'ici, des classes pauvres de la population, c'est une raison de plus pour bien augurer de ses succès, à l'avenir. Lorsque Jésus a entrepris la conversion du monde, ce ne sont point les grands de la terre, mais les humbles et les déshérités, qu'il a conviés à le suivre. Au surplus, de même qu'il daigna faire entendre aussi son divin appel à quelques nobles de la race juive, Nicodème, par exemple, et Joseph d'Arimathie ; ainsi, en Danemark, a-t-il fait sentir la pointe de son aiguillon à quelques-uns des membres de la haute aristocratie danoise, et jusque dans les rangs des pasteurs du luthéranisme.



Fig. 30. — Les fêtes des *Noces d'or*.

Il n'y a pas encore deux ans, un des ministres de l'église réformée, M. Jensen, qui, par son zèle et sa piété sincères, jouissait d'une excellente réputation parmi les siens, s'est converti, avec éclat, au catholicisme. Pour embrasser la vérité, qui s'était fait jour dans son esprit, il n'hésita pas à sacrifier les revenus d'une cure

bien rétribuée : pour vivre, et faire vivre sa famille, il n'eut point peur de mettre la main à la charrue, et de se faire humble paysan. Or, une conversion, qui s'accomplissait ostensiblement dans de telles circonstances, ne pouvait manquer de faire sensation. Sur la demande de Mgr von Euch, Vicaire apostolique du Danemark, il vint donner plusieurs conférences, à Kjöbenhavn. S'inspirant de la magnifique « Lettre du Souverain Pontife au Peuple anglais », il parla, avec éloquence, de la réunion de tous les chrétiens dans le sein de l'Eglise catholique : sa modestie, son aimable douceur, son ton de persuasion, son calme inaltérable en face des attaques de ses anciens amis, l'accent de conviction enfin qui se dégage de toutes ses paroles, forcèrent l'attention et commandèrent le respect. A Odensée, chef-lieu de l'ile de Fionie, il eut plusieurs conférences, qui obtinrent le même succès. C'est alors que ses anciens paroissiens, qui sont voisins de Odensée, le prièrent de venir traiter, devant eux, le même sujet : ils lui avaient gardé toute l'estime et toute l'affection qu'ils lui avaient vouées, pendant qu'il était leur pasteur ; et ils furent si contents de le voir répondre à leurs désirs, et de l'entendre, qu'ils le supplièrent de revenir. Voilà donc une conversion de marque. On en sera d'autant plus frappé, que la plupart des journaux danois consacrèrent aux Conférences de M. Jensen de longs et sympathiques articles.

Dans le même ordre d'idées religieuses, mais sans qu'il soit besoin, cette fois, de recourir à une abjuration, comment ne pas rappeler que le Catholicisme est entré, même à la Cour de Danemark, par le mariage de la Princesse Marie d'Orléans avec S. A. R. le Prince Valdemar ? La date du 15 octobre 1895 marquera, à ce point de vue, dans l'histoire du pays, car, ce jour-là, fut baptisée la première Princesse danoise qui, depuis la Réforme, aura été élevée dans la Religion catholique. La Famille Royale

se trouvait alors en villégiature au Château de Bernstorff, aux portes de la capitale ; et, dans la Chapelle catholique d'Ordrup, voisine du Château, Mgr von Euch vint administrer solennellement le baptême à la Princesse Marguerite, fille du Prince Valdemar et de la Princesse Marie. Tous les membres de la Famille Royale, réunis alors à Bernstorff, tous les hôtes princiers du Château, assistaient à la cérémonie, avec le Duc et la Duchesse de Chartres. Ce fut la Princesse de Joinville qui tint la Royale Enfant sur les fonts ; et, dans tout le Royaume, on s'accorda à considérer cette fête religieuse comme un « grand événement ».

J'ai parlé de Mgr von Euch. Le Vicaire apostolique du Danemark est, dans toute l'acception du mot, un Apôtre. Non content de travailler, avec zèle et intelligence, à étendre, dans le Royaume, le règne de Jésus-Christ, il se préoccupe de faire pénétrer, jusque dans les îles lointaines, la lumière de l'Evangile. Docile aux inspirations qui lui viennent de Rome, il a commencé, sur l'invitation pressante du grand Pape Léon XIII, la conversion de l'Islande. La lettre suivante, qu'il adressait aux feuilles religieuses de France, il y a un an, fera connaître le but qu'il se propose d'atteindre : « Depuis 1895, » écrivait Sa Grandeur (avril 1896), « deux missionnaires déploient leur zèle dans l'Islande, qui, depuis l'époque de la Réforme, n'avait vu, qu'à de rares intervalles, des envoyés de la bonne nouvelle. Il semble que le bon Dieu ait déjà voulu bénir les premiers efforts des nouveaux ouvriers. Tous les dimanches, les protestants remplissent notre pauvre et petite chapelle jusqu'à la dernière place, et entendent les sermons avec grande attention. Les étudiants de Reykiavik ont invité le premier missionnaire à venir leur faire des conférences ; il a saisi cette occasion avec empressement. Le second missionnaire a, dans les jours

de Pâques, adressé la parole aux pêcheurs français qui venaient d'arriver en Islande. Je me réjouis de penser que, dorénavant, ces braves marins ne seront plus ainsi privés de tout secours religieux pendant la plus grande partie de l'année. Je m'ingénie à fonder bientôt un hôpital, pour les lépreux si nombreux dans cette contrée; la France m'a déjà envoyé quelques aumônes, dans ce but; dès que j'aurai réuni les ressources nécessaires, je m'empresserai de commencer. Je confierai la direction de cette léproserie aux Religieuses Saint-Joseph, de Chambéry, qui, depuis quarante ans, travaillent avec zèle et succès, en Danemark. Quatre d'entre elles partiront bientôt en Islande, pour soigner d'abord les malades, à domicile, pour s'occuper ensuite de l'éducation et de l'instruction des enfants. Mais ces bonnes Sœurs sont pauvres; mais je suis pauvre moi-même : c'est pour cela que j'ose venir faire appel à la générosité de vos catholiques lecteurs, en faveur de leurs compatriotes. Elles ne demandent qu'à se sacrifier, c'est vrai; mais je dois, comme leur évêque, chercher à leur procurer le strict nécessaire. Avec cela, elles seront satisfaites, car elles ne sont pas exigeantes.

« Je dois, tout d'abord, leur assurer une demeure qui deviendra le premier couvent, depuis la Réforme, et rappellera les anciens monastères qui florissaient, au moyen âge, en Islande. Mais le voyage, d'ici à Reykiavik, est assez cher; et enfin il faut leur donner ce qu'il faut pour vivre, car elles ne pourront pas se suffire à elles-mêmes dans les premiers temps... »

Telle est, à l'heure actuelle, en Danemark, la situation faite au Catholicisme : plein d'espérances et riche de promesses, mais s'épanouissant dans la plus humble pauvreté, il a, pour cette cause, également besoin de l'appui des prières des catholiques des autres nations, et du concours généreux de leurs aumônes.

J'arrive à la littérature, en Danemark. A la considérer dans son ensemble, on peut dire que la littérature danoise est sortie d'une double racine : au plus profond, et avec le plus d'originalité, de la chanson populaire romantique du moyen âge ; puis, plus tard et plus superficiellement, du réalisme satirique de Holberg. Mais, à préciser les dates, il convient d'ajouter que c'est de l'année de la fondation de l'Université de Kjöbenhavn (1477), que date, à proprement parler, la littérature danoise. Dans les monuments antérieurs de la langue, la « Chronique rimée » du Moine de Soroë, par exemple, les « Proverbes » de Pierre Laale, le recueil des « Chants héroïques », et les nombreuses traductions ou imitations en danois des romans et poèmes français, faites à la fin du moyen âge, s'il y a place, çà et là, pour quelques naïves peintures des mœurs nationales, le génie de la race ne fait encore que bégayer, et il ne s'affirme pas d'une façon originale. La création de l'Université de Kjöbenhavn, bien qu'elle ait eu surtout pour résultat, au début, d'aider à un magnifique développement des sciences, eut aussi, quoique dans de moindres proportions, un heureux effet sur les lettres : les études classiques, en prospérant, s'associèrent aux recherches d'histoire, de philologie, et d'archéologie nationales. Avec Louis Holberg (1684-1754), né Norvégien, mais tout Danois par le talent, la littérature nationale prend, au XVIIe siècle, son plein essor, au théâtre. Mais, de même que, au XVe siècle, elle s'était inspirée des œuvres françaises; ainsi, au XVIIe, marche-t-elle encore, quoique avec originalité, à la remorque de la France, dont l'influence, à la même date, était aussi prépondérante, en Allemagne. Holberg s'avoue l'*élève* de Molière, et s'inscrit comme son imitateur. Il est facile en effet de noter, entr'eux, trois grandes analogies : ils peignent, tous deux, les vices ou les travers, de l'humanité; ils accordent, à l'étude des carac-

tères, la prépondérance sur l'intrigue ; enfin, ils ont exercé, l'un et l'autre, ce qu'on est convenu d'appeler une « influence libérale » sur les mœurs. Grâce à la fécondité comique de Holberg, le théâtre de Kjöbenhavn (1) jouit, pendant quelques années, d'une véritable illustration : il sembla, grâce à lui, que la demi-stérilité littéraire dont les peuples septentrionaux semblaient frappés, au milieu même de la Renaissance des Lettres en Europe, était enfin conjurée par son initiative. C'est qu'il manie avec dextérité, dans le livre comme dans la comédie, la satire morale et politique : écrivant pour un peuple relativement attardé, il s'évertue surtout à faire la lumière dans les ténèbres, et à éclairer les esprits plutôt qu'à épurer les mœurs ; en un mot, il contribue surtout à civiliser la barbarie des temps anciens. Mais voici ce qui achève de nous rendre Holberg sympathique : l'un des résultats les plus nets de son importation du théâtre de Molière sur la scène danoise fut de nouer, entre le théâtre français et le théâtre danois, une solidarité qui, dans notre siècle, devait, pour la seconde fois, porter ses fruits. Il n'y a personne, en Danemark, qui ne confesse, aujourd'hui, de la meilleure grâce du monde, que c'est à l'imitation discrète d'un nouveau genre comique, d'origine toute française, que le théâtre danois doit son réveil et son rajeunissement.

A la grande comédie importée par Holberg, Heilberg eut, en notre siècle, l'heureuse idée de substituer ces petites et vives peintures de mœurs locales, que nous désignons sous le nom de « vaudevilles ». Ce fut le 25 novembre 1825, que le premier essai de vaudeville national, *le roi Salomon et Georges le chapelier*, fut représenté sur la scène

(1) Nous avons, à Paris, la « Maison de Molière » : à Kjöbenhavn, le Théâtre National s'appelle, semblablement, la *Maison de Holberg*.

danoise. A partir de ce moment, la mine ouverte par Heilberg est constamment restée en cours d'exploitation ; et le génie comique de la France, adapté, pour la seconde fois, aux mœurs danoises, a retrouvé, en Danemark, son vieil empire. Nous avons donc, à deux reprises, donné à cet intéressant Royaume, devenu spontanément l'une de nos colonies intellectuelles, avec le goût de la comédie, l'art d'y réussir. Cela vaut mille fois mieux — et crée, entre deux peuples, de tout autres liens —, que d'avoir bombardé sa capitale, comme le firent les Anglais, en 1807, par une lâche surprise, ou de s'être, non moins lâchement, acharné, *per fas et nefas*, à son démembrement, comme les Austro-Prussiens ont réussi à le faire, en 1864.

D'autre part, l'influence philosophique de la France se fit pareillement sentir, en Danemark, pendant tout le XVIIIe siècle. Le génie danois, que les patriotiques efforts de Jean Ewald (1) n'avaient pu ramener à la conscience de lui-même et au souvenir de ses origines, se personnifia, de nouveau, au XIXe, dans un écrivain fécond qui, guidé par la critique et l'archéologie, retrempa la poésie danoise aux sources scandinaves, et unit l'originalité à la science. Adam Œhlenschläger (1799-1850), de Frédériksberg, traita le poème et le roman, l'élégie et l'esthétique. Au théâtre, il aborda la comédie, la tragédie, le drame, et l'opéra : il puisa, aux légendes de l'Edda, des sujets nationaux, et fit revivre les dieux et les héros du Nord. Dans ses poésies lyriques, il y a d'anciennes ballades qui sont admirables. Ce que Uhland avait fait pour quelques chants traditionnels de l'Allemagne, Œhlenschläger le fit, pour le Danemark : il s'empara des histoires poétiques conservées parmi le peuple, et il les reproduisit avec une grâce,

(1) Il ressuscita, au XVIIIe siècle, ce qu'on peut appeler la direction intime et pleine de sentiment de l'esprit du moyen âge.

une verve, et une vérité de ton qui n'avaient pas encore eu d'exemple. On lui fit, à sa mort, en 1850, des funérailles royales : la popularité qui le suivit pendant sa longue carrière, jusqu'à la veille des événements qui devaient si cruellement mutiler sa patrie, était donc véritablement faite d'admiration et de patriotisme.

Pendant plusieurs années se résuma, pour ainsi dire, dans Œhlenschläger, l'éclat littéraire du Danemark qui donnait, toutefois, d'autre part, quelques grands noms à la science et à l'art contemporain. Depuis, parmi les hommes qui se sont fait une place d'élite dans la littérature nationale, il faut citer, en première ligne, Hans-Christian Andersen (1805-1875), d'Odensée, qui, avec un esprit moins étendu que A. Œhlenschläger, mais avec une âme sensible, naïve et poétique, est devenu, par ses contes et ses chansons, l'une des plus pures gloires danoises. On s'est plû à retrouver, chez lui, avec un esprit qui rappelle le XVIIIe siècle par l'ironie fine et déguisée, le sentiment et la rêverie des peuples du Nord, et une richesse d'imagination tout orientale : ce mélange heureux de qualités diverses contribua à faire de lui un des poètes les plus originaux de notre temps. Il venait d'être, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, nommé Commandeur de l'Ordre Royal de Danebrog, lorsqu'il mourut, à Rolighed, le 5 août 1875.

Quoique le pessimisme forme l'un des traits principaux de la littérature, en Danemark, depuis vingt-cinq ans, et que les auteurs réalistes se rencontrent, dans l'exploitation de ce sentiment (1), avec leurs confrères de France et de

(1) On a vu émerger, en effet, après 1870, toute une série d'écrivains tristes, amers, et désespérément mélancoliques : des poètes, comme J.-P. Jacobsen ; des auteurs dramatiques, comme le frère de Georges Brandès, Edouard ; des romanciers, comme Herman Bang, Gustave Esmann, Henrick Pontoppidan, et Sophus Shandorph, qui est peut-

Russie, citons encore cependant, au XIXe siècle, quelques écrivains, dont le talent distingué et délicat contribue à embellir l'œuvre déjà solide, et durable, de la littérature danoise : Gruntwig ; Aarestrop ; Christian Winther (1796-1876), le poète favori des étudiants, le romancier fécond, l'aimable auteur des contes d'enfants, dont la popularité fut au moins égale à celle d'Andersen ; Hertz ; Ingemann, etc. Saluons, au passage, l'illustre critique d'art, J. Lange, qui s'est éteint, l'an dernier (1896), laissant une œuvre magistrale sur « l'homme dans les sculptures gothiques ». Mentionnons enfin, parmi les littérateurs proprement dits, deux écrivains dont le nom a, depuis longtemps, dépassé les frontières du pays natal et conquis,

être, dans toute la littérature danoise, le plus proche parent de l'esprit de Holberg. En général, les sujets qui les tentent et qu'ils traitent, ce sont les existences manquées, les natures problématiques, les parias de la société. Une sensation de temps gris, le morne de la vie de chaque jour, voilà l'arrière-fond de cette littérature. Et, là où ce gris se colore, on est presque toujours sûr de voir apparaître le rouge sanguinolent de la révolte. Le lyrique Holger Drachmann n'a-t-il pas glorifié les pétroleuses de la Commune, et les grévistes de la « sociale » anglaise ?... Mais, à côté de ces tendances, qu'il n'est point possible de ne pas réprouver, il en est d'autres qui sont louables et qui font d'autant plus regretter ce dangereux mélange de l'ivraie au bon grain : vous trouvez, dans ces œuvres, une passion guerrière, une ardeur renouvelée du temps des croisades ; les auteurs excellent dans les descriptions, et celles qu'a faites Shandorph de la vie rustique atteignent à la hauteur du « Jeppe » de Holberg ; puis, les poètes, en particulier, ont un vers riche, coloré, sonore, qui prouve que la langue est, entre leurs mains, un instrument docile et plein de ressources.

Parallèlement à l'Ecole des désespérés, il faut signaler la présence du groupe des Décadents, à la tête desquels marche Vigo Stuckenberg, et l'Ecole des tout jeunes prosateurs et poètes qui, tout en se rattachant, par le fond des idées, à la première Ecole, s'en sépare cependant en ce sens qu'elle se préoccupe, avant tout, de la perfection de la forme. A ce titre, c'est de J.-P. Jacobsen, l'impeccable styliste, que peuvent se réclamer, comme d'un instigateur et d'un chef, Sophus Claussen, Niels Moller, Helge Rode, Sophus Michaelis, et quelques autres. Avec eux, ce n'est plus, comme avec G. Brandès, l'inévitable contact de la triste réalité : c'est, au contraire, l'effort pour s'y arracher ; on sent s'élever de leur œuvre une joie de vivre qui, souvent, sur des ailes d'aigle, nous emporte bien loin des misères de la vie.

dans le monde savant, une notoriété considérable: Georges Brandès, et Jean-Nicolas Madvig. Le premier, jeune encore, est un disciple de Taine et de Stuart Mill. De ses longs voyages à travers la France positiviste, l'Allemagne libre-penseuse, et l'Angleterre darwiniste, G. Brandès était revenu, l'esprit rempli de pensées radicales. Dans le Danemark, où l'on vivait encore sur le romantisme du commencement du siècle, panaché de « conservatisme » rigide, il voulut faire pénétrer les « aspirations » intellectuelles qui s'étaient développées en Europe, depuis 1830 ; pour cela, il s'adjugea le rôle de briseur de digues, d'ouvreur d'écluses, en un mot, de fertilisateur. Il offrit à son pays, dont la poésie était devenue abstraite et incolore, dont l'esthétique était dominée par la philosophie hégélienne, un fortifiant amer : dans une littérature nouvelle, comme dans un fidèle miroir, le peuple danois, tombé récemment si bas de l'envolée de ses rêves, dut voir, avec lui, la peine et les misères de la vie, face à face. Les brillants succès de Brandès, à l'Université de Kjöbenhavn, lui avaient fait une célébrité précoce. Forcé de quitter sa patrie, à l'occasion des débats entre la science et la foi, auxquels il avait pris une part très vive, il y est revenu, en 1882 ; et son œuvre, où se détachent en relief les *Etudes esthétiques* et les *Critiques et portraits* a porté très haut la gloire de l'*écrivain* (1). — Le second, Madvig, mort depuis une dizaine d'années, entra, comme répétiteur, en 1826, à l'Université de Kjöbenhavn, dont il devint, dans la suite, le recteur, après Thorlacius. Sa gloire sera d'avoir été l'un des plus habiles initiateurs, l'un des pères, de la Philologie classique.

(1) Georges Brandès a un frère cadet, Edouard Brandès (né en 1847), qui, tout en s'occupant plus particulièrement de politique, a trouvé cependant le loisir de publier quelques volumes d'études et de portraits littéraires. Il y a là du talent : mais, y en aurait-il moins, si l'auteur n'y affichait pas des opinions aussi antireligieuses ?...

Qu'ajouterai-je, maintenant, à ces souvenirs divers, que je me plaisais à évoquer, tandis que, à travers la Baltique, le bateau *Edda* berçait ma rêverie, en m'emportant aux rives prussiennes ?

Toutes les espérances religieuses, dont j'ai parlé; toutes les gloires littéraires, que j'ai rappelées sommairement; tous les lieux que j'ai décrits, tout cela, je le revoyais, dans une vue d'ensemble, avec un charme infini. Ce n'est pas sans mélancolie qu'on se sépare d'un Pays où l'on a trouvé, avec l'accueil le plus cordial et l'hospitalité la plus franche, tant de satisfactions pour l'esprit et tant de jouissances pour le plaisir des yeux. Avec une sympathie profonde, j'envoyais, par-delà l'espace, à ce peuple vaillant, que la brutale politique des canons Krupp a resserré entre d'étroites frontières, un « adieu » qui, je l'espère, ne sera pas définitif. Je songeais à son Roi, dont les épreuves n'ont pu abattre l'indomptable courage, et dont les récentes fêtes des « Noces d'or » (FIG. 29 et 30), au Château d'Amalieborg, ont eu, entr'autres résultats significatifs, celui de faire ressortir, d'une manière éclatante, l'amour respectueux, le profond attachement, qu'il a su inspirer à tous ses sujets. J'aimais enfin à me redire qu'il existe, entre le Danemark et la France, un lien plus sérieux et plus solide que celui qui résulte du simple attrait d'une race pour une autre race. Il y a ici, par surcroît, l'attrait d'une commune infortune, et d'une infortune préparée par la même main. Comme nous, les Danois ont perdu deux de leurs provinces; et, comme à nous, ce sont les Prussiens qui les leur ont prises. La fraternité, dans le malheur, pourrait-elle donc ne pas achever ce qu'avait déjà si bien commencé la sympathie spontanée des deux peuples ?...



DEUXIÈME PARTIE

EN SUÈDE



DEUXIÈME PARTIE

EN SUÈDE

CHAPITRE PREMIER

GÖTEBORG

Le paquebot *Blenda* avait quitté, à midi et demie, le port de Frédérikshavn, et cinq heures sonnaient, aux horloges de Göteborg, quand les matelots amarraient le bateau sur la rive suédoise. De la traversée, un peu dure, du Kattegat, personne n'avait plus l'air de garder un trop mauvais souvenir : chacun se pressait, le long des balustrades, pour enjamber la passerelle du vapeur, et trouver place dans les omnibus d'hôtels, alignés sur la chaussée. En un clin d'œil, ils s'emplissent; et sur l'impériale, se dressent, en pyramide, les bagages rapidement entassés. Celui du Grand Hôtel Eggers, que j'ai choisi, nous emporte, au trop de ses deux

vigoureux percherons, le long des quais et des promenades, jusqu'à l'autre bout de la ville, dans la zône de la gare et du « Kungspark ».

Après avoir pris possession de ma chambre, et diné, je profite des dernières heures du jour pour faire connaissance avec la ville. Ce n'est pas un médiocre avantage, lorsqu'on voyage, en été, dans les pays du nord, que d'y voir la lumière s'y prolonger très-avant dans la soirée. En France, même aux plus longs jours de juin, nous n'avons guère moins de six heures de nuit, entre le coucher du soleil et le crépuscule du lendemain. En Danemark, en Suède, en Russie, on jouit, au contraire, pendant quelques semaines, et durant les vingt-quatre heures de chaque jour, d'une clarté continue : il n'y a, alors, à proprement parler, pas plus d'aurore, qu'il n'y a de crépuscule du soir; le soleil trône en permanence; et son règne absolu, à cette époque de l'année, est désigné par la formule, devenue classique, du « soleil de minuit ». Si l'on n'a plus, vers le milieu d'août, le plaisir de jouir de ce très-curieux coup d'œil, on peut encore s'en faire quelque idée par la vue de l'extrême prolongation du jour : il m'est arrivé, bien des fois, alors, d'écrire, sans flambeau, dans ma chambre, après neuf heures du soir. Et si peu qu'on soit, en matière d'éclairage, de la religion de Goethe (1), on éprouve une joie extrême à profiter de l'aubaine de ces « grands jours », déjà disparus, depuis près d'un mois, au pays natal. Il n'est pas inutile d'ajouter que, en Suède, comme en Danemark, on ne paraît pas être moins sensible, que le touriste étranger, à ce bienfait de la *lumière*. On s'en grise, pour ainsi dire; et, comme si, l'on voulait en faire provision et l'emmagasiner, afin de se dédommager à l'avance de

(1) Tout le monde sait que le grand poète allemand, un peu avant de mourir, demanda qu'on entr'ouvrît les rideaux des fenêtres de sa chambre, pour y faire pénétrer « plus de lumière », mehr Licht!

la brume grise et triste où l'on vit enveloppé pendant la saison mauvaise, on la laisse pénétrer à pleines fenêtres, et la chaleur avec elle, sans même opposer à ses rayons envahisseurs le frêle obstacle d'un store ou d'une persienne. « C'est si bon, le soleil ! semblent-ils dire, là-bas, tous en chœur ; c'est si bon ! ». Et, au Roi-Soleil, ils laissent joyeusement ses franches coudées :

Apollon, à portes ouvertes...



Fig. 31. — Le port de Göteborg.

J'allais donc, ce soir-là, par un doux crépuscule, en voyage d'exploration, dans Göteborg, dont j'avais eu soin, au préalable, de fixer les grandes lignes du plan dans ma mémoire. Cette précaution, qui, bien qu'élémentaire, n'est pas aussi commune ni aussi répandue qu'elle pourrait l'être, coupe court à maint tâtonnement et supprime mainte hésitation, lorsqu'on arrive dans une grande ville, pour la première fois. Au lieu du vague et confus assemblage de places, de rues, et de carrefours, qui, fatalement, se dresse alors sous des yeux dépaysés, on a, à chaque pas, le plai-

sir, en quelque sorte, de « se reconnaître » et de « se retrouver » ; muni de précieux points de repère, on s'oriente sans trop de peine ; et l'on emploie ainsi *utilement* le temps qu'on aurait dépensé consciencieusement à « se perdre ». Je savais, en quittant le bateau, que Göteborg a, à peu près, la forme d'un rectangle, dont l'un des grands côtés est dessiné par la ligne du port (Fig. 31), et l'autre, par les belles promenades et le bois, au-delà des anciens fossés de la ville ; que ses monuments intéressants sont presque tous réunis dans la zone délimitée par la gare et le quai ; enfin, que ses principales artères, qui, parallèles à un grand canal central, se coupent, à angle droit, comme à Torino et à Bari, rendent les recherches d'autant plus faciles (Fig. 32).

En quittant l'Hôtel Eggers, je traverse d'abord, sur un beau pont, le Canal qui, de l'ouest à l'est, divise la ville. Au bout du pont, se développent les façades brillantes des deux autres premiers hôtels de Göteborg, l'Hôtel Haglund et l'Hôtel Göta Källare. Au delà, commence la rue la plus aristocratique de la ville, avec ses vastes et élégantes constructions, dont les humbles matériaux en brique disparaissent sous le gracieux revêtement d'une architecture coquette, et parfois grandiose. Un côté de la rue est formé par le « Brunnspark », ce qui ne contribue pas peu à lui imprimer un cachet pittoresque. De nouveau, sur un pont, à l'extrémité du Parc, je franchis le « Stora Hamn Kanal », et je débouche sur la plus curieuse des Places de Göteborg, la Place Gustave-Adolphe.

Göteborg doit tout au héros suédois. Si de riches négociants hollandais firent creuser ses premiers canaux, c'est lui qui lui donna sa charte municipale, et qui assura l'avenir de la cité. Aussi, lui a-t-on élevé une magnifique statue en bronze, au milieu de cette Place symétrique, dont trois des côtés sont flanqués de monuments. Gustave-Adolphe,

drapé dans un costume du temps de Louis XIII, est représenté debout, sur un socle élevé que protègent, aux pieds, des chaînes de fer, et qu'accostent, aux angles, quatre candélabres. La main gauche posée sur la garde de son épée,

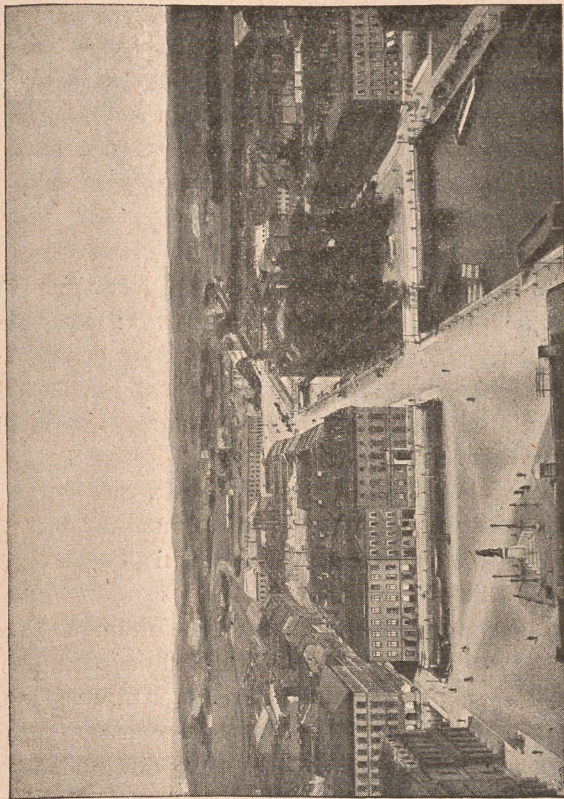


FIG. 32. — *Göteborg*, vu à vol d'oiseau.

il semble, du geste de la main droite, donner un ordre ; la tête est fière, et bien posée ; et le bronze (1) fait honneur

(1) La même statue se voit, à Roma : c'est qu'en effet le bronze de Gustave-Adolphe, lorsqu'on le transportait, par mer, à Göteborg, fit naufrage. Les pirates, qui le retrouvèrent, ayant exigé un prix dérai-

au sculpteur Fogelberg (Fig. 33). Sur le piédestal de granit, je relève l'inscription suivante, en suédois :

AT

KONUNG

GUSTAF ADOLF DEN STORE

GÖTEBORGS GRUNDLÄGGARE

AF

STADENS INVÄNARE

AR 1849

Les deux principaux monuments de la Place sont l'Hôtel-de-Ville, à l'ouest, et la Bourse, au Nord : le premier a, quelque peu, l'air d'un théâtre, et le second manque de caractère architectural ; mais leurs longues lignes encadrent assez bien la statue, et concourent à maintenir à la Place son cachet de distinction.

Sous les grands arbres du Brunnspark, que je traverse, au retour, une foule de promeneurs hument l'air frais du soir, dans le voisinage de la Fontaine, qui ajoute à l'embellissement du lieu.

A quelques pas plus loin, je remarque un immense bâtiment dont les briques, revêtues d'un enduit jaunâtre, sont couronnées par une frise de pierre, au centre de laquelle flotte le drapeau national. La date 1750 indique l'époque de sa construction. C'était alors, et ce fut pendant près d'un siècle et demi, l'Hôtel de la Compagnie des Indes. Depuis 1895, l'édifice a été converti en Musée ; et nous y reviendrons. Je bornai là, en effet, ma promenade ; et,

sonnable de cette épave, on en commanda un second au sculpteur : il fut posé, cinq ans plus tard (1854) ; mais on maintint, sur le socle, la date du 1er modèle (1849), qui se trouve maintenant en Italie.

rebroussant chemin, je vins achever ma soirée au Jardin de la Société d'Horticulture, rendez-vous habituel de toute la société élégante de la ville. J'y trouvai beaucoup de monde. Sur le sable fin des allées, entre les pelouses verdoyantes et les corbeilles de fleurs rares, on se promenait, par groupes, tandis que, autour du Pavillon brillamment illuminé, s'attablaient, aux consommations, des groupes plus nombreux encore, avides de ne rien perdre du concert, qui commençait. Je remarquai, dans la foule, plusieurs officiers, à qui l'on faisait fête ; et l'impression qui me resta de cette soirée artistique fut, de tout point, excellente. Il m'a semblé, depuis, que la ville s'est un peu trop développée, relativement au chiffre de sa population. Deux cent mille âmes ne seraient point à l'étroit, aujourd'hui, dans Göteborg, qui n'en compte guère que cent mille. Mais, si la ville est trop grande, elle est du moins très belle : elle a, au meilleur sens du mot, une physionomie « moderne » ; et la société, qu'on y coudoie, a une distinction suprême.

Ma première visite, le lendemain, fut pour le Musée. La collection d'Histoire naturelle, avec sa baleine-monstre et ses animaux scandinaves, m'intéressa médiocrement. Mais je pris un plaisir extrême à voir les paysages norvégiens de Gude, de Möller, et de Tidemant, qui faisaient passer, sous mes yeux, comme une vision anticipée des fjords, et à contempler, en particulier, les toiles de deux artistes contemporains, G. Caedestrom, et Nils Forsberg, qui vinrent se former à Paris, et qui, tous deux, se distinguent, dans leurs compositions, par la clarté, l'originalité, et la grâce.

Le port m'attira, ensuite. Je l'avais entrevu, la veille, au déclin du jour ; je me plus à le revoir, dans toute son activité, en pleine fièvre des arrivages de bateaux, et des départs. Les relations transatlantiques de Göteborg sont

fort étendues ; et ses chantiers de construction, ses manufactures et ses usines occupent un nombre considérable d'ouvriers : de là, dans la zone du port, une vie intense. Il n'y a d'ailleurs, pour se donner, en raccourci, le spectacle de l'agitation de cette fourmilière, qu'à gravir les escaliers qui conduisent, au-dessus du port, à l'Ecole de navigation. De cette hauteur, on domine toute la rive, et l'on y jouit, dans le calme, de la vue de la rade et du mouvement du quai d'arrivée.



Fig. 33. — Gustave II Adolphe.

Mais, autant le mouvement des affaires se fait sentir, dans ce coin de la ville, autant il diminue et finit par s'apaiser, à mesure que l'on gagne la zone opposée du grand parc et des promenades. Comme je m'y acheminais, mon attention fut attirée, dans la Drottindgatan, par un attroupement de curieux, qui stationnaient devant une maison. Curieux moi-même, je m'approchai pour en connaître la cause ; et j'eus là, sans la chercher, une occasion de prendre, sur le vif, une des « habitudes » locales. On préludait, en effet, dans cette rue, à une cérémonie de funérailles. Devant la porte cochère du nº 27, stationnait un char mortuaire. A la suite, attendaient trois ou quatre coupés, fermés ; et, pour terminer le cortège, un landau découvert, sur les coussins duquel gisaient, empilés, des monceaux de fleurs, de bouquets et de couronnes. La

chaussée de la maison avait été tapissée de feuillage. Sur le trottoir, allaient et venaient les automédons, qui devisaient entr'eux, en attendant les invités de la cérémonie. Soudain, par la porte, débouche, en vêtements de deuil, une femme de chambre, qui, les mains chargées d'un plateau, s'approche des cochers, et les régale, en public, d'une tranche de gâteau et d'un verre de stout. Puis, arrivent les porteurs, qui déposent, sur le char,



FIG. 34. — La *Wasagatan*, à Göteberg.

la bière d'ébène, qu'ils ont descendue. Le cercueil disparaît sous un véritable parterre de fleurs, retenues par de larges rubans, blanc et noir, chamarrés eux-mêmes d'inscriptions en lettres d'or. Derrière eux, à pas comptés, s'avancent les parents, et les amis du défunt : les femmes prennent place dans les voitures ; les hommes, en frac et en cravate blanche, suivent, à pied, le corbillard. Et, lentement, le cortège s'ébranle, pour se diriger vers le temple luthérien du voisinage, dont les cloches jetaient dans les airs leur glas funèbre. Certes, cette mise en scène n'était point banale ; et je m'applaudis, en un sens, d'en avoir eu le spectacle. Mais, instinctivement, je songeai

aux cérémonies similaires, dans les pays catholiques; et il me sembla qu'un abîme sépare les unes des autres. Ici, malgré tous les soins qu'on prend pour la parer et l'embellir, la Mort a je ne sais quoi de désolé; là, au contraire, elle s'entoure de toutes les espérances, et s'illumine de toutes les radieuses clartés, de l'au-delà. Un convoi funèbre où il n'y a place ni pour un prêtre, ni pour le signe divin de la Rédemption, n'est qu'une lugubre parade ; et sa vue, si elle peut satisfaire, en passant, la curiosité du touriste en quête d'observations ethnographiques, laisse, au fond de l'âme chrétienne, une tristesse poignante...

Pour faire diversion au courant de mes pensées, j'accélérai le pas dans la direction du Parc du Roi, « Kungspark », et de la « Nya Allée », dont l'harmonieux développement, sur une longueur de plusieurs kilomètres, ferait honneur à plus d'une opulente capitale. Ici, la Nature est en liesse, et il n'est sorte de soins dont on ne l'entoure : c'est vraiment un parc Royal, et royalement tenu. Aussi, la population de Göteborg s'y porte-t-elle avec empressement : cavaliers et piétons y font, à l'envi, leur promenade (1). C'est dans cette zone, du reste, et à proximité de ce beau parc, que se sont ouverts tous les nouveaux quartiers : on y a percé je ne sais combien de rues larges et élégantes. L'une d'elles, la « Wasagatan » (Fig. 34), dont le nom est un hommage rendu au fondateur de la ville, donnera, par le croquis auquel je renvoie, quelque idée de la magnificence de ces récentes artères. Elles n'ont rien à envier aux plus brillants quartiers du centre de l'ancienne

(1) Il y a, dans un des ronds-points du Parc du Roi, presque en face du Théâtre de Göteborg, un très joli bronze du sculpteur suédois Molin : c'est son groupe célèbre des « Lutteurs », ou du « Duel au couteau », que nous retrouverons à Stockholm. Déjà, au Musée de la ville, j'avais remarqué une composition exquise, en marbre, « Psyché », que le même artiste a faite, en collaboration, avec Fogelberg.

ville, à la « Nöra et Störa Hamgatörna » (Fig. 35), par exemple, qui est bien l'une des plus jolies de Göteborg.

Plus loin, au sud-ouest, on arrive, par des chemins ombreux, peuplés de villas et de cottages, au château

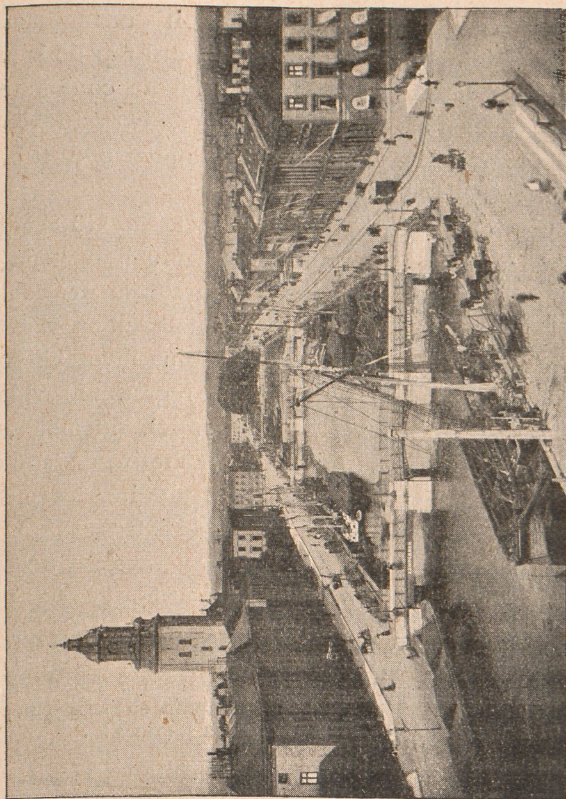


Fig. 35. — Göteborg : *Nora & Störa Hamgatörna.*

de Stottskog et à son vaste parc : ici encore, la Nature triomphe (1). On s'oublie à errer sous les pins, les chênes

1) Je ne puis me lasser d'admirer, à l'étranger, partout où je le rencontre, — et je l'y rencontre presque partout — ce *sens* de la

et les hêtres ; on s'y attarde à écouter le murmure musical des jets d'eau, qui lancent dans les airs leurs fusées de cristal et les font retomber, en pluie vaporeuse, dans la vasque de marbre des bassins. Plus loin encore, au nord du Château, sur l'éminence appelée, très graphiquement, *Utsigtsplats*, « Point de vue », on jouit du panorama de la ville, et du fleuve profond du Göta, qui répand la prospérité sur les deux rives du golfe, avant de confondre ses eaux avec celles du Kattégat. Le *point de vue* est ravissant, et l'on ne regrette pas la peine qu'on a prise pour se hisser au sommet de l'Utsigtsplats.

L'impression définitive qu'on emporte de Göteborg est donc aussi bonne que possible. Cette première étape, aux Pays Scandinaves, prédispose très heureusement à admirer les autres merveilles locales. Le contact qu'on y a pris avec la race a donné d'elle l'idée la plus favorable ; et si l'on ne quitte jamais, sans quelque regret, une ville où l'on a passé des heures charmantes, ici, du moins, on garde, pour calmer ce regret, l'espoir motivé de retrouver ailleurs, la même bienveillante hospitalité, les mêmes égards, et les mêmes plaisirs.

Nature, ce *respect* qu'on a pour elle. On y semble pénétré de cette pensée qu'un arbre ne *pousse* pas comme une maison, qu'il ne s'épanouit dans toute sa beauté qu'au prix de soins assidus, et que, si l'on le coupe, il faudra des années avant de voir se combler le vide qu'il aura laissé. En France, au contraire, survienne une Exposition, une Fête prétendue populaire, etc., et, sans scrupule, on saccage un parc, ou l'on détruit un jardin. Barbares que nous sommes !...





CHAPITRE II

LA RÉGION DES LACS

Le fleuve Göta, « Göta Elf », qui a, à son embouchure dans le Kattegat, les proportions imposantes d'un bras de mer, s'est peu-à-peu rétréci pour former la baie étroite sur laquelle est assise la gracieuse ville de Göteborg. Au nord de la ville, il se resserre encore : mais il ne cesse point, pour cela, d'être navigable. Pendant longtemps, la voie ferrée qui conduit, d'une part, à Kristiania; de l'autre, à Stockholm, en longe les rives ; et l'on ne se lasse point d'y suivre, du regard, le transit animé des bateaux qui en remontent, ou en redescendent, le cours.

En quittant Göteborg, j'éprouvai, à la gare, une impression identique à celle que je ressentis, souvent, dans les gares de la Russie : l'édifice est grand, et pourtant il manque d'ampleur ; il y a pénuries de voies, comme pauvreté de matériel ; en un mot, tout cela semble un peu primitif. Il est vrai que l'on compte si peu de voyageurs ! Dans le long vagon à couloir qui sert pour la 1re et la 2e classes, nous sommes *deux*, en « première » ; encore, ne suis-je pas bien sûr que mon compagnon de route ne soit un Inspecteur de la ligne. Avec cela, bien que confortables,

les compartiments sont loin d'avoir l'élégante coquetterie de ceux du réseau danois. Mais, il y a un bon côté, en toutes choses ; et, le bon côté, ici, c'est la chance qu'on a de voyager, presque toujours seul. Quand, en France, en Suisse, et en Italie, on a dû fournir de longues étapes dans des compartiments « complets » ; quand, en particulier, on a eu à subir l'encombrant voisinage des Anglais et... des Anglaises, qui n'ont jamais moins d'une demi-douzaine de colis par personne, et qui, volontiers, feraient leur toilette et leur cuisine en vagon, l'on apprécie infiniment les douceurs de la solitude. Je m'estimai donc heureux de mon isolement ; et, joyeux, je pris, dans le compartiment, mon coin d'observation.

La campagne, au-delà de Göteborg, intéressante en elle-même, le devient plus encore, par comparaison. Ce n'est plus, sans doute, le jardin enchanteur que l'on trouve aux environs de Kjöbenhavn. Mais cela est encore assez bien cultivé. D'autre part, aux magnifiques routes, qui m'avaient frappé, en Danemark, succèdent, maintenant, de simples chemins, ouverts grossièrement sur le sol, sans arbres ni bordure, tels qu'on en voit, chez nous, aux flancs des collines perdues, loin des villes : mais ce sont encore des chemins ; tandis que, en Russie, vous faites des lieues dans le steppe, sans même en trouver trace. Au surplus, la zone a son pittoresque : ici, blotties dans la verdure, vous voyez des maisonnettes dont les murs, couleur de carmin, font pâlir la tache rouge des tuiles ; là, ce sont de petits bergers, qui disparaissent à demi dans les bottes gigantesques, dont ils se servent pour se défendre contre l'humidité du sol marécageux ; plus loin, entre des rigoles pratiquées de distance en distance, ce sont des plantations de bois, destinées à combler les vides que fait, chaque année, la coupe réglée des grandes forêts. Au-delà du fleuve, à l'ouest, le sol, d'abord en plaine, a ondulé et

s'est insensiblement transformé en riantes collines, couronnées çà et là de verdoyantes touffes d'arbres. La curiosité et l'intérêt sont donc suffisamment tenus en éveil ; et les soixante-douze kilomètres, qui séparent Göteborg de Trollhättan, se franchissent sans ennui, comme sans lassitude.

Les célèbres « chûtes d'eau » de TROLLHÄTTAN ont rendu fameux, dans le monde entier, le nom de la petite ville



FIG. 36. — *Trollhättan*, à vol d'oiseau.

suédoise (FIG. 36). Bien qu'habitée, en très grande partie, par la population ouvrière qui travaille dans ses fabriques, elle n'a pas l'aspect maussade qui distingue, en général, les localités presque exclusivement manufacturières : c'est une « cité ouvrière », si l'on veut, mais une cité ouvrière « endimanchée ». On n'a d'ailleurs qu'à la traverser ; car tout le charme de Trollhättan est à demi-heure de la gare, aux *Wattenfallen*, c'est-à-dire aux « chûtes ». Comme il y en a une demi-douzaine, et qu'elles ont toutes, entr'elles, un air très prononcé de famille, je ne m'attarderai point à les décrire isolément. Quant on a vu la chûte du Rhin, à

Dachsen, on peut, sans doute, admirer les Wattenfallen de Trollhättan ; mais on n'éprouve aucune surprise. C'est indiscutablement beau ; c'est même captivant : mais cela n'« empoigne » pas, au même degré que la merveilleuse cascade du fleuve allemand. Pour que le spectacle fût franchement grandiose, il faudrait que toutes ces « chûtes », qui s'éparpillent, fussent réunies en une seule, et que, au lieu de tomber, ici, de sept mètres, là, de treize mètres, de hauteur, elles tombassent de *toute* leur hauteur totale : la cascade, outre qu'elle prendrait alors un volume très considérable, aurait une élévation de plus de trente mètres ; et le coup d'œil serait vraiment féérique.

C'est justice toutefois de reconnaître que l'excursion aux « chûtes » est extrêmement agréable. Cette promenade aux petites îles, qui surgissent, comme par enchantement, au milieu du fleuve Göta ; ce perpétuel enjambement, d'un îlot à l'autre, tantôt sur un pont fermé, tantôt sur une passerelle branlante, qui semble prête à céder sous les pieds du touriste et à l'engouffrer dans l'abîme ; la vue des îles elles-mêmes, qui ont, chacune, sa physionomie distincte ; le voisinage des scieries, qui utilisent la force motrice, tout s'unit pour imprimer à la visite une piquante originalité. Et puis, toute comparaison mise à part, il y a, ici, à prendre les « chûtes » telles qu'elles se présentent, une note pittoresque qui n'ajoute pas peu à l'intérêt de l'excursion. Soit que l'on contemple, en effet, à Trollhättan, le cours accidenté du Göta Elf (Fig. 37) ; soit que, de la plate-forme de l'île de Toppö, l'on s'arrête à regarder la chûte qui divise en deux l'îlot lui-même (Fig. 38) ; soit qu'on se campe sur le hardi Pont de fer jeté, depuis une vingtaine d'années, de l'une à l'autre rive du fleuve (Fig. 39), il est impossible de ne pas être impressionné par cette vaste nappe d'eau écumante, et de ne pas s'incliner devant la toute-puissante main de l'Auteur de

ce spectacle. Si peu qu'il pense, jamais l'homme, ce « roseau pensant », ne se sent plus « roseau » qu'en face des magnificences de la nature ; mais il lui servirait peu de « penser » s'il n'employait précisément l'intelligence qui lui a été départie à faire monter jusqu'à Dieu, de qui il tient tout, l'hymne de sa reconnaissance.

L'industrie locale a mis à profit toutes ces « forces » : elle les exploite sur large échelle ; et l'industrie du bois,

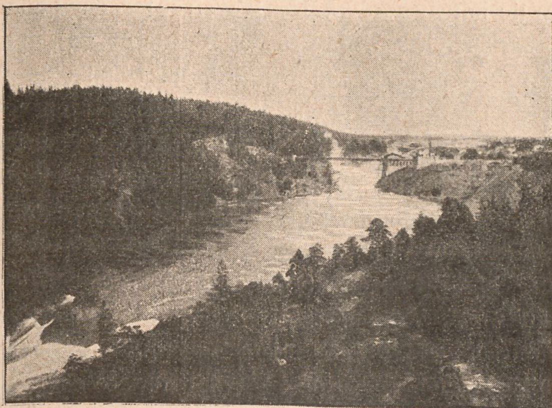


Fig. 37. — Le Göta Elf et les *chûtes*.

à Trollhättan, assure, par le magnifique développement qu'elle a pris, la prospérité de la ville. Mais si les « chutes » sont intéressantes, sous le rapport économique comme au point de vue pittoresque, on devine assez quelle perturbation elles jettent, dans la navigation du fleuve. La « passe » est en effet plus que dangereuse : elle est, pour les bateaux, matériellement impossible. Aussi, s'est-on ingénié à y porter remède. Polhen, au siècle dernier, pratiqua dans les rochers trois trouées, où, à l'aide d'écluses, il rejoignait progressivement le niveau du fleuve. Puis, comme la digue qui protégeait les écluses

avait crevé, aux environs de 1755, on commença, en 1796, à construire, pour éviter les cascades, un canal dont les écluses, mieux protégées, facilitèrent un peu plus la libre navigation. Et, il y a un demi-siècle, l'ingénieur N. Ericson, reprenant à son tour l'idée de ses devanciers, ouvrit enfin les écluses perfectionnées qui, aujourd'hui encore, mettent en communication constante le cours supérieur du fleuve et son cours inférieur, et permettent à environ trois mille bateaux ou navires d'y circuler, sans encombre, chaque année. Ce sont là des travaux de géants, dont l'humanité peut être fière. Sans doute, en regard de l'œuvre voisine de Dieu, l'entreprise des ingénieurs tient une bien petite place ; mais c'est une place, tout de même ; et l'on prend plaisir à voir le génie de l'homme s'appliquer à *tourner* aussi habilement les difficultés qu'il ne lui appartient pas de pouvoir *vaincre*.

Au départ de Trollhättan, je revois une dernière fois les Wattenfallen, du haut du viaduc de la voie ferrée qui traverse le fleuve Göta. Puis, en quelques tours de roues, j'arrive à *Wenersborg* et aux rives du lac Wener. Le chemin que je suis n'est pas, j'en conviens, sans analogie avec ce que l'on appelle le « chemin de l'école ». J'avais, pour me rendre de Göteborg à Stockholm, une route plus *directe*, où circulent, pour cette raison, quelques express : c'était la voie qui s'imposait, si j'eusse été talonné par le temps. Mais, outre qu'on ne voyage pas pour courir, j'aurais dû, en la choisissant, sacrifier, dans mon itinéraire, la vue du lac Wener et celle des « chutes » de Trollhättan. Je préférai marcher d'une allure moins rapide, et ne rien perdre des pittoresques curiosités de la région. Toute cette zone centrale du midi de la Suède a été, on le sait, dotée par la Providence d'une série de lacs merveilleux : c'est déjà, dans l'intérieur des terres, comme une magistrale ébauche des innombrables dentelures qui, plus au

nord, découpent le rivage à la scie, et en font l'incomparable « pays des *Fjords* ». Le lac *Wener*, qu'on trouve d'abord, et dont le fleuve Göta est presque la seule décharge, est le plus grand des quatre lacs du centre de cette partie de la Suède. Constamment alimenté par les cours d'eau de la zone voisine, il a moins l'aspect d'un lac que celui d'une mer intérieure. La nature, sans doute, ne s'y est pas mise en frais de coquetterie, comme dans la haute Italie, par exemple, aux lacs Majeur, de Como, ou de Garda; et s'il fallait chercher ici quelque rapprochement de ressemblance, ce serait plutôt en évoquant le souvenir des paysages alpestres du lac des Quatre-Cantons, qu'on aurait quelque chance de le trouver. Mais, pour être moins riante, la beauté qui lui est propre ne laisse pas de séduire. Quand, en bateau à vapeur, on va de Wenersborg à Lidköping et à Mariestad, on ne peut se défendre de songer au Pilate, au rocher de Guillaume Tell, et au chemin creux de Küssnacht. A l'arrière, se dressent les cimes du Halleberg et du Hunneberg; à l'avant, émerge, avec ses côtes échancrées, l'île de Kollandsö, que domine le château fort de Leckö; à droite, la baie profonde où est assise la vieille ville de Lidköping; plus loin enfin, à mesure que le vapeur se

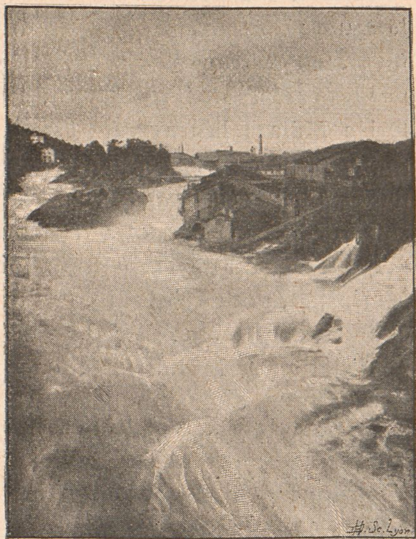


FIG. 38. — La chûte du Toppö, à *Trollhättan*.

rapproche de Mariestad, la pittoresque chaîne de montagnes de Kinnekulle, et l'île de Thorsö.

C'est au nord de cette île, à Sjötorp, que s'ouvre le canal de Gothie qui, en reliant le lac Wener au lac Wetter, met en communication directe les deux mers dont les flots baignent respectivement les deux côtes suédoises, à l'est et à l'ouest : du lac Wetter, en effet, à la Baltique, la navigation est ininterrompue, par la ligne *dite* de Vestrogothie. Mais cette voie de communication n'est point la seule : on peut encore aller directement, sinon rapidement, en bateau à vapeur, de Göteborg à Stockholm, par les écluses de Trollhättan, la ligne d'Ostrogothie, et le lac Mälar ; la traversée est même plus intéressante : toute la question est d'avoir devant soi beaucoup de temps à dépenser, car il ne faut pas moins de soixante à soixante-dix heures pour franchir la distance.

Faute d'avoir de si heureux loisirs, je quitte le bateau à Mariestad, pour rejoindre, par un raccordement de lignes et un train-patache, l'express de Göteborg à Stockholm, à la station de Moholm. Ici encore, il y a des lacs, mais microscopiques de dimensions. Un moment, la voie ferrée se glisse entre deux d'entre eux, comme pour affirmer son droit de passage. Puis, la grande artère, que je retrouve à Moholm, contourne à distance les rives du lac Wetter. Moins vaste que le lac Wener, mais plus gracieux, il rappelle, par sa forme allongée et son aspect, le lac de Zurich. Ses eaux, d'une limpidité de cristal, inspireraient une confiance aveugle, si l'on ne savait qu'aucun lac de Suède n'est peut-être aussi fertile en tempêtes : brusquement, il passe du calme absolu à une violence incroyable ; des vagues furieuses le bouleversent alors dans tous les sens ; et son histoire est tristement encombrée de sinistres : tel, chez nous, le petit lac du Bourget, qui, lui aussi, passe, en un clin d'œil, du calme plat à la fureur.

Après le lac Wetter, et jusqu'au lac Mälar, qu'on trouve aux approches de Stockholm, c'est une véritable « procession » de lacs, les uns, aux vastes proportions, comme le Hjelmaren; les autres, de grandeur restreinte; tous apportant leur appoint de pittoresque au paysage de la région. Le trajet étant fort long, même en express, on a toutes les facilités désirables pour observer le pays en détail. Or, dans cette zone, comme dans la zone plus septentrionale de la voie ferrée qui relie la capitale de la Suède à celle de la Norvège, la physionomie du sol est sensiblement la même, et, décrire l'une, ce sera décrire l'autre. Trois choses dominent, qui, tour à tour, varient le spectacle : l'eau, les prairies, et les forêts.

En plus des lacs innombrables, dont le cristal miroite dans la plaine, il y a, ici, une quantité prodigieuse de rivières, de torrents, de cours d'eau de toute sorte, et de chutes, dont la présence explique la profusion des scieries qu'on rencontre, à chaque pas. Nulle part, en Europe, l'industrie du bois n'est en honneur autant qu'en Suède et qu'en Norvège : bois d'éclairage, bois de chauffage, lames de parquets, poutrelles de constructions, etc., il n'y a pas une « spécialité » qui n'ait, par centaines, ses manufactures. Puis, comme, à côté des grands canaux de navigation, qui relient les deux mers, on a multiplié les communications entre les petits lacs et les rivières, toutes ces cargaisons, une fois prêtes, s'expédient, par voie d'eau, aux conditions de transport les plus favorables.

Les prairies, les vergers, et les terres de culture, quoique plus rares qu'en Danemark, jettent, d'autre part, assez souvent, leur note gaie et animée sur la mélopée sévère que chantent les grands arbres des immenses forêts. Là, pour marquer les limites des champs, suffit une simple clairière de planches. Les maisons aussi sont en planches; mais, si rouges, sous leur couche de carmin, qu'elles se

détachent, agréablement en relief, dans la verdure des sapins ou des prés. Les routes, quand il y en a, sont des routes de montagne, pierreuses, bosselées, allant droit devant elles, sans le moindre souci des courbes ni des déclivités du sol. Il y passe si peu de monde! C'est qu'en effet, tout cela est presque désert. Les Etats Scandinaves, vingt fois trop vastes pour la population du royaume, donnent, presque constamment, l'impression de la solitude. On y fait des kilomètres, sans rencontrer « corps d'âme ». Et c'est ce qui explique pourquoi les campagnes sont, généralement, si peu cultivées, ou si mal : un maigre lopin de terre suffit à nourrir les quelques indigènes attachés à la glèbe ; comment se mettraient-ils en frais de défrichement, pour se ménager un superflu dont ils n'éprouvent pas le besoin, ou encore pour entasser, dans leurs greniers, des récoltes dont l'exportation ou la vente leur est matériellement impossible ?..... Ils n'exploitent donc, du sol, que juste ce qu'il faut pour ne point mourir de faim : le reste, laissé en friche, ne tarde pas à se couvrir de genêts et de bruyères. On peut assurément regretter de voir, ainsi inutilisées, tant de forces vives ; mais, au point de vue du pittoresque, il est permis de ne point trop s'en affliger. Ces coins de prairies et de terres sauvages qui alternent, dans le kaléidoscope du paysage, avec les forêts et les lacs, ont une saveur toute particulière : ils ménagent à l'œil comme une évocation des sites les plus vantés de la Styrie et du Tyrol ; et, n'étaient les inscriptions en suédois qui, aux parois du vagon et au portique des gares, rappellent au touriste qu'il se trouve en Pays Scandinave, il serait tenté, bien des fois, de se croire sur la route qui mène de Partenkirche à Innsbrück, ou sur celle qui conduit de Gratz à Marburg.

Il y a enfin les belles, les interminables forêts, qui couvrent, de leur verte ramure, près d'un tiers du sol : toutes

les nuances du vert y défilent, avec leurs dégradations successives et leurs tonalités diverses : c'est la grande symphonie du vert. Tantôt les arbres s'accrochent aux pentes des ravins et aux anfractuosités des rochers ; tantôt, ils se hissent au sommet des montagnes, ou simplement aux ondulations des collines qui dominent les lacs, dans les eaux limpides desquels ils se mirent ; tantôt, dans la plaine, ils profilent leurs pointes, comme les baïonnettes

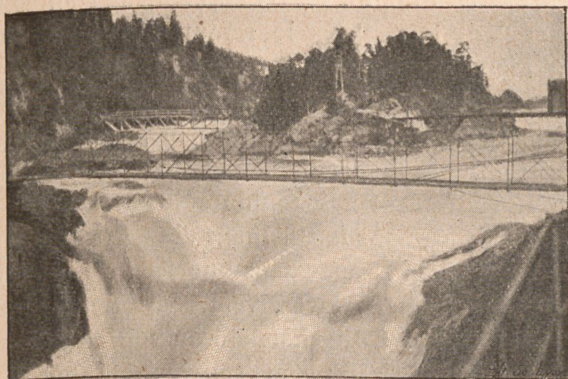


Fig. 39. — Le pont de fer sur les *chûtes*.

d'une armée rangée en bataille. La cognée du bûcheron a, là, devant elle, un royaume immense et d'inépuisables ressources. C'est de ces profondeurs sylvestres que descendent, aux bords des lacs et des rivières, les géants, hêtres, chênes, sapins, etc., qui y alimentent l'activité des scieries : l'industrie locale trouve ainsi, à la portée de la main, la matière première ; la fortune publique s'accroît d'autant, et, avec elle, le bien-être des populations laborieuses.

On comprend, après cela, le charme particulier qu'offre une exploration à travers un pays si curieux, et, pour ainsi dire, si « personnel ». Le soir, au clair de lune, il est

absolument féerique : dans les oppositions d'ombre et de lumière, l'imagination le peuple de mille fantômes. Et, le matin, aux premiers feux du jour, alors que la campagne s'éveille et que se dissipent, sous les rayons ardents du soleil du nord, les flocons de nuages arrêtés aux branches des arbres, il est peut-être encore plus intéressant à voir : c'est proprement un gracieux réveil de la nature, où tout, autour d'elle, se met en frais de coquetterie pour la parer. On s'en grave la double vision au meilleur coin du souvenir ; et l'on aime, après le retour, à en faire revivre souvent l'impression, par un léger effort de la mémoire.

L'express de Stockolm, qui avait, durant la nuit, diminué le nombre des haltes, ne nous fit guère plus grâce d'une station, une heure ou deux avant d'arriver dans la capitale. C'était d'ailleurs toujours le désert : à peine quelques maisons, dans le voisinage des gares, et, çà et là, quelques villas de plaisance dans une éclaircie de la forêt.

Je vois encore d'ici arriver, ventre à terre, les quatre chevaux du landau d'un châtelain du voisinage, comme nous approchions de je ne me souviens plus quelle station : tandis que le cocher fouettait ses chevaux, des mouchoirs s'agitaient convulsivement, dans la voiture, comme pour dire au chef de train : « Attendez-nous ! » Et l'on attendit en effet, la caravane...

On oublie facilement la fatigue matérielle de la route, quand on en entrevoit le terme. En Suède, grâce à un ingénieux système de points de repère, il est aisé de se rendre compte fidèlement de la distance qu'on a encore à fournir : les poteaux télégraphiques sont espacés, de cinquante mètres en cinquante mètres, et tous les vingtièmes poteaux portent, sur un cartouche, le N° kilométrique ; on peut donc, de sa place, se livrer à un calcul suivi, et moins trompeur que ne le serait celui des heures, sur une montre, en raison du retard possible de l'arrivée réglementaire du

train. Nous arrivâmes cependant à l'heure exacte. Entre deux talus, au sortir des forêts, l'express pénétra dans les faubourgs de la capitale : il les traversa, d'une allure dégagée ; puis, comme un tourbillon, il passa sur le grand viaduc qui relie la ville ancienne à la ville moderne ; et, tout poussiéreux, il stoppa sous le hall de la gare centrale de Stockholm.





CHAPITRE III

UNE CAPITALE DANS UN LAC

Dans une baie profonde de la mer, et à l'embouchure d'un lac, placez, par l'imagination, quelques îles, aux formes fantastiques ; sur les collines des rives du lac, ouvrez un nombre infini d'artères rectilignes, et ménagez l'espace nécessaire pour de vastes places et d'immenses jardins ; avec des ponts, ou des jetées, soudez les îles à la terre ferme du continent ; localisez enfin, dans cet ample périmètre, deux cent vingt à deux cent trente mille habitants, et vous aurez Stockholm. Posée sur des îles, des lacs et des collines, d'où elle reflète à perpétuité les aspects mobiles du jour ou les brillantes illuminations de la nuit, la capitale de la Suède est bien l'une des plus jolies et des plus originales villes qu'il y ait en Europe. Si Kjöbenhavn a, sur elle, l'avantage d'une population supérieure en nombre et du relief de ses nouveaux quartiers, Stockholm l'emporte infiniment par sa position pittoresque et par le charme de ses contacts avec le lac Mälar, voisinage que celui de la mer elle-même ne remplace pas. Avec cela, le piquant contraste d'une zône qui, entre des quartiers essentiellement modernes, a conservé, presque intact, son cachet archaïque de vieille

cité; l'opposition qui résulte de cette juxtaposition des mœurs anciennes et des tendances contemporaines; et, pour tout dire, la fusion de deux civilisations, s'éclairant l'une l'autre, et se faisant mutuellement valoir.

C'est dans la grande île de Staden, placée, entre les deux rives du lac Mälar, à son embouchure, et dans les deux petites îles de Riddarholmen et de Helgeandsholmen, qui l'accostent respectivement à l'ouest et au nord, que se place, au moyen âge, le berceau de Stockholm. Reliées ensemble par des ponts, ces trois îles forment le quartier central qu'on englobe aujourd'hui sous l'appellation générique de *Staden*, ou « vieille ville ». Là, vers le milieu du XIII[e] siècle, le duc Birger de Bjelbo éleva des fortifications qui, pendant longtemps, firent, de ce lieu, l'Acropole du pays. Ce ne fut que peu-à-peu que se construisirent, à droite et à gauche, sur le littoral, les faubourgs, devenus, depuis, plus étendus et plus importants que la place forte elle-même. Détruits, maintes fois, par des guerres furieuses, ou ravagés par de terribles incendies, ils furent, chaque fois, relevés avec plus d'ampleur et de magnificence. Aussi, tandis que la vieille ville, figée, en quelque sorte, dans son immobilité, conservait, en partie, son caractère, la ville nouvelle ne cessait de se transformer et de s'embellir : elle peut, actuellement, soutenir la comparaison avec n'importe quelle capitale moderne.

De la chambre que j'occupe, sur la façade du Grand Hôtel, je jouis d'un point de vue ravissant. A mes pieds, sur les eaux du lac, le va-et-vient continuel des chaloupes qui se croisent dans tous les sens. En face, à l'extrémité nord-est de la petite île de Helgeandsholmen, le jardin d'Armide, si populaire, à Stockholm, sous le nom de « Strömparterren ». A gauche, à l'angle de la Staden, la masse imposante du Palais Royal, aux pieds duquel s'enroule, en s'arrondissant, la longue ceinture d'un quai de

granit ; plus loin, au-delà du pont des écluses, le vaste développement des faubourgs du sud ; plus à gauche encore, et déjà dans le lointain, la couronne des grands arbres du « Djürgarden ». A droite, à l'extrémité du pont du nord, la statue équestre de Gustave Adolphe, sur la place de même nom, avec une couronne de palais. Plus près encore, sur le quai en retour, l'entrée du magnifique Jardin du Roi. Bref, tous les éléments d'une féérie, où, avec les jeux de lumière, le spectacle se diversifie d'in-

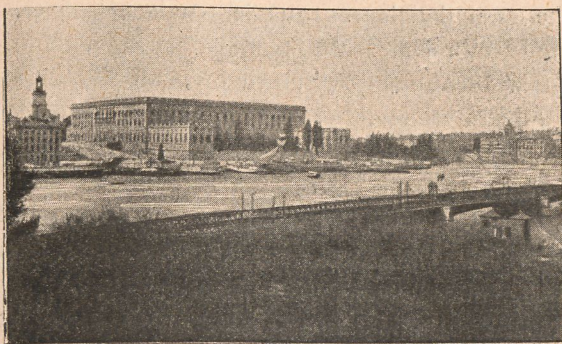


Fig. 40. — Le pont du chemin de fer, à l'arrivée, à Stockholm.

stant en instant. On trouve, à le contempler, un si vif plaisir que, n'était la très légitime curiosité de voir *de près* ces merveilles, on resterait indéfiniment planté à son poste d'observation. Du moins, de cette vision pittoresque et grandiose, garde-t-on un souvenir ineffaçable, et exquis.

Ma première exploration fut, naturellement, pour les quartiers du centre et se borna, à peu près, à la zône dont j'avais, de ma fenêtre, entrevu déjà et admiré le panorama. Véhiculé, de la gare centrale au Grand Hôtel, dans un omnibus, à la descente du train, je n'avais eu, d'abord, qu'une assez vague idée de la splendeur du site. Mainte-

nant, au contraire, j'en avais la perception claire et concrète; et je me réjouissais à la pensée de le contempler bientôt sous tous ses aspects.

Franchissant donc, d'un pas alerte, la distance, peu considérable d'ailleurs, qui me séparait de la gare, je voulus, pour commencer mon exploration, revoir l'immense viaduc que j'avais, quelques instants auparavant, traversé, dans l'express. C'est à ce moment en effet que m'était « apparu » réellement Stockholm ; et, pour rapide et fugitive qu'elle ait été, l'impression première avait été si vive et si délicieuse, que je tenais à la fixer. Déjà, lorsque le train avait frôlé les maisons des faubourgs, un détail m'avait frappé : c'est, à savoir, l'air d'aisance de ces habitations ouvrières, le sens qu'on paraît y avoir de la tenue, le goût qu'on y montre pour la correction et, çà et là même, pour l'élégance. Dans la banlieue des grandes villes, là surtout où se trouvent des usines et des fabriques, le contact incessant des établissements manufacturiers déteint sur l'agglomération du voisinage : la population peut y être, sans doute, laborieuse et honnête ; mais elle n'affiche pas, généralement, une tendance outrée pour des habitudes raffinées. Sans aller chercher, là-dessus, des exemples jusqu'en Italie, où l'on en cueillerait de typiques, traversez simplement, chez nous, les faubourgs de n'importe quelle cité industrielle ; et, neuf fois sur dix, vous aurez à constater qu'on y vit d'assez misérable façon, et qu'on ne semble y éprouver pas plus le besoin de l'hygiène que le goût de la culture. A Stockholm, au contraire, en pleine banlieue, vous n'apercevez pas une maison ouvrière dont les fenêtres de chaque étage, de l'entresol aux mansardes, ne soient décorées d'une paire de baldaquins ; là, au-dessus d'un jardinet de fleurs, retenues par la balustrade, s'encadrent, dans la baie entr'ouverte, des têtes éveillées et proprettes, qui n'ont aucune ressemblance avec les têtes

hirsutes ou négrillonnes que l'on rencontre, si souvent, ailleurs ; et, sur le pas de la porte, si quelques enfants s'amusent, ils ne se livrent pas, du moins, en haillons ou à demi-nus, à leurs ébats. En un mot, le sens de l'éducation perce, à Stockholm, jusqu'au fond des faubourgs ; et la constatation qu'on en fait, à l'arrivée, ne laisse pas d'être très agréable. Mais le plaisir qu'on y a trouvé s'accroît encore quand, des faubourgs du sud, on passe, en enjambant le lac Mälar, dans les quartiers du nord. Cette course à la vapeur, sur le grand viaduc (Fig. 40) qui,



Fig. 41. — La place Gustave-Adolphe, le Norrbro, et le Palais-Royal.

d'une rive à l'autre, traverse le lac, dure deux minutes à peine ; et ces deux minutes suffisent cependant pour ménager à l'œil la griserie d'un spectacle d'autant plus charmant qu'il est plus imprévu. Il y a un quart d'heure, en effet, vous étiez encore en forêt, ou dans la campagne ; et maintenant, presque sans transition, vous voilà jeté au centre même d'une civilisation élégante et recherchée. A droite et à gauche, en haut et en bas, sur les quais et sur les places, c'est la vie de la belle capitale, qui circule à pleins bords : ce sont les barques coquettes qui tracent

leur fugitif sillage dans les eaux bleues, et les élégants attelages qui trottent sur la chaussée ; c'est la foule bigarrée, mais pimpante, qui s'achemine à sa besogne, ou qui court à ses distractions et à ses plaisirs ; c'est enfin le curieux assemblage d'oisifs, de promeneurs, ou de gens affairés, qui, dans un va-et-vient perpétuel, offre à l'observateur attentif un genre de spectacle comparable à celui de certaines vues du cinématographe. Ce spectacle, qui m'avait charmé, je le revis à nouveau, mais plus lentement, cette fois, et à loisir, en longeant, sur le bord réservé aux piétons, une partie de l'immense viaduc du chemin de fer : je pris alors réellement contact avec la population ; et, puisque j'ai parlé « photographie » en faisant allusion au cinématographe, j'ajouterai que, au lieu de l' « instantanée » de tout à l'heure, je fis, à ce moment, une épreuve « posée », et définitive.

Cependant quelques gouttes de pluie me forçaient bientôt à rebrousser chemin, pour chercher provisoirement un abri, sinon à renoncer à ma promenade. Je n'avais, en effet, pour me protéger contre cette « lavasse », que ma canne ; et c'était, on le voit, une défense un peu sommaire. Je remarquai toutefois que la plupart des « passants », logés à la même enseigne, cheminaient, comme moi, sans parapluie. C'est que, en Suède, si les averses sont assez fréquentes, elles sont du moins presque toujours bénignes : cela dure à peine quelques minutes ; un simple « coup d'arrosoir » aérien ; et, presque aussitôt, avec le soleil, le beau temps reparaît. Heureux pays, en vérité, que celui où les cataractes du ciel sont si bien réglées, et si indulgentes aux pauvres mortels !

Comme un superbe arc-en-ciel étendait, d'une rive à l'autre du lac, la demi-circonférence de ses cercles concentriques aux chatoyantes couleurs, je quittai l'encoignure où je m'étais blotti, et laissant, à gauche, le jardinet

de la gare centrale, je revins, par le quai, à la « Place Gustave-Adolphe » (FIG. 41), c'est-à-dire, au cœur même de Stockholm. Là, on peut l'assurer sans être taxé d'hyperbole, « tout Stockholm » passe, comme, aux rives du Bosphore, « tout Constantinople », au Grand-Pont. Au centre, dans l'axe du Pont du nord, « Norrbro », et du Palais Royal (FIG. 41), qu'elle regarde, s'élève la Statue équestre du héros de Lutzen, bronze magnifique qui date exactement d'un siècle ; accostée de candélabres luxueux, elle repose sur un socle élégant, dont quatre médaillons historiques rappellent le souvenir des généraux suédois qui s'illustrèrent dans la Guerre de Trente-Ans, notamment Tortenson et Wrangel. A gauche, je remarque, au fronton d'un bel édifice, dont un planton garde l'entrée, ces trois mots d'inscription :

SOPHIA ALBERTINA
ÆDIFICAVIT

c'est le « Palais du Prince héritier » (1), construit, dans le dernier quart du XVIIIe siècle, par la Reine Sophie Albertine, épouse de l'infortuné Gustave III, qui tombait, à quelques pas de là, en 1792, sous le poignard d'Ankarström. A droite, le Grand Théâtre, où fut commis l'horrible régicide ; actuellement (1896), tout le monument est caché aux regards par les échafaudages et palissades des entre-

(1) La Providence semble parfois se complaire à déjouer les desseins des rois de ce monde. Le Palais du Prince héritier n'était pas encore totalement construit, que la mort du Roi Gustave III, père du Prince, laissait à ce dernier la lourde charge du royaume. Sous la tutelle de son oncle, mais surtout après sa majorité, le jeune Roi Gustave IV vit l'étranger s'emparer de plusieurs provinces, ses officiers ourdir contre lui une conspiration, et, en fin de compte, ses propres sujets le déposer et ouvrir devant lui la route de l'exil. Lorsqu'il mourut, en 1837, à Saint-Gall, l'ex-Prince héritier, le Roi détrôné, n'avait, en fait, jamais occupé le Palais que la Reine sa mère avait fait bâtir à son intention !

preneurs. De la Place partent les principales artères qui, en se ramifiant elles-mêmes, conduisent aux quartiers du nord, lesquels représentent, au total, une bonne moitié de la ville. On voit donc d'ici l'extrême animation de cette Place ; et l'on s'en fait une idée plus juste encore, et plus complète, si l'on tient compte de ce détail qu'elle est le point de soudure qui, par le Pont du nord, rattache, le plus directement, la zône septentrionale de Stockholm à la Staden et aux quartiers du sud.

Un Pont monumental, ce Norrbro ! Et dans le site le plus pittoresque qui se puisse rêver. Appuyé, d'une part, à la Place Gustave-Adolphe, et, de l'autre, à la Staden, au bas des rampes qui conduisent au Palais Royal, il escalade, à deux reprises, un bras du lac Mälar, et appuie le plus grand nombre de ses arches sur les rochers de la petite île Helgeandsholmen, où il limite un des côtés des « Strömparterren » (Fig. 41 et 43). A gauche, son massif parapet de granit s'entaille, par deux fois, pour ménager l'accès des larges escaliers qui conduisent à ce « parterre » justement vanté. Là, en effet, à l'extrémité de l'île, qui s'arrondit, en éventail, dans le lac, la nature et l'art se sont donné la main pour dessiner un jardin enchanteur. Tout autour, une allée circulaire, tracée par des arbres vigoureux ; au centre, d'autres allées, tapissées, comme la première, d'un sable fin, et, comme elle, entourées de verdure ; un peu partout, des bancs, pour se livrer au repos, ou de petites tables, pour prendre une consommation ; enfin, presque adossé au parapet du lac, au centre, à l'endroit où viennent stopper les bateaux à vapeur, un élégant kiosque, vitré du côté du lac, et réservé aux artistes qui y donnent des concerts. Pendant la journée, les Strömparterren sont une oasis, où l'on aime à venir goûter la fraîcheur, et jouir de la vue des eaux limpides et du panorama des rives prochaines. Mais, de sept à onze

heures du soir, quand s'y fait entendre, soit un orchestre d'élite, soit quelque excellente musique d'harmonie; j'ajoute, quand surtout la chute du jour, entre neuf et dix heures, permet d'y éclairer les lampions de couleur qui fourmillent, comme des vers luisants, dans les arbustes, et les rampes de gaz qui s'enroulent à la gracieuse façade du kiosque, le coup d'œil devient absolument féérique. Mille feux s'allument, alors, dans les flots du lac : à la griserie de la lumière se joint celle d'une musique enivrante; on demeure sous le charme; on voudrait prolonger encore ces heures délicieuses; et l'on ne s'arrache qu'avec peine au plaisir délicat que l'on goûte, en ce lieu favorisé.

STRÖMPARTERREN.

Stor Konsert

af

Italienska Militärkapellet

Banda Municipale di Pratola

(42 man i uniform)

under anförande af

Maëstro Lorenzo Pupilla.

PROGRAM.

1. Marcia Bersaglieri .... Pupilla.
2. Sinfonia Originale .... Marcini.
3. Puritani .... Donizetti.
4. Lago di Bracciano .... Pupilla.

5. Ballo Amor .... Marengo.
6. } Masnadieri .... Verdi.
7. }
8. Vapore .... Strauss.

9. Ouverture Originale .... Pedrotti.
10. Faust Potpourri .... Gounod.
11. Polka Champagne .... Strauss.

Kl. 7–11 e. m.

Fig. 42. — Fac-simile (réduction) d'un programme.

Chaque soir, pendant tout mon séjour à Stockholm, je fus l'hôte assidu des concerts des Strömparterren. C'était, à cette date, une *Banda* italienne qui en faisait les honneurs. On va se récrier peut-être. Comment! A Stockholm, des concerts donnés par une Musique d'Italie! — Parfaitement; et, ce qui étonnera encore davantage, par une Harmonie transplantée, du fond même de la péninsule, au nord de l'Europe; par l'Harmonie de Pratola. Or, Pratola est une toute petite ville de la Campanie, proche voisine de Nola, et, relativement assez peu éloignée de Napoli. C'est donc des environs de la capitale napolitaine que venaient se faire entendre, à Stockholm, ces maîtres-artistes. Ils n'étaient qu'au nombre de quarante-

deux; mais, sous l'habile direction de leur chef, le Maestro L. Pupilla, ils faisaient merveille. Je n'ai entendu, dans toute l'Italie, que deux Harmonies qui soient de taille à rivaliser avec eux : la « Banda cittadina », que conduit, à Venezia, mon illustre ami, le Maestro G. Calascione ; et le « Corpo musicale civico » de Catania, que son chef éminent, le Maestro D. Barreca, mène à la victoire, à chaque audition qu'il donne, à la Villa Bellini. A Stockholm, chaque exécution de la « Banda Municipale di Pratola » était semblablement un triomphe. Quelle délicatesse, quel sentiment des nuances, quelle puissance de sonorité, quel brio et quelle fougue, quel art enfin, dans l'interprétation des morceaux du programme! Et, dans ces programmes eux-mêmes, quelle habileté pour le choix des pièces, quelle variété, et quelle gradation (Fig. 42)! Chaque soir, c'était un renouveau de plaisir : tantôt l'école française occupait une partie de la séance ; tantôt, c'était l'école allemande qui en avait les honneurs; plus souvent, revenait, comme de juste, le tour de l'école italienne. D'une ou d'autre façon, j'ai entendu là, irréprochablement exécutées, une foule d'œuvres exquises : des sélections du *Tannhäuser*, par exemple, et de la *Valkyrie ;* la *Gioconda*, de Ponchielli ; la *Cavalleria Rusticana*, de Mascagni ; le *Mefistofele*, de Boïto ; et, presque toute entière, la délicieuse partition de *Guaranij*, de Gomez. J'en saute, et des meilleurs. Aussi, y avait-il toujours, aux Strömparterren, une foule compacte ; et les bravos enthousiastes, les bis provocateurs, éclataient-ils, comme des fusées, à la fin de chaque morceau. Je me rappelle, en particulier, certaine mosaïque sur Faust, « arrangée », il est vrai, d'une manière fantastique, que le publie redemanda, un soir, jusqu'à trois fois. De tels souvenirs se plantent, comme un clou d'or, dans la mémoire ; on se complaît à les évoquer ; et j'avoue, pour ma part, qu'il me serait impossible

de penser à Stockholm, sans que la vision artistique des Strömparterren ne surgisse aussitôt, et ne passe, caressante, devant mes yeux : le nom de ce jardin charmant et celui de la Banda di Pratola sont désormais, pour moi, à tout jamais inséparables.

A quelques pas des Strömparterren, à l'extrémité sud du Norrbro, se dresse, majestueux, malgré son architecture un peu lourde, l'immense quadrilatère du « Palais Royal » (Fig. 41). La façade qui « regarde » le Pont



Fig. 43. — Le Musée National, et les Strömparterren.

domine un perron, appelé « montée des lions », auquel on accède par une double rampe latérale, à plan incliné, qui conduit à la grande porte du centre. J'en visite les salles intérieures, Salle des fêtes et Appartements royaux, qui, vastes et richement décorés, ménagent, par les fenêtres, d'admirables échappées sur la ville. Il y a là, en abondance, de beaux tableaux et de précieux objets d'art ; et, bien qu'on puisse regretter que le marbre y soit, trop souvent, remplacé par le stuc, on emporte, en le quittant, l'impression d'une demeure vraiment Royale. Au centre de ce vaste rectangle, se trouve une cour, que l'on traverse pour sortir par la porte de la façade opposée. Celle-ci

donne sur une place, ou coteau, qui incline, à droite et à gauche, pour conduire, soit à la vieille ville, soit au port. Au fronton de cette façade, je lis l'inscription suivante :

REGI . OPTIMO . FELICI . PIO . SEMP . AVGV :
ARCT : ORBIS . SPLENDORI . PATRI . PATRIÆ .
CAROLO XII
CVIVS . VIRTVS . INVICTA
HERCVLEO . NIXV
AD . SVMMVM . EVM . PERDVXIT . GLORIÆ . CVLMEN
VITAM . ET . VICTORIAM
SVECIA . INDEFESSA . PRECATVR.

STET . FORTVNA . DOMVS
ET . AVORVM . NVMERET . AVOS

A droite, sur la Place, un Obélisque jette, à trente mètres de hauteur, sa pointe effilée. On raconte que, pendant la guerre de Finlande, à la fin du siècle dernier, la bourgeoisie de Stockholm, à l'encontre de l'aristocratie, qui avait pris vis-à-vis de Gustave III une attitude systématiquement hostile, montra pour le Roi la plus touchante fidélité. La guerre achevée, on voulut perpétuer, pour la postérité, ce beau souvenir ; et, sur l'obélisque que fit élever alors le Roi Gustave IV Adolphe, on grava cette inscription :

GUSTAVUS III

CIVIUM STOCKHOLMENSIUM

FIDEM

FLAGRANTE BELLO

PROBATAM

POSTERIS TRADI VOLUIT

RESTITUTA PACE

M D CC XC

GUSTAVUS IV ADOLPHUS

TRADIDIT

M D CC XCIX

Si la façade septentrionale du Palais, grâce à la position surélevée qu'elle occupe, est plus imposante ; par contre, la façade méridionale, outre qu'elle n'est pas non plus dépourvue de pittoresque, éveille plus de souvenirs : on s'arrête plus volontiers à la contempler ; et quand, par le circuit du port, on longe, sur le quai, les assises cyclopéennes du château, l'on est tenté de le trouver plus grandiose encore, tant ses proportions sont réellement colossales.





CHAPITRE IV

LES QUARTIERS DU NORD, A STOCKHOLM

La zone du nord, à Stockholm, aboutit, au sud-est, d'une part, à une presqu'île, appelée « Blasieholmen », que deux ponts successifs relient elle-même à deux îles; d'autre part, plus à l'est encore, à une grande île, à laquelle elle se trouve pareillement soudée par un pont, et qui est également connue, des habitants de la capitale et des étrangers, sous le nom de « Djürgarden ». C'est dire qu'on peut s'y rendre, soit en voiture, soit en bateau; et comme le site en est admirable, Djürgarden est l'un des endroits les plus fréquentés de Stockholm.

Or, à la pointe méridionale de Blasieholmen, et à quelques mètres de distance de mon Hôtel, se trouve, dans une position enchanteresse, le plus beau Musée de la Suède, le « Musée national », installé en un palais Renaissance construit, il y a une trentaine d'années, par l'architecte Berlinois Stüler (Fig. 43). Là, toutes les richesses du Musée sont réparties, comme par tranches, dans le rez-de-chaussée et les deux étages du monument. Au bas, le musée « historique », où se trouvent, admirablement organisées, toutes les antiquités nationales, depuis l'âge de

pierre jusqu'aux temps modernes, en passant par les variétés de l'âge de bronze, de l'âge de fer, et du moyen âge ; au premier étage, les collections de céramique, majoliques, faïences, porcelaines, etc., et le trésor des sculptures; enfin, à l'étage supérieur, la galerie de peinture, distribuée par Ecoles, et la collection des estampes, dessins et gravures. C'est le palais de l'Art; et l'on goûte, à en voir le défilé des merveilles, un extrême plaisir. Une galerie surtout attire : c'est l'exposition des toiles des peintres modernes scandinaves. Voilà vraiment de la bonne peinture nationale. Peut-être cela ne brille-t-il pas surtout par l'originalité du procédé : on sent un peu trop que les artistes ont étudié à Paris, ou à Weimar, et qu'ils se souviennent de ce qu'on leur a montré dans les ateliers qui ont abrité leurs débuts. Mais, si la touche n'est pas assez franchement personnelle, assez catégoriquement tranchée, du moins reprennent-ils tout leur avantage par le choix de leurs sujets : c'est bien la Scandinavie qu'ils font revivre, avec une fidélité frappante; leurs paysages suédois ou norvégiens ont la ressemblance même de la nature; et l'amour du sol natal les a inspirés et soutenus, pendant l'exécution de leurs chefs-d'œuvre, au moins autant par leur génie.

S'il y a toutefois un lieu où le corps se lasse dans la même proportion où l'esprit se délecte et se rassérène, c'est bien un Musée; d'un pas lent, avec mille haltes obligatoires, on s'y promène, pendant des heures : mais, au moment d'en sortir, on s'aperçoit qu'on est brisé, moulu; à piétiner dans une terre fraîchement labourée, l'on n'aurait pas gagné une plus complète lassitude. Aussi fait-il bon respirer alors le grand air, chercher l'ombrage des grands arbres, et venir, pour quelques instants au moins, se reposer, sur un banc, dans quelque bosquet enchanteur.

A Stockholm, la transition a été très habilement ménagée. Dans la même zone que le Musée national, et pas très loin du monument, s'ouvre la riante perspective des allées du « Jardin du Roi », dont l'immense promenade rectangulaire est décorée, aux deux bouts, d'une statue de Charles XII et d'une statue de Charles XIII, avec, entre les deux, une belle fontaine, qui répand la fraîcheur. Ce Jardin de plaisance est dans une position à souhait, au bord du lac Mälar, auquel il confine par un de ses côtés. A droite, de superbes édifices, comme d'ailleurs sur le côté qui fait face au lac; à gauche, une enfilade de terrasses, d'esplanades, et des salles, où l'on fait, chaque soir, de la musique; au centre, des allées ombreuses, des parterres, des massifs, et tout ce qu'on peut désirer pour le plaisir des yeux. Les promeneurs y foisonnent, et, avec eux, les dilettanti.

Ils ne sont guère moins nombreux, le soir du moins, sous les bosquets voisins du « Parc de Berzelius », embellis par un beau bronze du célèbre chimiste, et égayés par les sonorités joyeuses de l'orchestre du « Berns Salong ». C'est là, et ce n'est que là, à Stockholm, que j'ai eu la bonne fortune d'entendre de la musique nationale, de la musique scandinave, authentique, en un mot, du Grieg (1). Chose étrange! Les Suédois qui devraient être

(1) Je dis : « du Grieg », et non point « du Niels Gade », car on confond, assez souvent, et assez maladroitement, ces deux Maîtres, sous une commune étiquette *scandinave*.

Niels-Guillaume Gade est un *Danois*. Né à Kjöbenhavn, en 1817, il y est mort en 1890.

Edouard Grieg, dont il fut, quelque temps, le maître, est au contraire essentiellement *scandinave*. Né à Bergen, en Norvège, en 1843, il est, avec Svendsen, le chef de l'Ecole nationale suédoise. Aussi fécond et aussi distingué que Niels Gade, il a, sur lui, le précieux avantage de l'originalité. Ses moindres pièces ont un cachet franchement personnel. Le charme rêveur et enveloppant de ses compositions lui a fait une renommée universelle : ses *Lyrische Stücke*, pour ne citer que les moindres œuvres de son beau génie, sont entre

si fiers d'Edouard Grieg et si vigilants à donner à ses œuvres une place de choix dans leurs programmes, *semblent* plutôt se désintéresser de lui : aux maîtres, ou aux compositeurs en vogue, ils font une part considérable; à Grieg, ils mesurent le terrain ! Et pourtant, ils le disent si bien; ils font ressortir, avec tant d'art, toutes les finesses, toutes les coquetteries, de cette musique caressante; ils en mettent si bien en relief la gracieuse et forte pensée ! C'est proprement un charme de les entendre donner la célèbre *Berceuse* du Maître, ou encore quelqu'un de ses *Morceaux symphoniques*, ou quelqu'une de ses *Humoresques;* tout de même que c'en est, et peut-être plus vif encore, que d'entendre chanter, là-bas, quelques-uns de ses *Chœurs pour voix de femmes*. Ah ! ces « Chapelles » de Dames suédoises, quelle inoubliable merveille! A six ou huit exécutantes, elles obtiennent des effets de sonorité qu'on n'atteint pas toujours avec les éléments d'un chœur de quarante voix. Le timbre est si bien posé, le sentiment des nuances si parfait, les dessous de l'idée soulignés avec tant d'à-propos, l'ensemble enfin si admirable, qu'on demeure subjugué. Cela est unique, en Europe; et, ni en Allemagne, ni en Russie, l'on n'entend rien de pareil. Si je ne craignais de gâter la matière par une comparaison choquante, je dirais, non pas que cela imite, mais que cela rappelle, les « Chanteurs Béarnais » qui, il y a quelques trente ans, firent tant de bruit, en France, en y promenant, du midi au nord, leurs « airs pyrénéens ». Mais, entre des Chanteurs, peut-être trop vantés, et les Chœurs de Dames suédoises, il y a une double différence, disons

toutes les mains. Je voudrais pouvoir ajouter que toutes les mains les interprètent, selon la pensée du Maître. Malheureusement, je les ai entendu parfois si atrocement défigurer, que je ferais une entorse à la vérité, en l'affirmant. Mais ce n'est point ma faute si l'on croit pouvoir jouer du Grieg, comme « En r'venant de la revue!... »

mieux : un abîme. D'un côté, si les premiers avaient, basses ou ténors, des voix étonnantes, ils s'en servaient un peu bien au hasard; ils chantaient, comme l'oiseau chante, parce que, la nature les ayant dotés d'un bel organe, ils ne pouvaient pas ne point chanter : les secondes, à l'inverse, outre qu'elles ont toutes reçu de Dieu un organe magnifique, l'ont, par surcroît, travaillé, assoupli, modelé, et rendu capable de toutes les délicatesses, sinon même de tous les raffinements. D'un autre côté, à regarder de près à la composition des pièces, les « morceaux » des Béarnais n'avaient — qu'ils me pardonnent cette impertinence! — pas une once de musique; tout était uniformément bâti sur trois accords, toujours les mêmes, et invariablement coulé dans le même moule; et c'est apparemment la cause pour laquelle lesdits morceaux sont devenus depuis, l'apanage favori de tant de Chorales de... faubourg, et font encore la joie de tant d'oreilles, qu'un chœur de Mendelssohn ou de Mozart laisserait indifférentes : les œuvres, au contraire, qu'interprètent ces Dames, ont toutes une réelle valeur artistique; elles croiraient, à bon droit, s'amoindrir, en s'attaquant à une pièce dont la facture ne serait point irréprochable, ou dont l'harmonie ne serait pas parfaitement soignée. Et cela suffit pour ouvrir, entre eux et elles, un abîme, et pour maintenir les dernières à une hauteur qu'on n'atteint point. Elles n'ont droit qu'à une place : la première! Et, pour ma part, si je pouvais les mettre plus haut encore, je les y mettrais.

Du Park Berzelius, je gagne le « Humlegarden », qui se trouve un peu plus au nord, et auquel on accède par la « Biblioteksgatan », l'une des plus belles rues de Stockholm. Le Humlegarden est le « grand » jardin de la capitale. Un de ses côtés, à droite, est limité par les façades d'une rue, la « Sturegatan », au N° 34 de laquelle est la résidence du Ministre plénipotentiaire de France. Au centre

du Jardin, trône, au milieu d'un parterre, la statue colossale de l'immortel botaniste suédois, Ch. Linné (1707-1778), accostée de celles de l'Agriculture, de la Botanique, de la Médecine, et de la Zoologie. Au bas du Jardin, et dans l'axe de la belle artère qui y conduit, on a construit le Palais de la Bibliothèque, « Kongl. Biblioteket », vaste bâtiment rectangulaire composé d'un seul étage, sur rez-de-chaussée, avec vingt fenêtres de façade. La Bibliothèque royale de Stockholm, magnifiquement installée dans des salles aérées et spacieuses, est particulièrement riche en manuscrits : elle possède une collection unique de parchemins du moyen âge; et, parmi les incunables, une Bible latine — dépouille opime de la Guerre de Trente ans —, sur les marges de laquelle on lit des annotations manuscrites de Luther.

Après une courte visite à la Bibliothèque, j'ai, en sortant, mon attention attirée par la vue d'un tunnel, sur lequel s'échafaude un escalier, entre deux rangées de hautes maisons. Qu'est ceci ? Et où peut bien conduire un tunnel, en pleine ville?... Je m'approche, et, tout à l'entrée, sur un cartouche qui la domine, j'épèle ces mots :



Moyennant 2 öre de péage, je franchis le tourniquet qui commande la circulation, et je m'engage dans un étroit boyau (1), dont les parois enduites de ciment reluisent

(1) Si la *Tunnelgatan*, de Stockholm, est plus longue que le *Neuthor*, de Salzburg, elle est moins large, moins élevée, et moins impo-

sous la flamme de quelques becs de gaz. On n'en voit point le bout, en entrant, et l'on ne sait guère ce que durera le passage. Assez peu de monde d'ailleurs, et, partant, je ne sais quoi, dans cette solitude relative, qui ajoute encore au mystère du lieu. L'on chemine, de la sorte, l'espace d'environ deux cents mètres ; puis, soudain, le tunnel dévie, sur la gauche, et, à une cinquantaine de mètres plus loin, l'on aperçoit l'ouverture opposée du soupirail. Ce passage, destiné à relier deux rues placées, à distance, au même niveau du sol, a reçu le nom de « Tunnelgatan », rue du Tunnel (FIG. 44) : mais, comme l'accès en est inabordable aux voitures, le nom de « rue », qu'on lui donne, semblera peut-être quelque peu exagéré.

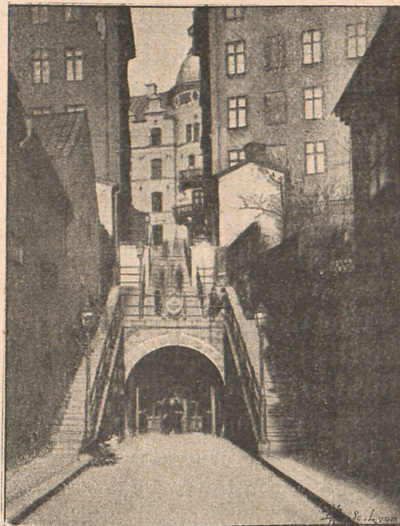


FIG. 44. — La Tunnelgatan.

J'arrive bientôt à la « Adolph-Fredricks Kyrka », où m'attire un souvenir français. On sait que la Reine Christine, également versée dans la philosophie et les sciences, avait manifesté hautement son vif désir de connaître l'auteur du « Discours de la méthode », René Descartes. Le philosophe, dont la constitution était débile et l'organisme miné par l'excès de travail, fit longtemps la sourde oreille. Cédant enfin

sante. A plus forte raison, le cède-t-elle en majesté au « tunnel » qui, à Budapest, traverse toute la colline, sur la rive droite du Danube, juste en face du beau pont jeté sur le fleuve.

aux flatteuses instances de la Souveraine, il se mit en route, pour Stockholm, à la fin d'août 1649. Mais, cinq mois à peine après son arrivée, il s'alitait, terrassé par une pneumonie qui, en quelques jours, le couchait au tombeau. Or, ce fut dans l'église Adolphe-Frédéric que l'éminent philosophe fut inhumé. Ses restes y demeurèrent pendant onze ans, et furent alors (1661) transportés à Paris. Mais, indépendamment du souvenir qui se rattache, dans cette église, au séjour transitoire qu'y fit Descartes, il y a, en son honneur, un beau cénotaphe, dont Sergel a fait les sculptures, pour perpétuer, là-bas, la mémoire de la visite du célèbre penseur français à la Reine de Suède.

L'église Adolphe-Frédéric se trouve dans la partie haute des quartiers du nord de la capitale. De cette zône, part, dans la direction des quais du lac Mälar, toute une série de rues parallèles, à plan incliné, coupées par des rues transversales, lesquelles, on le voit vite, s'efforcent de rivaliser d'animation et d'élégance avec la plus belle d'entr'elles, l'artère centrale nommée « Drottinggatan ». Celle-ci est d'emblée la plus belle rue de Stockholm, et l'une des plus curieuses à sillonner, pour le touriste en quête d'observations. A l'extrémité nord de la rue, s'enlève, sur une éminence, le bâtiment de l'Observatoire. Au-delà, en descendant, à droite, l'Ecole des Arts et Métiers, « Kongl. Tekniska Högskolan » ; à gauche, presque en face, l'église russe ; un peu plus loin, au N° 108, une Ecole française, « Franska Skolan » ; puis, des deux côtés, des magasins, dont l'étalage devient d'autant plus somptueux qu'on se rapproche davantage du centre de la capitale, de la Place Gustave-Adolphe. Longtemps, j'ai flâné sur les trottoirs et aux brillants étalages de la Drottinggatan, prenant plaisir à voir se promener et se distraire, comme moi, la société élégante de la capitale : le mouvement y est énorme ; et les plus brillants quartiers de Paris ne

sont pas fréquentés par un public plus distingué, ni plus choisi.

Et comme, pour rentrer chez moi, j'obliquais à droite, dans la direction de la gare et du quai, j'eus, sans la chercher, l'occasion de noter un détail des habitudes locales qui avait échappé à mon attention, lorsque, le jour de mon arrivée, je m'étais engouffré dans l'un des omnibus du Grand Hôtel. Un train entrait en gare, bondé de voyageurs ; et, par toutes les portes, s'échappait un flot de houle humaine. Tandis que les uns prenaient, modestement, à pied, le chemin de la ville, et que les autres se précipitaient aux omnibus d'hôtels, d'autres attendaient une voiture et s'agitaient autour d'un employé galonné qui, un calepin à la main, semblait prendre des notes et faire une répartition. Je m'approchai, et je pus constater que, à Stockholm, comme à Varsovie, comme à Hamburg, on ne peut prendre une voiture particulière qu'après s'être fait délivrer, par l'employé préposé à l'administration, un N° d'ordre, sur la présentation duquel le cocher du fiacre se met aux ordres du voyageur. La mesure est excellente : elle met de l'ordre, en une matière où il y a souvent beaucoup de confusion et de désagréables retards. Mais il est bon de la connaître, quand on arrive, au débotté, dans une de ces grandes villes : sinon, l'on perd un temps infini à « faire » en pure perte, une série de cochers : ils ne bougent non plus qu'un terme, devant le pauvre voyageur qui les hèle, avant de s'être muni du précieux N° ; et l'on est tenté ainsi de les envoyer à tous les diables, faute de connaître la prescription règlementaire.





CHAPITRE V

LA STADEN, ET LES QUARTIERS DU SUD

Traversons de nouveau le Norrbro, mais sans longer, cette fois, les parapets de granit qui forment comme une ceinture crénelée sur le fond des Strömparterren. Prenons le trottoir opposé, où, en guise de parapets, s'échelonne une série de maisonnettes, au toit surbaissé, qui abritent des cafés, des restaurations, des bazars, et des magasins de photographies et de livres. Faisons, en inclinant à gauche, le tour du Palais Royal, et arrivons au coteau de Slottsbacken, que nous connaissons déjà. Devant nous, voici enserrée, comme en un « jersey », dans un réseau de mailles innombrables formées par le filigrane de fer des communications télégraphiques, la haute et originale tour qui domine le bureau central des télégraphes du Stockholm : une réduction ingénieuse de la tour Eiffel.

A l'extrémité occidentale de Stottsbacken se trouve, coiffée d'un clocher disgracieux, ce que l'on appelle la « Grande église », l'église S. Nicolas, monument à cinq nefs, dont les infortunes sont minutieusement détaillées dans une longue inscription gravée sur une table de marbre plaquée à l'arrière de l'édifice. J'en détache les dernières lignes :

.... Verbo suo heic tonet indesinenter

Ac inflammet corda audientium :

Alia vero tonitrua, aliosque ignes avertat,

Precare indesinenter.

La Staden, qui est le berceau de la capitale, comme elle en est à peu près le centre, a gardé un cachet archaïque qui ne manque pas de saveur. Sans doute, il n'y faut chercher aucune de ces maisons pittoresques, véritables perles archéologiques, qu'on rencontre, à chaque pas, à Nürnberg. Mais on y trouve, à défaut de constructions originales, des ruelles grimpantes et étroites, des échoppes du bon vieux temps, et des cours intérieures, qui ne laissent pas d'offrir un réel intérêt de curiosité. Cela rappelle certains coins du vieux Nice, ou, plus exactement encore, les rues qui dévalent, à Genova, dans la direction de la Bourse et du port, et celles qui, à Napoli, descendent, des hauteurs de San Martino vers la Via Roma. L'on s'y risque volontiers, en plein jour; mais elles sont si obscures, le soir, si solitaires, et si étroites, qu'on hésiterait à s'y aventurer. Glissons-nous y, tandis qu'il fait soleil, et traversons le Marché aux grains et le Marché à la viande, dont les arcades du pont du chemin de fer enjambent les comptoirs, pour nous rendre sur la place nommée « Riddarhustorg ».

C'est dans cette zone que se trouvent, pour ainsi dire réunis, trois des plus intéressants monuments de la capitale : le Palais Équestre, l'Hôtel-de-Ville et l'église de Riddarholm.

Au centre de la Place elle-même, s'élève la statue de Gustave Wasa, dont le socle porte cette inscription :

GUSTAVO ERICI

PATRIÆ . LIBERTATIS . RELIGIONIS

VINDICI

EX . NOBILI . CIVE . OPTIMO . REGI

POST . BINA . SÆCULA

POSUIT . ORDO . EQUESTRIS

M D CC LXXIII

Le bronze date donc d'environ cent vingt-cinq ans. Quand la noblesse suédoise le fit ériger, en 1773, elle saisit, pour

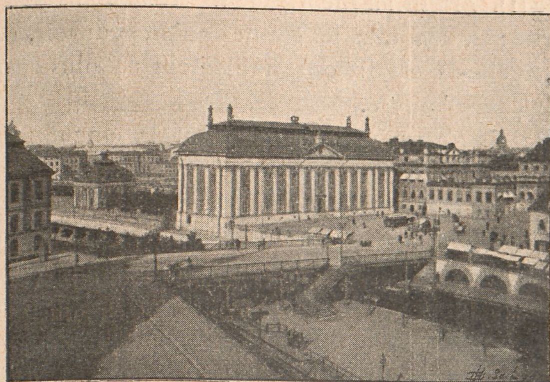


Fig. 45.— Le Palais Équestre.

cela, l'occasion du deux cent cinquantième anniversaire de l'entrée du Roi à Stockholm, au moment où il venait d'affranchir la Suède du joug du Danemark (1523). Gustave Wasa, le dos tourné au Palais Équestre, semble parler à ses vassaux : ils étaient là, en effet, à cette époque, là, dans la Staden, puisque Stockholm n'a pris que plus tard

le magnifique développement, dont j'ai parlé, sur les deux principales rives du lac Mälar. Mais le sculpteur n'a pas su donner au Prince la noble et rude simplicité que Molin a imprimée à la belle statue de Charles XII, qu'on admire au Jardin Royal. Ce Charles XII est le type idéal du roi soldat : pas un insigne de sa dignité ; pas un seul ornement ; rien que le costume sévère de buffle et de drap, et les grandes bottes qui remontent jusqu'aux cuisses. Par contre, quelle fierté dans la pose de la tête ; quelle ténacité, sous les replis du front impérieux ; quelle intelligence dans ce regard qu'on dirait fixé sur la Finlande, qu'il indique, de la main gauche, tandis que, de la droite, il brandit, hors du fourreau, son épée victorieuse! Voilà bien le héros, dont Voltaire a raconté la grandiose épopée (1). Molin l'a incarné pour jamais, aux yeux de la postérité ; et, de toutes les statues qu'on peut voir, à Stockholm, celle-là est incontestablement la plus parfaite : un pur chef-d'œuvre.

Le *Palais Equestre* (Fig. 45), dont la longue façade de grès et de briques limite presque un des côtés de la Place, rappelle, par les inscriptions qui en décorent la frise, les nobles souvenirs du vieux temps. C'est là en effet que s'est constamment tenue, jusque dans la seconde moitié du XIXe siècle (2), la Diète de la noblesse suédoise. L'inscription placée dans un cartouche de marbre noir, au fronton du

PALATIVM
ORDINIS
EQVESTRIS

(1) « Un roi de dix-huit ans partant de sa capitale pour se battre jusqu'à la mort, sans pause, sans trêve, sans retour, et se lançant dans l'Europe avec une poignée d'hommes, comme Alexandre avec son carré de Macédoniens, dans l'infini de l'Orient, éblouira toujours l'imagination. » PAUL DE SAINT-VICTOR, *Hommes et dieux*.

(2) A l'époque où fut promulguée la grande loi constitutionnelle, sur l'organisation parlementaire (22 juin 1866).

Palais, *Palativm ordinis Eqvestris,* indique, à tous les yeux, la destination première du monument. Seule, une date manque pour fixer le souvenir de son érection, qui remonte à un peu plus de trois siècles. La noblesse jouis-

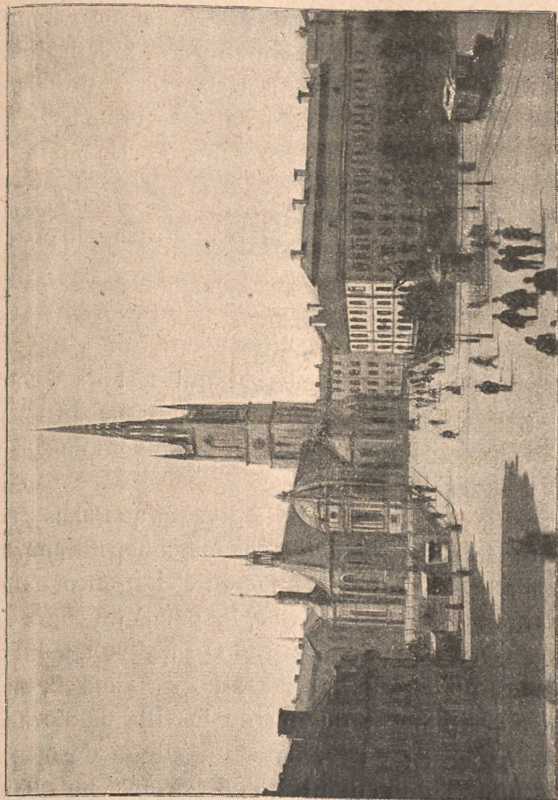


Fig. 46. — L'Église de Riddarholm.

sait alors, en Suède comme ailleurs, de nombreux privi-lèges : chez nous, l' « abolition des privilèges » date de la fameuse nuit du 4 août 1789, pendant laquelle l'Assemblée Constituante décréta en outre la suppression des franchises des villes ; en Suède, la noblesse renonça elle-

même, en 1866, à ses antiques prérogatives. Mais si elle ne se réunit plus, depuis trente ans, au Palais Equestre, elle y a laissé du moins l'édifice rempli de ses souvenirs. Ce sont, dans une salle du rez-de-chaussée, les portraits de tous les présidents, ou maréchaux, de la Diète; et, au premier étage, les armoiries des anciennes familles qui tapissent les murs, et qui concourent, avec le très artistique plafond d'Ehrenstrahl, à la décoration de cette magnifique pièce. A l'extérieur, au-dessus de cette seconde salle, court, le long de la corniche, sur le marbre, cette inscription :

CONSILIO . ATQUE . SAPIENTIA . CLARIS . MAIORUM .

EXEMPLIS . ANIMIS . AC . FELICIBVS . ARMIS .

Le vertibule du rez-de-chaussée conduit à un gracieux jardin, parallèle à la Place, et qui sert de « cour » au Palais : là, au centre, se trouve la statue du chancelier Oxenstiern, dont le nom revient si souvent dans le « Wallenstein », de Schiller (1).

L'*Hôtel-de-ville*, qui confine presque au Palais Equestre, est moins intéressant. Il n'a pas été construit pour la destination à laquelle il a été affecté : c'était encore, au commencement du siècle dernier, le palais du comte Bonde, grand trésorier de la couronne. On n'y voit point cependant, sans plaisir, dans la salle du Conseil, une série curieuse des plans et dessins de la ville de Stockholm, à travers les âges : telles, dans un album de famille, les photographies d'un enfant, qu'on retrouve, plus loin, dans l'épanouissement de son adolescence, et, plus loin encore, dans toute la force de l'âge mûr.

(1) Immédiatement au-dessus de la porte d'entrée du Palais Equestre, il y a cette troisième inscription, sur la façade : ARTE ET MARTE. Elle est apparemment plus récente que les deux autres.

Un très beau pont, pavé en bois, avec de larges trottoirs et des candélabres à trois branches piqués aux parapets, conduit, du Riddarhustorg, au *Riddarholm*, c'est-à-dire, à la Place où s'élève l'*église* de même nom, dont la haute tour ajourée s'aperçoit de tous les points de Stockholm. Cette église de Riddarholm (Fig. 46) est le « Saint-Denis » des rois de Suède. Là, reposent, entre autres, Gustave-Adolphe, le héros de Lutzen, dont les restes mortels y ont été transportés, en 1832, à l'occasion du deuxième centenaire de sa mort glorieuse, sur le champ de bataille; Charles XII, dans la Chapelle Caroline (Fig. 47); Bernadotte (Charles XIV); et nombre de membres, Princes et Princesses, de la Famille Royale. Les pierres tombales des hommes illustres s'y succèdent, sur le pavé; et les murs, chamarrés de drapeaux, sont, en outre, couverts d'armoiries de chevaliers. L'aspect du Panthéon suédois est donc fort imposant; et l'édifice, malgré le mélange qu'on y a fait de l'architecture gothique et du style Renaissance, laisse, en somme, une impression grandiose.



Fig. 47. — La *Chapelle Caroline*, dans l'Eglise de Riddarholm.

Après un rapide coup d'œil jeté à la statue de Birger Jarl, que j'avais pris d'abord pour un Croisé, je m'achemine aux quartiers du sud de la capitale, au-delà de la Staden. Là, comme au nord, Stockholm s'est agrandi de nombreux faubourgs, où les rues, ouvertes sur un sol très accidenté, ont l'aspect le plus pittoresque. Ce ne sont point là des quartiers riches, mais plutôt des quartiers populeux et... populaires. Au bas de la zône où commencent toutes ces rues grimpantes, une animation extrême règne sur les quais. C'est de là en effet que partent la plu-

part des paquebots, comme c'est là qu'atterrissent les vaisseaux marchands. En d'autres termes, c'est là, proprement, que se trouve le *port* de Stockholm.

Pour faciliter l'accès des hauts quartiers du sud, on a établi, sur le quai, un ascenseur, appelé *Katarina-Hissen* (Fig. 48), qui a, en outre, l'avantage d'offrir, de la plate-forme, et du pont, auxquels il aboutit, un magnifique point de vue sur toute la capitale. De là, l'on en prend une idée d'ensemble très complète, et l'on se rend exactement compte de tout ce que l'art humain y a ajouté à la nature. Certes, la nature s'était mise singulièrement en frais pour embellir le site. Mais l'homme y a joint tant d'ingénieuses et monumentales combinaisons, qu'on demeure, là-haut, positivement émerveillé. Après avoir admiré la ville, en détail, on l'admire peut-être plus encore, prise en bloc; on songe, comme malgré soi, à Napoli et à Constantinople, ces idéales cités du pittoresque; et si, dans la comparaison qui s'établit entre elles, la capitale de la Suède n'a pas, en fin de compte, la première place, c'est encore fort honorable pour elle de pouvoir leur être comparée.

De Katarina-Hissen, j'avais pris plaisir à voir glisser, rapides comme des flèches, les chaloupes à vapeur qui, sans cesse, transportent, de Stockholm aux rives voisines, les innombrables promeneurs. En redescendant par l'ascenseur, j'en pris une qui allait au *Djurgarden*, l'un des buts favoris d'excursion des habitants de la capitale et des étrangers. Abstraction faite de l'agrément du site, ce qui rend la visite de ce « Bois de Boulogne » intéressante pour un Français, c'est qu'il a été créé en partie par Bernadotte. Au siècle dernier, le magnifique Bois d'aujourd'hui était une simple garenne. Charles XIV en fit un parc, et un jardin anglais. A côté d'immenses pelouses, croissent des chênes et des sapins géants. De ravissantes échappées sur le lac Mälar; de pittoresques entassements de rochers naturels;

le beau Palais de Rosendal; le grand établissement de Manilla, fondé pour les sourds-muets et les aveugles; la statue de Ch.-M. Bellmann, le Béranger suédois, mais un Béranger tout ensemble musicien et poète : voilà, pour les énumérer au hasard des souvenirs, quelques-unes des principales « curiosités » qui font, du Djurgarden, un parc unique. Puis, notre siècle utilitaire a mis là sa note, à son tour : aux promeneurs à qui ne saurait suffire la vue

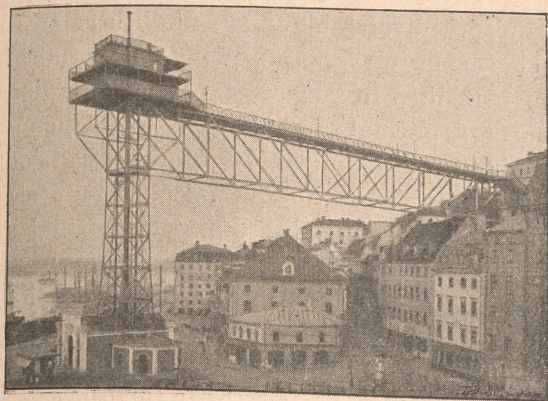


FIG. 48. — L'ascenseur *Katarina-Hissen*.

de la belle nature, il a ménagé quelques-unes des mille distractions qu'on désigne sous le nom générique de « lieux de divertissement »; en sorte que, aujourd'hui, les « Tivoli » et les « Manèges », les salles de concert et les théâtres, pullulent au Djurgarden. L'après-midi, tous ces établissements restent portes closes : mais, le soir, ils rivalisent entre eux par le luxe de l'éclairage, comme par la variété de leurs programmes, et ils attirent, m'a-t-on dit, une foule énorme. Fidèle à l'audition de mes artistes des Strömparterren, je n'ai pu vérifier l'exactitude de la chose : elle paraît toutefois très vraisemblable.

Il y a donc, on l'a constaté, bien des « attractions », à Stockholm. Mais le cœur du catholique s'y serre à voir certaines entraves apportées, par la loi suédoise, au libre exercice de notre religion sainte. Le culte évangélique de la Confession d'Augsburg, propagé surtout grâce à la protection de Gustave Wasa, est devenu, en Suède, depuis le XVIe siècle, la « religion d'Etat ». Le Roi et ses ministres doivent appartenir à la « religion établie »; et l'on se souvient que Bernadotte ne fut reconnu, comme Prince Royal, qu'après avoir abjuré le catholicisme (1810). La nation elle-même est presque toute entière luthérienne. Or, non content d'être le culte officiel et national, le luthéranisme se prévaut encore de son droit, pour enserrer, dans les plus étroites limites, les inoffensives manifestations religieuses des catholiques. Prêtres et fidèles sont donc parqués dans leurs églises, en dehors desquelles aucune cérémonie publique ne peut se faire, sans tomber immédiatement sous le coup de la loi. Les catholiques possèdent, à Stockholm, deux chapelles. L'une, dans les quartiers du sud, près de Mosebake, se nomme « Eglise Sainte-Marie »; l'autre, enchâssée dans un pâté de maisons de la Klara N. Kyrkogatan, est l' « Eglise Sainte-Claire ». On accède, par la rue, dans cette dernière; mais sa véritable entrée se trouve, comme la chapelle elle-même, tout à fait à l'intérieur des bâtiments. A voir tant de précautions pour abriter les saints mystères, on sent manifestement que le courant de l'opinion n'y est guère sympathique, et que la religion catholique est, en fait, moins « reconnue » que « tolérée ». Une chose console toutefois, quand on a pénétré dans ce discret sanctuaire : c'est d'y voir l'admirable piété, la touchante ferveur, des fidèles. Ce ne sont pas des catholiques de la fin du XIXe siècle qui se réunissent là, pour prier ensemble et pour entendre la vraie parole de Dieu, celle dont les dogmes immuables sont

toujours présentés et interprétés de la même manière, et non point expliqués de cent façons différentes, comme le font, suivant la nuance confessionnelle à laquelle ils appartiennent, les ministres du luthéranisme : ce sont plutôt des chrétiens des âges apostoliques, des croyants de la primitive église ; les voir à l'œuvre est une éloquente prédication, et un spectacle consolant.





CHAPITRE VI

AUX ALENTOURS DE STOCKHOLM. — CHATEAUX ROYAUX, ET ILES PITTORESQUES.

Il existe, tout autour de Stockholm, une riche ceinture de châteaux, auxquels font escorte mille villas de plaisance. Si rapidement que ce soit, il faut les voir, sauf à n'emporter, du souvenir qu'on doit garder de la capitale, que celui d'une vision, ou d'un tableau, sans son cadre. Or, le cadre, ici, est à la hauteur de la toile; et négliger de le voir, ce serait se priver d'admirer, en même temps que le spectacle de quelques-unes des plus gracieuses coquetteries de la nature septentrionale, celui que ménage la rencontre de Palais qui, presque tous, sont historiques, et dont quelques-uns sont de véritables monuments.

La ville (Fig. 49), dont nous avons pris une vue d'ensemble, des hauteurs de la plate-forme de Katarina-Hissen n'est d'ailleurs ni moins curieuse, ni moins pittoresque, à contempler, quand on s'en éloigne, en chaloupe à vapeur, pour faire une excursion aux îles, ou quand, au retour, le soir, on la retrouve baignée des rayons de la lune : dans ce mélange de flèches d'églises, de palais aux masses cyclopéennes, de rues qui ondulent sur les collines, de quais et

de canaux qui serpentent, de jardins harmonieux et de ponts hardis, il se fait un groupement, dont l'originalité piquante et l'extrême fantaisie sont toujours une fête pour les yeux. On s'en donne le plaisir bien des fois, à Stockholm; car, comme je l'ai dit, le nombre est grand des promenades et visites extra-urbaines, qu'on se reprocherait de n'y point faire.

L'une des plus intéressantes est celle de l'Ile de la Reine, à Lofö, où se trouve le château de *Drottningholm* (Fig. 50). On prend le bateau, au quai du Riddarholm, et, pendant une heure, c'est un défilé ininterrompu d'îles enchanteresses qui, surgissant à la surface des eaux, en varient sans cesse l'aspect et les proportions : tantôt, on se croirait sur une rivière; tantôt, sur un bras de mer, plus ou moins large, qui dentèle les côtes, et creuse des baies gracieuses dans les terres environnantes. S'il y avait là quelques hautes montagnes, cela rappellerait les fjords de la Norvège : mais le sol est ordinairement plat, ou n'offre, en fait de hauteurs, que d'insignifiantes ondulations formées par quelques rochers granitiques. Par contre, la verdure y est riche et abondante; un peu sombre peut-être; mais pimpante, sous la pluie d'or des rayons du soleil. Dans les petits golfes et sur les promontoires, quelques villas animent, sans pourtant la détruire, la solitude, et complètent l'agrément du paysage. De temps à autre, une masse plus imposante émerge de la verdure et fixe, un moment, l'attention : c'est un château, celui de Hägersten, par exemple, dans l'îlot d'Ekensberg; ou encore, une maison de campagne, avec sa métairie et ses dépendances. Plus loin, voici une ruche ouvrière, avec quelque chose qui ressemble à une usine, avec des cheminées, et tout l'attirail des manufactures : c'est la grande distillerie de Reimersholmen, dans l'île de même nom. Et ainsi, sur tout le parcours, jusqu'à ce qu'on touche enfin à l'île Lofö, à laquelle la fondation

du château de Drottningholm, par la reine Catherine Jagellon, au XVIe siècle, a fait attribuer, depuis cette époque, le nom d'« Ile de la Reine », sous lequel elle est plus généralement désignée. La construction du Château actuel remonte à la seconde moitié du XVIIe siècle, et elle est due également à une Reine, à la veuve de Charles X (1654-1660), la Reine Edwige-Eléonore, qui, de concert avec son fils, le Roi Charles XI, le fit bâtir par le célèbre



FIG. 49. — STOCKHOLM, panorama pris du Mosebacke.

architecte suédois Nicolas Tessin, l'auteur des plans du Palais Royal. Depuis deux cents ans, les Rois de Suède ont pris plaisir à embellir cette magnifique résidence, à y accumuler les tableaux et les objets d'art, et à faire, de son parc, un des plus beaux parcs du monde. Aussi, est-ce à Drottningholm que le Roi Oscar II et la Famille Royale viennent ordinairement passer les beaux mois de l'été. Réunissez les splendeurs architecturales du Frédériksborg danois aux richesses artistiques enfermées à Rosenborg, les beautés naturelles de l'Hermitage à la demi-solitude de Frédensborg, et vous aurez une idée assez exacte de la physionomie complexe de Drottningholm. D'immenses allées y conduisent. Chemin faisant,

vous apercevez des jardins, que vous diriez avoir été dessinés par Le Nôtre; de vertes pelouses; des eaux abondantes, comme à Versailles; et un nombre infini de statues, de marbre ou de bronze, dont la silhouette, blanche ou noire, se dessine dans les massifs. Puis, le Château lui-même, avec ses salons d'apparat, ses chambres princièrement meublées, ses collections de précieux tableaux, ses objets d'art, etc., vous réserve de nombreuses surprises. Le parc enfin, avec ses belles promenades sous bois, et sa curieuse pagode « China-Scott », complète le charme et vous laisse, au sortir de cette visite, sous une délicieuse impression d'enchantement. Un peu au-delà de l'île de Lofö, se trouve, dans l'île de Svartsjön, un autre château, qui porte le même nom, et qui est aujourd'hui en ruines. Il avait été construit sur l'emplacement d'une forteresse, que Gustave Wasa avait fait élever lui-même, en partie, avec les débris d'un ancien cloître.

Un autre jour, c'est tout aux portes de Stockholm qu'on trouve à défrayer son admiration. Dans une des chaloupes à vapeur qui font, du matin au soir, le tour du « Saltsjön », ou Lac salé (1), l'on va directement au château d'*Ulriksdal*. Pendant le trajet — il est presque inutile de le rappeler —, l'extase recommence, surtout si l'on a soin de faire l'excursion dans l'après-midi, au moment où le soleil descend à l'horizon. Au-dessus du miroir des eaux, encadré de sombres pins, le firmament change, à chaque instant, de couleur, et l'aspect du lac se modifie avec lui : l'or, le pourpre, le rose vif, le rose pâle, le jaune tendre, délicatement nuancés, accompagnent la lente chute du jour, s'étendent, comme sur une palette, sur les flots

(1) On donne ce nom aux eaux de la baie de la Baltique qui s'avancent jusqu'aux environs de Stockholm, où elles se mêlent aux eaux douces du lac Mälar : d'innombrables îles, de toutes dimensions, remplissent cette baie, où plusieurs passes sont semées d'écueils.

paisibles, et se balancent capricieusement dans le sillage du bateau. Certes, j'ai admiré, autant qu'homme du monde, un coucher de soleil, à Grenada, alors que l'astre colore de ses derniers reflets les dentelures féeriques des murailles de l'Alhambra, ou qu'il baigne de ses rayons encore ardents les gorges de l'Albaycin ; et, à Constantinople, comme à Napoli (1), je suis resté émerveillé de la splendeur du spectacle qu'il donne, en inondant, de teintes polychromes, la baie célèbre, et le Bosphore : ce sont là

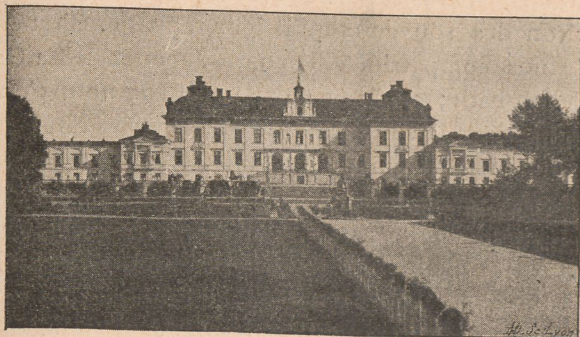


Fig. 50. — Le Château de *Drottningholm.*

autant de visions inoubliables, dont l'impression délicieuse remplit l'âme de poésie. Mais, à Stockholm, on n'a rien à envier à ces sites privilégiés : les couleurs sont aussi variées, aussi éclatantes, que dans les sierras andalouses et qu'aux rives méditerranéennes. La seule différence qu'il soit permis de noter vient, ici, de la présence, dans les îles, de ces forêts de pins, qui, en formant le fond du tableau, lui impriment, avec un cadre un peu sévère, je ne sais quelle teinte de douce mélancolie. Or, j'hésite à

(1) Ajoutons : « comme à Venezia », où le retour du Lido, dans la ville, à l'heure du coucher du soleil, ménage un des plus ravissants coups d'œil qui se puissent trouver nulle part.

croire qu'il faille le regretter : c'est, au contraire, à mon sens, un charme de plus dans la beauté totale du paysage ; loin d'être désagréable, cette note-là donne, pour ainsi dire, l'impression d'une modulation en mineur, dans la même belle symphonie, qu'on a entendue, là-bas, au midi de l'Europe, et qui s'y déroule invariablement en majeur, du commencement à la fin.

Intéressant déjà en lui-même par la beauté du site où il est placé et par la richesse de son ameublement, le château d'Ulriksdal l'est particulièrement pour des Français, en raison des souvenirs qu'il leur rappelle. C'est en effet un de nos compatriotes, le comte Jacques de La Gardie, qui l'a fait bâtir ; et, s'il ne porte point son nom, c'est qu'il appartint, dans la suite, à un fils de Charles XI, le prince Ulrik, après l'avènement de son frère, sous le nom de Charles XII (1697). Or, le père de J. de la Gardie, le comte Pontus de la Gardie, était né, à Carcassonne, vers 1530. Après avoir guerroyé en Piémont et en Ecosse, il il était allé combattre en Danemark, où les Suédois le firent prisonnier. Bientôt débarrassé de ses fers, le captif entra au service de ses libérateurs. Sa bravoure et ses talents militaires l'ayant aidé à pousser promptement sa fortune, il obtint toutes les faveurs du Roi Jean III, et devint successivement baron d'Eckholm, sénateur, et feld-maréchal. Entre temps, il avait épousé une proche parente du monarque, et, de cette union, était né un fils, en 1583. Ce fils fut Jacques de la Gardie (1). Admirablement doué pour le métier des armes, il eut l'honneur

(1) A son tour, Jacques de la Gardie laissa un fils, Magnus-Gabriel de la Gardie, comte d'Avensbourg (1622-1686), qui jouit de toutes les faveurs de la Reine Christine, et devint plus tard, sous Charles XI, premier ministre. Protecteur éclairé des lettres et des arts, il eut surtout la gloire de rester fidèle à l'alliance française. Malheureusement, il tomba en disgrâce, en 1680 : ses biens lui furent enlevés, et il mourut, six ans plus tard, presque dans la misère.

de former la jeunesse d'un Prince qui devait être un héros, Gustave-Adolphe. Quand, dans le second quart du XVIIe siècle, il fit construire le château dont j'ai parlé, il ne visait qu'à se ménager, à lui et à ses descendants, une résidence en rapport avec son éclatante fortune. Il ne prévoyait guère que, avant la fin du siècle, cette opulente demeure échapperait aux mains de son fils disgracié, et qu'elle passerait à celles du Prince Ulrik, dont elle porterait désormais le nom. Encore moins pouvait-il soupçonner que un jour viendrait où ce château, construit par un vaillant homme de guerre, servirait justement à abriter les derniers jours des braves qui ont semé quelques-uns de leurs membres sur les champs de bataille. Aujourd'hui, en effet, le château d'Ulriksdal est devenu l'Hôtel des Invalides de la Suède. Là, aux portes de la capitale, tous les nobles mutilés des guerres homicides sont accueillis royalement, et royalement traités : sans inquiétude pour le lendemain, ils ont tout loisir de raviver entr'eux les souvenirs émouvants des beaux faits d'armes, et de se consoler ensemble de leurs blessures. Aussi bien, ils n'ont qu'à parcourir la salle du château où l'on garde, ainsi qu'en un glorieux musée, les armes et les vêtements de quelques-uns de leurs Rois, pour se convaincre que, devant la mort, l'égalité est parfaite, et que les balles comme les boulets frappent indifféremment les princes et les particuliers, les généraux et les soldats : la vue notamment de la chemise empourprée de sang, que Gustave-Adolphe portait, le 6 novembre 1632, à la bataille de Lutzen, est



Fig. 51. — Le Château de *Gripsholm*.

une de ces éloquentes « leçons de choses », dont les Invalides suédois sont, mieux que personne, en mesure de dégager immédiatement la leçon. Dans d'autres salles, revivent les souvenirs des années souriantes de la fortune des comtes de la Gardie, et ceux qu'y a ajoutés le Prince Ulrik : ce sont ces temps heureux que rappellent les joyeuses inscriptions qui s'enroulent à la collerette des verres à boire et des hanaps de Bohême de la salle à manger, les collections de vaisselles, les armures de la salle des chevaliers, les tapisseries en cuir de Cordoue, les meubles en style Louis XIII, etc. Le goût le plus pur, un goût tout français, a présidé au groupement de ces trésors; et la visite du château d'Ulriksdal, pour donner une impression d'autre sorte que celle du château de Drottningholm, laisse, elle aussi, un excellent souvenir.

Pour varier les plaisirs, je quitte, au retour, la chaloupe à vapeur, et, par la route ombreuse, que suivent les voitures (1), je rentre, à pied, à Stockholm. De là, l'on prend, du lac salé et des îles, une vue en sens inverse de celle qu'on a eue, sur le bateau : c'en est la contre-épreuve; et elle est pleine d'intérêt. Je traverse le vaste parc de Haga, et je passe devant le Château Royal de même nom. où Gustave III, il y a un siècle, aimait à fixer sa résidence. Puis, j'arrive à l'Observatoire; et, par la grande artère des quartiers du nord, où mille feux commencent à s'éclairer aux vitrines, je me retrouve bientôt au cœur de l'aimable capitale.

Une excursion plus longue, et un peu fatigante si l'on la fait le même jour (2), est celle du Château de *Grips-*

(1) On a jeté, entre presque toutes les îles, des ponts légers et solides, qui permettent de passer facilement de l'une à l'autre. On a ainsi doublé très ingénieusement l'attrait que présente déjà l'excursion, par elle-même.

(2) Le dimanche et le jeudi, pendant l'été, il existe un service de bateaux qui facilite aux touristes l'aller et le retour, dans la même

holm (Fig. 51). Le trajet ne demande guère moins de quatre heures : mais, comme il se fait en bateau à vapeur, à travers les îles ; comme la vue des îles tient sans cesse en réserve quelque nouvelle surprise (1) ; comme enfin l'on tient à explorer le plus complètement possible les environs de Stockholm, on n'hésite pas, un jeudi, à enjamber la passerelle du bateau, et à partir. Or, voici, dès que le bateau a pénétré dans la baie de Gripsholm, la coquette bourgade de Mariefred, avec son clocher élancé et ses maisons blanches aux toits couleur de carmin. Au delà, dominant à la fois Mariefred et les rives du lac, s'élève, d'un épais taillis de grands arbres, le château lui-même qui, fièrement, mire dans les eaux la pointe de ses donjons. L'aspect en est imposant et grandiose, tel qu'il convient à une résidence royale remplie de souvenirs historiques. La destinée du Château de Gripsholm a été en effet très singulière. Construit par Gustave Wasa, vers 1540, il servit d'abord au fils aîné de ce dernier, Erik XIV, à y retenir en captivité son frère Jean. Mais celui-ci, ayant réussi à recouvrer la liberté et à détrôner Erik XIV, y enferma, à son tour, son frère dépossédé de la couronne. Cependant, Jean III était mort en 1592, et son fils, Sigismond de Pologne, avait hérité de son sceptre. Retenu alors en Pologne, il nomma régent du royaume de Suède un dernier fils de Gustave Wasa, son oncle Charles, qui exerça assez adroitement la régence pour se faire proclamer Roi, en 1604. Charles IX fit alors, de Gripsholm, sa résidence favorite ; et le château, après avoir servi si longtemps de

journée. La combinaison, malgré la fatigue qu'elle entraîne, est appréciable, quand on ne dispose que d'un temps limité.

(1) C'est, par exemple, la vue de la grande Croix de granit qui, dans l'île de Björkön, rappelle que, au IXe siècle, saint Anchaire y annonça la bonne nouvelle de l'Evangile ; ce sont encore le château de Sturehof, en facs de l'île Munsö, et celui de Nasby, à l'entrée de la baie de Gripsholm.

prison, fut égayé alors par des fêtes princières. Dans le dernier quart du siècle suivant, Gustave III y ramena plus de joie encore. A Gripsholm, comme à Drottningholm, il voulut avoir son théâtre, et il y fit jouer plusieurs de ses pièces. Puis, en notre siècle, il y eut, à Gripsholm, comme un retour aux vieux souvenirs, quand, en 1809, Gustave IV, y vécut quelque temps exilé (1), après y avoir signé, le 29 mars, son abdication. Gripsholm est donc, on le voit, rempli de souvenirs historiques. Et c'est ce qui en fait le plus sérieux intérêt. Sans doute, la position du château est ravissante, et les salles, décorées de lambris, emcombrées de meubles somptueux, et ornées d'une collection de précieux portraits, ont plus d'attraits qu'il n'en faut pour séduire le visiteur. Mais, de même que, à Helsingör, en Danemark, tout relève du souvenir de Hamlet; ainsi, à Gripsholm, l'esprit est obsédé par la pensée des royales infortunes qu'a si souvent cachées cette opulente demeure. La toile joyeuse du paysage est donc comme voilée d'un crêpe de tristesse; et, de Gripsholm, comme d'Helsingör, on ne peut guère s'éloigner, sans songer mélancoliquement à l'implacable vanité des choses humaines...

(1) J'ai raconté ailleurs (Cf., ci-dessus, p. 137) comment ce malheureux Prince, victime d'une conspiration de ses officiers, mourut tristement, à Saint-Gall, en 1837.





CHAPITRE VII

L'UNIVERSITÉ D'UPSALA

Un dimanche, après avoir entendu la messe dans l'humble Chapelle Sainte-Claire, et m'y être édifié à la vue de la piété touchante des catholiques de Stockholm, je prenais, vers neuf heures, la direction d'Upsala. L'accès de l'Université est « libre », le dimanche; et je tenais à profiter de la « franchise réglementaire », pour visiter le monument en détail. Un train relativement rapide me déposa, à dix heures et demie, dans la petite ville Universitaire, au moment même où la population locale s'empressait, comme des abeilles à la ruche, vers les quatre ou cinq temples d'Upsala, pour le service religieux.

Là, comme partout, en pays protestant, chaque « confession » a son temple spécial. Or, j'eus, chemin faisant, la curiosité d'y pénétrer. Mais autant il y avait foule dans le temple désigné sous le nom de « cathédrale », autant l'assistance était clair-semée ailleurs : à peine trente à quarante auditeurs, qui semblaient prêter une oreille distraite aux explications et commentaires du ministre, sur le texte des Ecritures ouvert devant lui. A la cathédrale au contraire, les nefs regorgeaient. Mais en dépit du chant

grave des chorals, et des efforts de l'orateur sacré pour se hisser à l'éloquence, tout cela était terriblement froid. Quelle différence, grand Dieu! quel abîme, entre ces parades de commande et nos cérémonies catholiques! Et combien profond doit être l'aveuglement de toutes ces intelligences, pour ne pas s'aviser que, à la même heure, dans la même ville, quatre interprétations différentes étant données sur un même texte par des ministres qui, tous se réclament hautement de la vérité du protestantisme, il n'est pas cependant admissible que la vérité se trouve à la fois, ici et là, dans une semblable bigarrure!...

Upsala, adossé à une colline de moyenne hauteur, que dominent, comme trois forteresses, le Château, la Cathédrale, et l'Université, s'étend, en plaine, sous la forme d'un carré dont le milieu est dessiné par la rivière Fyrisa. Sur les deux rives, s'alignent des maisons blanches et coquettes que séparent de larges rues se coupant, de distance en distance, à angle droit. Toutes ces constructions sont modernes : n'étaient le Château et la Cathédrale, on ne se douterait point qu'on foule le sol de la ville qui représente cependant le mieux la Suède antique. Il est vrai d'ajouter que l'ancienne Upsala, « Gamla-Upsala », se trouve à trois quarts d'heure de la cité actuelle, dans la direction du nord. Mais si, topographiquement, la distance, ou l'écart, est appréciable, tout cela se confond historiquement; et Gamla-Upsala ne fait qu'un, dans les annales suédoises, avec la célèbre ville Universitaire. Les liens qui rattachent les souvenirs d'Odin et de son culte sanguinaire, dans la vieille ville, à ceux des lettres et des sciences, dans la ville moderne, sont indissolubles. Au surplus, si Upsala a une physionomie relativement jeune, la raison en est à la fois dans les nombreux incendies dont elle a souffert, et dans la présence de la clientèle d'étudiants qui fait sa fortune, comme elle contribue en partie

à sa grande réputation : pour l'un et l'autre motifs, on a dû beaucoup rebâtir, et rebâtir de manière à rendre agréable aux jeunes gens le séjour d'une ville où ils apportent la vie, l'entrain, et la prospérité matérielle.

A l'époque du paganisme, Gamla-Upsala fut, après qu'Odin y eut exercé le pouvoir suprême, la résidence des Rois de Suède. On y remarque encore, aujourd'hui, sur la colline sablonneuse où s'élève l'église du village, plusieurs *tumuli*, dans le nombre desquels trois surtout

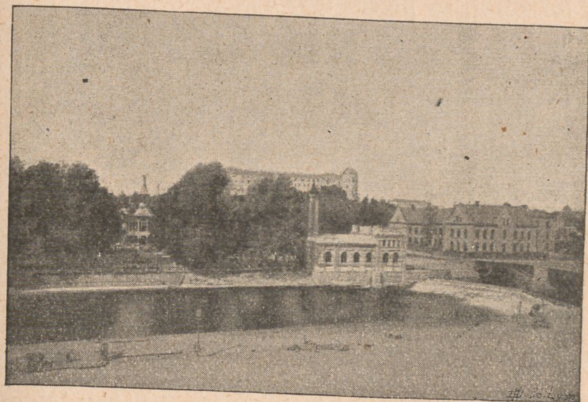


Fig. 52. — Le *Jardin public* et le *Château.*

frappent par la grandeur de leurs proportions. Ils s'appellent, dans la langue du pays, « Kungshögarne », c'est-à-dire les « collines du Roi », et portent respectivement les noms de Thor, Odin, et Freyr, les trois principales divinités scandinaves. Ces tumuli, faits de main d'homme, n'ont guère moins de soixante mètres de largeur, sur dix-huit à vingt mètres de hauteur : ils sont recouverts d'une herbe menue, que viennent tondre les moutons, et se détachent, comme des tertres élevés, ou encore, comme de capricieuses bosselures, sur le sol plat d'une campagne

féconde et très bien cultivée. Naturellement, ils ont été l'objet de fouilles fréquentes; et ce n'est pas sans une satisfaction légitime, que les archéologues en ont retiré, en 1846, une urne entourée de galets, dans laquelle ils ont trouvé, avec des ossements calcinés, qui prouvent que l'incinération ne date pas d'hier, plusieurs objets qu'on voit actuellement, au Musée de Stockholm, dans la salle de l'Age de bronze. Tout près de ces trois tumuli, on en montre un quatrième, qui est moins élevé, mais qui tient, lui aussi, sa place dans les souvenirs historiques : c'est du haut de ce tertre, en effet, que les rois de Suède, ainsi que du haut d'un Bῆμα, haranguaient la foule; et l'on raconte que Gustave Wasa est le dernier Prince qui ait parlé, de là, à son peuple. Dans l'une des fresques de la chapelle funéraire qui porte son nom, à la Cathédrale, on a reproduit le discours que Gustave Wasa prononça devant les Etats, en 1560, lorsqu'il prit congé d'eux.

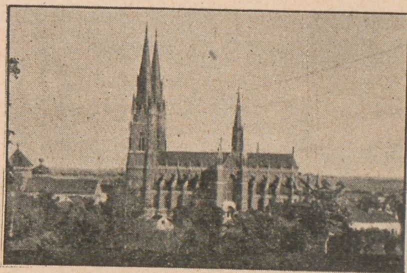


Fig. 53. — La *Cathédrale*.

Voilà pour le passé : venons à la ville moderne. En débouchant de la gare, on trouve, presque immédiatement, à gauche, le Jardin public, que domine, sur la colline, la masse imposante de l'ancien Château (Fig. 52), et qui s'appelle, comme un Jardin de notre connaissance, à Stockholm, « Strömparterren. » Le Jardin est bien tenu; mais il n'a rien de remarquable : c'est un simple but de promenade, un lieu agréable de distractions, tel qu'on peut s'attendre à le rencontrer dans une ville, dont la population totale ne dépasse guère vingt mille habi-

tants (1). Quant au Château, c'est une construction manquée. Gustave Wasa fit commencer le monument, vers le milieu du XVI[e] siècle. Mais outre qu'il est resté inachevé, l'architecture en est lourde, pour ne point dire disgracieuse; la décoration nulle, sinon laide (2); et l'ensemble aussi peu artistique que possible. S'il n'était flanqué de deux tours massives, qui en précisent un peu la destination, l'on se demanderait ce que peut bien être cette « grande bringue de bâtisse, » qui semble vouloir écraser la colline...

Tout autre est l'impression que donne la vue, et surtout que laisse la visite, de la *Cathédrale* (FIG. 53). On a affaire ici à un monument admirable, qui se dresse fièrement, à mi hauteur, entre le Palais de l'Université et la basse ville, et dont les trois flèches hardies semblent se perdre dans les nues. Commencée, en 1260 (3), elle ne fut

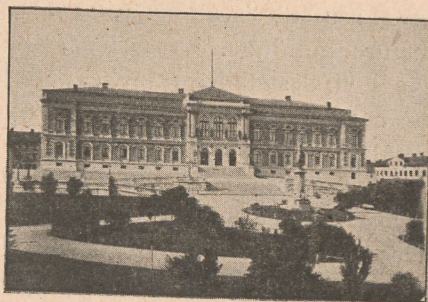


FIG. 54. — Le Palais de l'*Université*.

(1) Nous avons, en France, nombre de villes qui approchent du même chiffre de population, et dans lesquelles le Jardin d'Upsala, si l'on pouvait l'y transporter, produirait l'effet d'un « Bois de Boulogne ». Mon appréciation s'inspire donc, à Upsala, des habitudes qui ont prévalu, à l'étranger; de ce sens affiné de la nature, dont j'ai parlé ailleurs, et qui y est si développé; de la part enfin qui généralement y est si largement faite à la culture des arbres. Chez nous, on donne, sans sourciller, le nom de « Jardin public » à quelques pauvres arpents de gazon; et il ne vient à l'esprit de personne de piquer là des arbres, beaucoup d'arbres, pour aider à la transformation prochaine de cette prairie banale en un parc où, du moins, on serait à l'abri des rayons du soleil!...

(2) Les murs extérieurs ont été revêtus d'un badigeon teinté de rose, d'un goût à tout le moins douteux.

(3) A gauche de l'Université, il y a une autre église, de modeste

achevée qu'en 1435. Mais, bien qu'elle compte, prise dans son ensemble, près de cinq siècles d'existence, vous la diriez bâtie d'hier, depuis l'intelligente restauration qu'elle vient de subir, tant elle paraît pleine de jeunesse, sous sa brillante robe rouge de briques, coquettement mariées aux pierres blanches. Un Français ne se rappelle point d'ailleurs sans plaisir, ni sans quelque fierté, en l'étudiant en détail, qu'un de ses premiers architectes fut un Parisien (1), Etienne de Bonneuil; et il se plaît à admirer, en un pays où le style ogival n'a jamais parfaitement réussi à s'acclimater, un si élégant spécimen d'architecture gothique. L'extérieur, tout en briques, sur le rouge vif desquelles tranche, par sa blancheur, le marbre des cordons et des impostes, frappe par la grandeur et la régularité des proportions, la correspondance exacte des parties, en un mot, par l'unité du plan : l'édifice est accosté, vers le centre, de deux portails latéraux, qui sont, avec le chœur, les détails les plus remarquables de l'œuvre, au dehors. L'intérieur, au contraire, offre plus de prise à la curiosité. A défaut des ciselures et autres ornements, auxquels la brique eût été rebelle, il y a dans les lignes, une noblesse, et, dans l'élévation des voûtes qui s'élancent à plus de trente mètres de hauteur, un majesté, qui charment à la fois l'œil et l'imagination. En se substituant dans ces magnifiques nefs à la Religion catholique, la réforme y a remplacé les anciennes chapelles des Saints par des chapelles funéraires, dont les monuments offrent un grand intérêt pour l'histoire de la Suède. Ici, c'est le tombeau de Gustave Wasa et de ses deux pre-

apparence, appelée « église des *Paysans* », qui est, comme date de construction, encore antérieure à la Cathédrale.

(1) Ce fut encore un architecte Parisien, qui dirigea les travaux de la merveilleuse cathédrale de Burgos, au XIIIe siècle. La façade du monument, construite dans le style ogival riche et élégant de la première moitié du XVe, fut seule faite par l'architecte Jean de Köln.

mières femmes, avec, tout autour, l'histoire du Prince, somptueusement retracée dans des fresques; là, c'est le monument de Jean III, son second fils, dans l'élégante chapelle de Catherine Jagellon; plus loin, c'est celui de Linné, avec cette inscription, dans un médaillon de Sergel : CAROLO A LINNÉ, *Botanicorum Principi, Amici et Discipuli.* 1798; enfin, dans les chapelles autour du chœur, ce sont les tombeaux des illustres familles du pays, les Oxenstiern, les Horn, les Brahé, les Sture, etc. La chaire, sculptée d'après les dessins du célèbre architecte du Palais Royal de Stockholm, Nicolas Tessin, est très remarquable; et, tout à l'entrée, le grand orgue du facteur Akerman frappe également par l'habile décoration du buffet, où les tuyaux de montre sont intelligemment mis en relief dans les sculptures délicates d'une boiserie tout ensemble légère et monumentale. Le trésor de la sacristie est surtout intéressant, comme musée historique : c'est là en effet qu'on a réuni, avec des couronnes et des sceptres de rois, tous les vases sacrés, ornements, missels enluminés, et autres objets de culte catholique, qui servaient, à la cathédrale, avant l'invasion de la réforme. Aujourd'hui, toutes ces richesses sont immobilisées; le Dieu de l'Eucharistie a été « expulsé » du tabernacle; et sur le trône où prenaient place autrefois les Evêques nommés par le légitime successeur de Pierre, siège l'archevêque protestant...

Arrivons à l'*Université* (FIG. 54), dont le nouveau Palais, terminé en 1886, couronne la colline, au-dessus de la Cathédrale, à l'ouest. On aboutit à l'escalier et au perron, en traversant un jardin, dont le centre est décoré de la statue d'un savant, Erik Gustaf GEIJER, avec, assise à ses pieds, contre le socle, une femme en deuil, tenant une harpe. A première vue, le bâtiment éveille, en la mémoire, comme un vague et lointain souvenir du Palais de la

Place Farnèse, à Roma, dans la zône voisine du Tibre : il en a le même aspect, à la fois somptueux et sévère ; et plus d'un détail, à l'intérieur, est fait pour justifier la justesse du rapprochement. Sur de puissantes assises granitiques, s'élèvent le rez-de-chaussée et les deux étages du Palais, construit, comme la Cathédrale, en briques, desquelles se détachent agréablement, pour l'œil, les pierres blanches des corniches. Au centre de la façade, trois belles portes donnent accès dans l'édifice : au-dessus, au premier étage, trois larges baies, encadrées de quatre statues allégoriques,

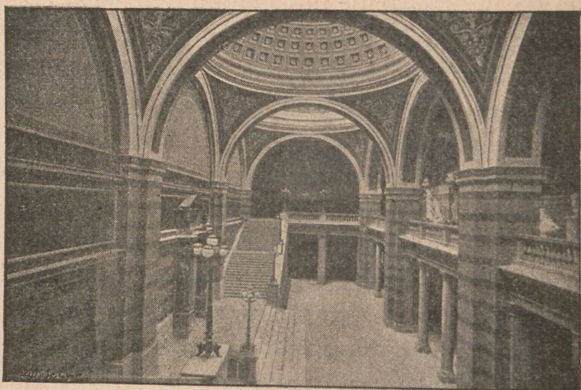


Fig. 55. — L'*Université* : vestibule du rez-de-chaussée.

jettent, au milieu du Palais, une heureuse note décorative, et corrigent bien ce qu'il aurait, sans cela, de trop grave et d'austère. Entre chacune des quatorze fenêtres, se détachent, en lettres d'or, sur des cartouches de marbre noir enguirlandés, les noms des principaux savants suédois : l'un des premiers, au centre, est celui de Carl v. Linné. Au deuxième étage, entre les fenêtres, il y a une variante dans la décoration : ce ne sont plus des noms de savants, mais, dans d'élégants blasons, les *armes* des villes. La façade toutefois, malgré ses vastes proportions

donnerait une idée inexacte de l'étendue de l'édifice, si l'on n'en faisait le tour : on se rend compte alors de l'espace considérable occupé par le quadrilatère. Puis, dès qu'on pénètre à l'intérieur, cette sensation de grandeur devient complète.

Par un large vestibule, ou atrium, on accède dans un hall immense, aux angles duquel s'ouvrent les grands escaliers qui conduisent aux étages supérieurs (Fig. 55). Le long des murs, à gauche et à droite, sont des moulages, et quelques statues, notamment deux, très-dignes d'attention, un Hercule enfant et une Junon, de Byström. Le hall est abondamment éclairé par la lumière qui descend de trois coupoles. En passant sous la coupole centrale, on arrive, par quelques marches, à une salle coquette, qui fait face à l'entrée, et qu'on nomme la « Salle des Fêtes » (Fig. 56). Avec sa vaste estrade, ses sièges en gradins, et ses tribunes, elle tient autant du théâtre que de la salle de conférence. Là aussi, l'éclairage vient d'en haut, par deux demi-coupoles juxtaposées, formant coquille. L'acoustique, dit-on, y est excellente, ce qui n'est jamais à dédaigner, mais ce qui est ici d'autant plus précieux que la salle sert, alternativement, aux séances de réception des candidats aux grades supérieurs; puis, aux beaux concerts

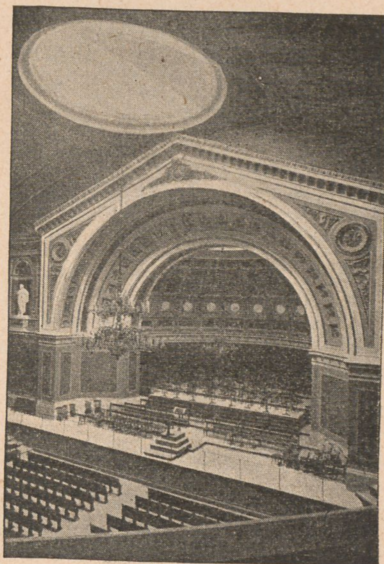


Fig. 56. — L'*Université :* grande salle des Fêtes.

et aux fêtes que les étudiants y donnent, de temps à autre.

Au premier étage, cohabitent, dans des pièces distinctes, les divers enseignements. Je relève, au-dessus des portes, les noms des Facultés : Teologiska Faculteten, Filosofica F., Juridiska F., Mediciniska F. Je pénètre ensuite dans une des salles de cours. C'est vaste, élevé, bien aéré, et surtout admirablement éclairé (1). Les gradins s'étagent, en montant, à partir du pied de la chaire du professeur, surélevée elle-même ; et, sur les gradins sont fixés des bancs dont le dossier, en retour, sert de pupitre aux étudiants, pour pouvoir prendre facilement des notes. Cela encore est très-pratique, et fort intelligemment compris. La même sagesse ingénieuse et clairvoyante a présidé à l'installation des laboratoires ; elle se fait sentir pareillement dans les cabinets où l'on

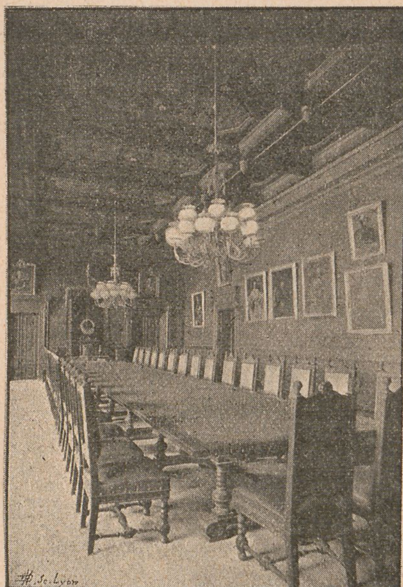


Fig. 57. — L'*Université :* grande salle du Conseil Académique.

(1) Ce détail, qui pourra sembler futile aux gens qui n'ont pas l'expérience des choses de l'enseignement, sera au contraire fort apprécié des hommes du métier. Il n'y a pas, dans une salle de cours, tant pour le professeur que pour les étudiants, de pire situation que de se trouver dans un cône d'ombre ! Et je pourrais citer, en France, bien des Facultés où l'on n'a pas fait preuve, dans l'organisation de ces salles, d'un sens pratique aussi affiné qu'à Upsala.

conserve les diverses collections. Enfin, elle s'est affirmée, avec toute la magnificence de mise dans le Palais de la première Université du Royaume, à propos de la création de la belle « Salle du Conseil Académique » (Fig. 57), et, tout particulièrement, dans la décoration et l'ameublement des appartements du Recteur et de son « Salon » (Fig. 58). Ce sont là des pièces royales, dont nombre d'autres Universités étrangères pourraient se montrer justement jalouses.



Fig. 58. — L'*Université* : Salon du Recteur.

Les Etats Scandinaves, qui possédaient, jusqu'à ces dernières années, trois Universités : l'une à Upsala; l'autre, à Lund ; et la troisième, à Kristiania, vont en avoir prochainement une quatrième, à Stockholm, grâce à un don princier de cinquante millions, qui a été fait à la capitale, en 1896, pour la fondation d'un nouvel établissement d'enseignement supérieur. Stockholm pouvait, en effet, s'estimer un peu déshérité, à cet égard, et semblait spécialement, vis-à-vis de Kristiania, capitale de la Norvège, dans une sorte d'infériorité. Sans doute, il s'y trouve, outre l'Institut technologique, que j'ai signalé en son lieu, plusieurs autres Instituts et Ecoles spéciales : mais tout cet outillage ne saurait réellement remplacer une Université. Or, bientôt Stockholm n'aura rien à envier à qui que ce soit, sous ce rapport. Mais si le succès de l'Œuvre est

d'ores et déjà assuré, l'Université nouvelle aura bien du mal à éclipser son émule d'Upsala, que recommandent son antiquité, ses longs services, et sa très-légitime illustration.

Fondée, en 1477, par Sten Sture, surnommé « le Vieux », l'Université d'Upsala fut richement dotée par Gustave Wasa; et elle a vu fréquemment, depuis, son trésor s'accroître de libéralités généreuses. Elle a donc, d'abord, pour elle, ce facteur si appréciable dans l'histoire de toutes les institutions humaines : un *passé!* Mais elle a, en outre, d'autres titres non moins recommandables : les savants les plus distingués dont s'honore la Suède ont, tour à tour, professé dans ses chaires; et c'est à ce foyer d'intelligence et de travail que sont venus s'éveiller, s'échauffer, et se modeler, pendant des siècles, les intelligences de la plus grande partie de la jeunesse suédoise. Aujourd'hui encore, malgré la juste notoriété dont jouissent ses vaillantes émules de Lund et de Kristiania, c'est encore l'Université d'Upsala qui rayonne le plus lumineusement sur tout le Royaume. Une phalange de cent Professeurs, dont une moitié est formée de « titulaires », et l'autre moitié d' « agréés », y distribuent, à une immense clientèle d'étudiants, les trésors des diverses sciences. Faut-il l'avouer? Il existe telle branche des connaissances humaines, la Philologie française, par exemple, dont le niveau, à Upsala, est non pas peut-être supérieur, mais certainement égal, à tout ce qui se fait de mieux, chez nous, dans cette spécialité; et je pourrais citer tels travaux, tels genres de recherches, entrepris et menés à bien, en l'espèce, par de simples étudiants, sous la direction éclairée de leurs professeurs, dont la nature, dont le titre seul, eût été capable d'effrayer, sinon même de rebuter, chez nous, quelques-uns de nos maîtres. Il y a donc indiscutablement, à Upsala, un superbe *entraînement :* en haut et en bas, l'on y *tra-*

vaille; et les publications Universitaires témoignent qu'on *sait* y travailler.

Le nombre des étudiants, qui s'était accru d'environ 50 %, de 1863 à 1873, s'élevait, à cette dernière date, à 1536. Il a, aujourd'hui, dépassé 1800; et l'on semble s'acheminer vers le chiffre de 2000, qui sera peut-être prochainement atteint. Sous la haute direction d'un Recteur, assisté du Conseil Académique, toute cette intéressante famille Universitaire est organisée, ou répartie, dans Upsala, en *nations*, d'après les provinces du Royaume auxquelles les étudiants appartiennent. Les « nations » sont au nombre de treize, et possèdent, chacune, ses maisons et ses jardins : là, sous la surveillance bénigne d'un Comité, dont ils élisent eux-mêmes les membres, les jeunes gens vivent d'une vie quasi familiale, et s'animent, les uns les autres, aux âpres et féconds labeurs. Les étudiants se distinguent, extérieurement, de leurs camarades des autres centres Universitaires, par la couleur de leur casquette : à Upsala, l'on porte la casquette blanche. Autant la petite ville est calme, et semble déserte, pendant les mois de vacances; autant elle s'anime, s'égaie, et se retrouve riante, dès qu'arrive la réouverture des cours : elle devient alors murmurante, comme une ruche; et elle sourit, bienveillante, à tous ces adolescents qui lui apportent l'entrain de leurs vingt ans. C'est l'éternel privilège de la jeunesse de faire rayonner autour d'elle la joie et la vie. Voilà des siècles qu'on en fait, à Upsala, l'expérience; et toute la population locale en est heureuse, et charmée.

Jetons, en prenant congé de l'Université, un rapide coup d'œil sur deux ou trois monuments encore, avant de revenir à Stockolm. Voici par exemple, au delà de la vieille « église des Paysans », et aux pieds de la rampe qui conduit au Château, un buste de Gustave Wasa, posé sur quatre énormes pierres runiques qui vont s'effilant, en forme

d'obélisque, de la base au sommet. Par-devant, l'inscription suivante donne la date précise de l'érection :

GUSTAVO ADOLPHO

MAGNO

NOMINE POPULI SVECANI

CAROLUS XIV JOHANNES

D. VI NOVEMBRIS

M. D. CCC XXXII

Plus loin, au bas du Parc Carolina, se trouve le grand bâtiment appelé *Carolina rediviva,* avec une belle façade, et un portique soutenu par quatre colonnes, précédé lui-même d'un perron. Là, est installée la « Bibliothèque » d'Upsala, qui, très riche en volumes de toute sorte et en manuscrits précieux, possède en outre la perle bibliographique connue, dans tout le monde savant, sous le nom de « Codex argenteus ». C'est une traduction, un peu incomplète, mais fort curieuse, du texte des quatre Evangiles, en langue gothique, par l'Évêque Ulphilas. Or, si l'on se rappelle que Ulphilas vivait au IVe siècle; si l'on tient compte, d'autre part, de ce fait, que le gothique est, pour les langues germaniques, ce qu'est le sanscrit pour les langues ariennes, on comprendra sans peine l'inappréciable valeur de ce vénérable document, dont l'or et l'argent des lettres n'ont été ni effacés, ni même éteints, sur le parchemin violet, par la main des siècles. Il y aurait à signaler encore un monument plus modeste, le *Physiologicum*, qui porte, inscrit au fronton, le nom du Mécène qui l'a offert à Upsala : DONAVIT REGNELL; l'*Anatomicum;* le *Jardin Botanique*, avec ses riches collections, etc. Mais

nous voici revenus aux Strömparterren. Sous le hall voisin, de la gare, déjà le train siffle; et, talonné par l'impitoyable heure réglementaire, il faut bien s'arracher au plaisir de prolonger sa visite aux intéressantes curiosités locales. Du moins emporte-t-on, des trop courts moments passés à Upsala, une ample provision de souvenirs, et, entre tous, l'impression d'avoir vu une idéale ville Universitaire!





CHAPITRE VIII

DE STOCKHOLM A MALMÖ. — CHOSES DE SUÈDE

Les trajets sont longs, en Suède : aussi, y recherche-t-on, de préférence, les express — quand il y en a —, et, tout particulièrement, les trains de nuit, qui, « brûlant » un plus grand nombre de stations que les trains de la journée, permettent de gagner un temps précieux. Le grand express de Stockholm à Malmö, qui part, chaque soir, de la gare centrale de la capitale, à cinq heures, est toujours assez encombré : mais, du moins, il a une belle allure ; et, comme on y trouve deux sleeping-cars, on voyage à la fois rapidement et sans fatigue. Sur la route, deux ou trois villes seulement attirent l'attention, au passage : c'est d'abord, la commerçante et industrielle cité de *Norrköping;* puis, *Linköping*, chef-lieu de l'Ostrogothie. Le soir, vers neuf heures, on nous octroie trente à trente-cinq minutes, pour dîner, au buffet de *Katrineholm ;* et quand je rentre dans mon compartiment, où j'ai encore la chance d'être seul, je trouve mon lit fait, les stores baissés, et tout organisé pour le repos de la nuit...

Quand je m'éveille, aux premiers feux du jour, le train marche, à toute vapeur, à travers un véritable chaos de rochers, de lacs microscopiques, d'îles bizarres, de marais,

de forêts et de collines, produit des anciens glaciers dont la Suède a jadis été couverte, comme le prouvent manifestement la rondeur des roches et leur polissure. L'aspect du pays, dans cette zône méridionale qui avoisine la Scanie, est très curieux : dans tous les intervalles, croît une végétation presque sauvage, qui marie ses teintes sombres au vert plus clair des arbres résineux des épaisses forêts. Çà et là, sur les hauteurs, apparaissent quelques arpents de pâturages, quelques petits champs, d'où émergent, peintes en rouges, des maisonnettes recouvertes de gazon. Mais, une fois en Scanie, la nature change de physionomie: de bouleversée et d'austère qu'elle était, elle devient riante, et, en quelque sorte, civilisée : la voie n'est plus hérissée de travaux d'art, comme tout à l'heure; elle chemine, tranquillement, sur un sol que bossèlent à peine quelques ondulations; et l'on se croit transporté dans un tout autre monde.

Je m'arrête à *Lund*, l'ancien « Londinum Gothorum », l'antique Métropole, pour voir sa célèbre cathédrale romane, et visiter son Université. Lund est une ville de 15.000 habitants, qui en compta autrefois 200.000, et qui est bien déchue de sa splendeur. Mais il lui reste, avec ses glorieux souvenirs du passé, sa clientèle Universitaire ; et c'est assez pour qu'elle tienne encore, parmi les cités suédoises, un rang très honorable. L'Université de Lund, émule de celle d'Upsala, aura bientôt deux siècles et demi d'existence. Fondée en 1668, un peu moins de deux cents ans après celle d'Upsala, elle est, comme elle, pourvue d'une riche dotation, et a peu à lui envier sous le rapport de l'organisation de son enseignement, et de ses « services ». Jusqu'à ces dernières années, l'Université était installée dans l'édifice que les vieilles chroniques désignent sous le nom de « Curia Lundensis », c'est-à-dire, dans l'ancien palais épiscopal, car Lund fut jadis fameux par son évêché. Mais,

depuis quinze ans (1882), l'Alma Mater possède son Palais à elle, un beau et vaste monument que l'architecte H. Zettervall a construit dans le style classique, et qui, s'il est moins imposant que le Palais Universitaire d'Upsala, n'est ni moins ingénieusement approprié à sa destination, ni moins pratiquement. Comme à Upsala, l'Enseignement supérieur compte, ici, quatre Facultés : théologie, droit, médecine, philosophie; et le nombre des étudiants, qui n'était, il y a vingt-cinq ans, que de 544, dépasse aujourd'hui 800. Lund a, du reste, comme son émule du nord, un grand Jardin Botanique, et de précieuses collections. Dans les bâtiments de l'ancienne Université, on a même installé, depuis 1882, une Bibliothèque et un Musée d'histoire.

La Cathédrale est une des plus magnifiques pages de l'architecture romane, dont on trouve de si beaux spécimens dans le nord, et, en particulier, dans les provinces des bords du Rhin. La construction du monument remonte, s'il faut en croire de vieilles légendes, à S. Laurent : ce qui est sûr, c'est que, une fois achevée, il fut consacré par S. Eskil, l'apôtre anglais de la Sudermanie, qui souffrit le martyre, près de Stockholm, dans la ville d'Elkilstuna, à laquelle il donna son nom. Par la pureté des lignes, la grâce des arceaux et des colonnettes, la majesté des deux tours de la façade, et l'ampleur extraordinaire des proportions, cette basilique produit un effet imposant. L'intérieur, de son côté, a une beauté tout originale, qui tient en partie à la disposition du pavé de la grande nef, lequel domine de près d'un demi-mètre celui des nefs latérales, et à l'aspect du chœur surélevé, qui se détache majestueusement du reste de l'église. J'ai fait allusion à ses vastes proportions. Il suffira, pour s'en faire quelque idée, de remarquer que la crypte, qui se développe sous le chœur et le transept, a, toute seule, une superficie

de près de quatre cents mètres carrés ; éclairée par un grand nombre de minuscules fenêtres, elle est peuplée de colonnes qui supportent la voûte, égayée par le murmure de l'eau d'une fontaine, et animée, pour ainsi dire, par la présence de trois statues très curieuses, celles du géant Finn, de sa femme, et de leur enfant, qui embrassent une des colonnes massives (1). Mais la nature des matériaux du monument n'est pas moins remarquable que ses proportions : presque tout l'édifice a été construit en blocs erratiques, et sa masse trapue semble défier les injures du temps. On peut seulement regretter que, après avoir été commencé dans le style roman le plus pur, il n'ait point

(1) La présence de ces singuliers personnages, dans la chapelle souterraine, se rattache à une *légende*, qui a été contée, quelque part, avec infiniment de charme, par Xavier Marmier :

« Dans la chapelle souterraine de la cathédrale de Lund, dit-il, on aperçoit, d'un côté, un homme embrassant avec force un des piliers; de l'autre, une femme tenant son enfant sur ses genoux et enlaçant une colonne, comme pour la renverser. On raconte qu'un géant de la Scanie, nommé Finn, vint trouver saint Laurent et lui dit : *Je te bâtirai une magnifique église, à la condition que tu sauras mon nom, quand elle sera finie; ou que tu me donneras le soleil et la lune, ou les deux yeux de ta tête.* Le Saint accepta. Finn se mit à l'œuvre; et c'était merveille de voir avec quelle habileté il entassait pierre sur pierre. Déjà les murailles étaient achevées, et le Saint ne savait pas le nom du géant. Il avait d'abord cru que ce serait une chose facile de l'apprendre : mais il eut beau le demander à tous les anges du paradis, à tous les prêtres et à tous les paysans de la Scanie, personne ne put le lui dire. Il commençait à être inquiet, car l'église grandissait, chaque jour, à vue d'œil. Mais, un soir qu'il passait, dans la campagne, il aperçut une femme assise, sur le seuil d'une maison, avec un enfant. L'enfant pleurait, et sa mère lui dit : *Tais-toi; ton père Finn va venir, et il t'apportera le soleil et la lune, ou les deux yeux de saint Laurent.* Cette fois, le bon Saint s'en retourna chez lui, tout joyeux. Quelques jours après, le géant vint le sommer de tenir sa promesse. *Allons, Finn*, dit saint Laurent, *l'église n'est pas encore achevée : plus tard, nous verrons!* Quand le malheureux architecte entendit prononcer son nom, il se précipita dans la catacombe et embrassa un des plus forts piliers, pour le renverser : sa femme et son enfant en firent autant. Mais le Saint les changea en pierre. Ils sont restés là, suspendus à leur colonne; et l'église du Saint s'est élevée sur leur tête, comme la religion du Christ sur les souches pétrifiées du paganisme. »

gardé jusqu'au bout l'aimable sévérité du plan primitif. Nos pères mettaient quelquefois des siècles à achever une basilique. Or, avec la fuite des ans, le goût était exposé à subir une évolution : tel style, qui avait eu toutes les sympathies des fondateurs d'un édifice religieux, subissait parfois une éclipse, à l'apparition d'un style nouveau ; et c'est ainsi qu'on vit, au moyen âge, l'admiration, dont avait si longtemps joui le plein-cintre, se porter, un jour, avec une préférence marquée, vers l'arceau brisé, et s'enthousiasmer pour toutes les gracieuses fantaisies de l'ogive. L'influence de l'architecture gothique s'est donc fait sentir, à Lund : sur les arceaux romans sont venues, çà et là, vers la fin de la construction de la cathédrale, se greffer les dentelures ogivales. L'œuvre, quoique fort belle, n'est donc pas absolument irréprochable ; il lui manque, sous le rapport du style, ce cachet d'*unité*, qui imprime aux monuments le suprême relief.

Après une journée passée dans la tranquille et studieuse petite ville, je reprenais, le lendemain matin, l'express pour *Malmö*, que dix-sept kilomètres seulement séparent de Lund : une promenade, mais une promenade charmante, à travers un vaste jardin, et le long de la côte du Sund. Je m'arrête, dans la commerçante capitale de la Scanie, juste le temps nécessaire pour rejoindre le bateau *Gjedser*, qui doit m'amener à Kjöbenhavn ; et je n'en vois que de loin la « Résidence », et l' « Hôtel-de-ville », qui en sont, avec l' « église Saint-Pierre », les trois édifices les plus remarquables ; leur masse, en briques rouges, se détache bien, d'ailleurs, sur l'agglomération des maisons voisines et des grandes manufactures de gants. Mais j'admire, dans la perspective favorable où il se dessine, à l'ouest de la ville et à l'extrémité des allées boisées des promenades publiques, le monumental « château de Malmöhus » : des fenêtres grillées des tours, les pauvres pri-

sonniers qu'on y enferme doivent jouir d'une vue féérique sur la Scanie et le Sund. Mais, hélas ! qu'importe la beauté du panorama à qui n'a plus la liberté?... L'un des époux de Marie Stuart, le comte Bothwell, en fit, ici même, avant eux, l'expérience, lorsqu'on l'y incarcéra, en 1573; et, depuis, nombre d'autres malheureux l'y ont renouvelée, et l'y renouvellent encore, chaque jour.

Et maintenant que le bateau m'emporte aux rives danoises, je fais, mélancoliquement, un rapide inventaire de mes souvenirs de la Scandinavie...

Mes lecteurs me permettront d'en grouper ici quelques-uns. Sans remonter au moyen âge et à l'union de Calmar (1397), il n'est peut-être pas inutile de rappeler que, en 1523, la Norvège lia sa fortune et ses destinées à celles du Danemark, en passant sous le sceptre du Roi Frédéric I. Pendant près de trois siècles, les deux peuples marchèrent, la main dans la main. Puis, le traité de 1812, entre la Russie et la Suède, ayant assuré à celle-ci la possession de la Norvège, l'union se trouva soudain rompue. Par la paix de Kiel, le Danemark dut consentir à cette séparation; en sorte que, depuis 1814, les deux Royaumes de la presqu'île Scandinave, la Suède et la Norvège, tout en restant distincts l'un de l'autre, se trouvent unis, tant au point de vue de la Couronne qu'à celui de la représentation auprès des nations étrangères. L'*Acte du Royaume*, en date du 16 août 1815, a réglé, entre les deux pays, les rapports constitutionnels : les dépenses communes sont réglées sur un fonds commun, et les affaires communes sont portées devant un Conseil d'Etat mixte. Le pouvoir *exécutif* est confié au Roi, que secondent des ministres responsables, et à qui appartient le droit de déclarer la guerre et de conclure la paix. Le pouvoir *législatif*, au contraire, est confié à la Diète, composée de deux Chambres : mais le concours du Roi doit se surajouter à celui

des Chambres, pour la formation de la loi; le Roi peut même, sans le Parlement, édicter, tout seul, des lois « économiques ».

J'ai parlé, assez longuement, de S. M. le roi Christian IX, de Danemark, dans la Ire Partie de cet opuscule (1). Il convient donc que je donne, maintenant, quelques explications sur la Famille Royale de Suède. On sait que le Maréchal Bernadotte (2) fut appelé, en 1810, par les Etats Suédois, à hériter de la succession du Roi Charles XIII. Or, aujourd'hui, le Roi de Suède et de Norvège, S. M. Oscar II, est le petit-fils de Bernadotte et d'Eugène de Beauharnais : son origine est donc doublement française ; et le Roi se plaît volontiers à le rappeler. Après de solides études à l'Université d'Upsala, il se consacra à la marine, qui le passionnait, et effectua plusieurs voyages au long cours : promu amiral, après avoir passé successivement par tous les grades de la carrière, il exerça divers commandements importants. Parallèlement, son frère, le Roi Charles XV, lui confiait plusieurs missions spéciales, où le Prince, qui est doublé d'un lettré distingué et d'un délicat artiste, put donner libre cours à ses goûts personnels. Le 18 septembre 1872, à l'âge de quarante-trois ans, il succéda à Charles XV, sous le nom de Oscar II. Il avait épousé, en 1857, Sophie, Princesse de Nassau, qui, douée, comme lui, d'un goût très-vif pour toutes les choses de l'esprit, a su l'aider à faire, de la Cour de Stockholm, un des centres artistiques et littéraires les plus

(1) Cf., ci-dessus, pages 79 sq.

(2) Bernadotte, né à Pau, le 26 janvier 1764, servit la France pendant les guerres de la République et de l'Empire : général, en 1794; maréchal de France, en 1804; prince de Pontecorvo, en 1806, il fut élu Prince Royal de Suède, par les Etats suédois, le 21 août 1810, et adopté par le Roi Charles XIII, de la Maison de Holstein-Gottorp, sous le nom de Charles-Jean. Il lui succéda, en 1818, sous le nom de Charles XIV Jean, Roi de Suède et de Norvège.

curieux et les plus distingués de toute l'Europe. De cette union, sont issus quatre fils : S. A. R. le Prince Gustave, duc de Vermeland, Héritier présomptif, né, le 16 juin 1858, au château de Drottningholm, et marié à la Princesse Victoria, de Bade ; le Prince Oscar, nommé Prince Bernadotte (15 nov. 1859) ; le Prince Charles, Duc de Westrogothie (27 fév. 1861) ; et le Prince Eugène, Duc de Néricie (1er août 1865).

Comme politique, le Roi Oscar II se distingue par la netteté de ses vues, et par sa franchise toute militaire. Bien qu'attaché à ses propres idées et légitimement désireux de les faire prévaloir, il consulte loyalement ses ministres et ses conseillers intimes : c'est dire que, en toutes circonstances, il demeure fidèle à son rôle de Roi constitutionnel. Malgré les querelles intestines, les regrettables déchirements des partis, et toutes les graves difficultés semées sur sa route, il a réussi à maintenir l'équilibre de l'Etat, et, à force d'habileté, à gouverner la Suède avec bonheur. La grosse question, celle qui allourdit le fardeau de sa double Couronne, est la question norvégienne ; elle a été d'autant plus le souci dominant de la vie du Souverain, que, après avoir d'abord temporisé avec l'agitation norvégienne, il a cru devoir lui faire quelques concessions qui, si elles ont eu l'heureux effet d'empêcher des complications plus graves ou même une rupture, ont, du même coup, éveillé, parmi les démocrates de Norvège, des prétentions plus arrogantes. Voilà pour la politique intérieure ; elle révèle, on le voit, une rare sagesse, en même temps que le plus noble caractère. Quant à la politique extérieure du Roi, elle n'est point tout-à-fait telle qu'on l'a imaginée, d'après quelques indices, dont on s'est exagéré la portée. Un Roi de Suède peut très-bien faire quelques parties de chasse, en compagnie de l'empereur Guillaume, sans être, pour cela, inféodé à l'Allemagne.

Non, le Roi Oscar II n'a rien de Prussien ! Seulement, comme il se trouve placé entre deux courants contraires, et qu'il doit tenir également compte des tendances démocratiques de la Norvège, que la crainte de la Russie rend plutôt allemandes, et des sympathies traditionnelles et hautement avouées de la Suède, qui vont spontanément à la race et à la civilisation françaises, il est bien évident que le Souverain peut, en tout honneur, se mettre en frais d'égards pour son impérial voisin. Mais, dans le fond, et parce qu'il est Suédois avant tout, le Roi Oscar II tient à conserver sa plus absolue liberté d'action, c'est-à-dire, à demeurer neutre : Sa Majesté voit clairement que toute autre politique risquerait de rompre, à bref délai, l'union des deux Royaumes, et de compromettre, comme Elle l'a très-nettement fait entendre, dans un discours resté célèbre, *non-seulement la paix du dedans, mais aussi celle du dehors*. Et c'est au maintien de cette double paix que le Roi consacre ses soins les plus assidus.

Notons un dernier détail qui rendra la personne du Roi plus sympathique encore, et plus digne de notre admiration totale. Le Roi de Suède n'est pas en effet seulement un habile politique, un littérateur distingué, et un artiste d'élite ; c'est, en outre, un homme de cœur et de courage. Un fait, entre mille autres, suffira à le prouver. En 1862, dans le ravin de Montgros, près de Nice, Sa Majesté se jeta bravement, au péril de sa vie, au-devant des chevaux emportés qui, dans une course vertigineuse, traînaient aux abîmes un landau contenant une femme et deux enfants. On n'a point oublié, à Nice, ce courageux et émouvant sauvetage. De son côté, le gouvernement français témoigna au Prince d'alors sa haute reconnaissance, en lui faisant remettre une médaille. Or, de cet hommage de la France, le Prince se montra extrêmement fier. Et, aujourd'hui, dans le cabinet de travail du Roi, à Stockholm, on peut

voir la médaille d'or de 1862, suspendue, par son petit ruban tricolore, à côté du diplôme du prix de poésie que l'Académie de la capitale suédoise lui accordait, cinq ans plus tard, dans un concours d'œuvres anonymes.

L'une des plus constantes préoccupations du Roi et des pouvoirs publics est celle de la consommation de l'alcool. Le mouvement anti-alcoolique fut inauguré, en Suède, d'une façon très remarquable, vers 1830, par le pasteur Wiesselyren. Repris, dans ces dix dernières années, il a, on peut le dire, transformé le pays et les habitudes sociales, surtout en Norvège, où l'alcoolisme sévissait comme un fléau. Les Chambres ont promulgué, en janvier 1895, une loi par laquelle le commerce de détail de l'alcool est interdit à tout particulier, au profit d'une Société qui doit employer les bénéfices réalisés à des œuvres de bienfaisance publique. Chaque samedi, et la veille des fêtes, tous les débits d'alcool doivent être fermés, à partir de midi, jusqu'au surlendemain matin. Le bourgmestre a même qualité pour interdire complètement, s'il le juge opportun, la vente de l'alcool, pendant les foires et les kermesses, comme pendant les journées électorales et celles du tirage au sort. On veut, par cette législation rigoureuse, atteindre, s'il se peut, jusqu'aux racines du mal. On professe, dans les régions gouvernementales, une telle horreur pour l'ivresse publique, que pour la prévenir, on l'a rendue passible d'une amende, et même de prison ; la loi va jusqu'à condamner à des dommages-intérêts quiconque jette à la porte un homme ivre (1).

En parlant d'Upsala et de Lund, j'ai montré sur quelles

(1) Dans son N° de janvier-février 1896, la Revue *Samtiden* a publié, sous la signature de M. Klaus Hanssen, une intéressante étude médico-sociale, sur l'Alcoolisme : « Nous ne sommes pas encore assez bien élevés, dit l'auteur, pour nous passer complètement des spiritueux ». Il conseille, à bon droit, d'exercer une réforme surtout « dans les *notions de tempérance* du public ».

bases larges et intelligentes est organisé, en Suède, l'Enseignement supérieur.

L'Enseignement secondaire, qui est donné dans les Collèges et les Ecoles pédagogiques, n'est pas, dans son ensemble, moins recommandable (1). Mais c'est peut-être, toutes proportions gardées, l'Enseignement primaire qui témoigne des plus louables efforts, pour établir l'instruction sur l'ordre et la discipline : son organisation suffirait à prouver combien les pouvoirs publics ont à cœur la culture et le perfectionnement des classes populaires. L'instruction primaire est obligatoire, en Suède ; et les enfants instruits à domicile doivent subir, tous les six mois, un examen, devant une Commission spéciale. Quant aux maîtres, instituteurs ou institutrices, ils doivent tous avoir atteint leur majorité, pour pouvoir professer, et sortir d'une Ecole normale. Ajoutons que l'école *laïque*, cette triste spécialité de la France, est chose inconnue aux pays Scandinaves : la Religion est partout réglementairement enseignée, dans les écoles officielles ; on n'y a, nulle part, la sottise de croire qu'on travaillerait utilement à la grandeur future de l'Etat, en lui préparant des générations de petits athées...

Des Ecoles à la Littérature, la transition paraîtra assez naturelle. A l'origine, c'est-à-dire au xve siècle, la Suède trouva sa poésie et sa mythologie, dans les récits et les chants Scandinaves qui s'étaient conservés, en Islande, sous la forme la plus rapprochée de leur état primitif, et qui furent en partie recueillis dans les Eddas : elle s'ap-

(1) Partisan convaincu, et « irréductible », de la supériorité de l'enseignement *classique*, pour la formation achevée de l'intelligence, sur tous les enseignements *modernes* qu'il plaira aux réformateurs présents et futurs de jamais inventer, je ne puis constater, sans un profond regret, que les Chambres suédoises ont récemment voté l'abolition du latin, et du grec, dans les lycées. Ce « progrès » -là m'a, hélas ! tout l'air d'être un progrès... à reculons !

propria, en les modifiant, sous l'influence du christianisme et d'une civilisation plus douce, ces légendes héroïques appelées « Folkvisor », d'un caractère à la fois épique et grossier, et d'un rythme étroitement lié, par la répétition des rimes, à des mélodies populaires (1). Au temps de la Réformation, les principaux monuments de la littérature, ou plutôt de la langue, sont des traductions des livres de la Bible, ou encore de chroniques, de légendes, et de romans de chevalerie. L'histoire nationale prend ensuite son essor : non-seulement on la raconte, mais encore on prend plaisir à la mettre en tragédie, et en comédie. Survient le XVII[e] siècle, qui, s'il n'a pas à fournir des noms éclatants, offre du moins le spectacle d'une assez grande activité littéraire. Les Princes se font gloire, alors, d'être des Mécènes ; et, à leur exemple, les grands personnages protègent les littérateurs. C'est la Reine Christine qui fonde l'Université de Lund, en même temps qu'elle attire à sa Cour les plus illustres savants étrangers. Dans les Lettres, l'érudition proprement dite tient sans doute plus de place que l'imagination ; la philologie et l'histoire prennent le pas sur la poésie : néanmoins, l'élan est donné. Bientôt, Kellgrenn se fait un nom, comme poète épique et satirique ; et, vers la fin du XVIII[e] siècle, tandis que Halman se distingue par la composition de plusieurs comédies estimables, un Roi, Gustave III, se place, par ses drames historiques, au premier rang des auteurs dramatiques.

Une curieuse et attachante figure que celle de ce Roi-dramaturge ! Gustave III fut l'un des hommes les plus spirituels que la Suède ait jamais possédés, et le représen-

(1) Il semble démontré aujourd'hui que les vieilles chansons Scandinaves, et, en particulier, la ballade, sont originaires, non point, comme on l'a cru longtemps, de l'Allemagne, mais des colonies danoises fondées, en Angleterre, au moyen âge.

tant le plus caractéristique de son époque si brillante. Après avoir reçu une éducation toute française, il aima à s'inspirer de la lecture de nos auteurs, pour ses productions personnelles, soit dans le choix de ses sujets, soit dans celui des termes et des expressions mêmes. Cependant, malgré sa dépendance vis-à-vis du théâtre français, il sut rester assez individuel, et s'affirmer assez national, pour mériter de conquérir, dans l'histoire de l'art dramatique, la place d'honneur de créateur de la scène suédoise moderne. Et ainsi, Suédois et Gaulois tout ensemble, Gustave III a montré quelles affinités secrètes existent, en réalité, entre les deux races. Ce qu'il nous plaît particulièrement de retenir, c'est que, disciple de la Gaule pour toute sa culture et pour sa vue de la vie, il le fut, avant tout, comme poète, presque comme un des propres fils du pays, comme on peut l'être seulement quand on pense à moitié dans la langue de celui-là.

Mais, avec le XIXe siècle, commence la réaction contre le goût français (1). La société l' « Aurora », fondée par Atterborn, à Upsala, en 1807, s'inspire alors presque exclusivement des principes de la critique philosophique et esthétique allemande, qui, elle-même, procédait d'une réaction violente contre la France. De toutes parts, commencent des tentatives de littérature nationale : le poète idyllique Wallin ; les lyriques Nikander, Stagnelius, et Vitalis ; Aug. Afzelius, le populaire metteur en œuvre des

(1) Il y a pourtant quelques exceptions à faire, à cet égard. Même au XIXe siècle, quelques écrivains Suédois continuent encore à abonder dans le sens du goût français : malheureusement, ils n'ont ni assez de talent, ni assez d'autorité, pour s'imposer à l'attention des contemporains. L'un des plus connus est August Blanche, qui eut, il y a une cinquantaine d'années, son heure de célébrité. S'il ne fit point école, comme auteur dramatique, c'est que, en somme, il ne fut guère qu'un « accommodateur » assez peu original des comédies françaises, et des vaudevilles, du milieu de notre siècle.

traditions suédoises ; les romanciers, tels que M[mes] Emilia Carlen et Knorring ; d'autres encore, trahissent la force de la poussée. Puis, entre temps, deux hommes surgissent, deux colosses, qui, bien que d'origine norvégienne, tiennent, par les moelles, à la littérature nationale, et conquièrent l'un et l'autre une renommée bientôt universelle : j'ai nommé Ibsen, et Björnson.

Henrik Ibsen, qui est presque aujourd'hui septuagénaire (1), eut une jeunesse difficile. Ses premiers écrits furent des vers aux Hongrois pour les encourager dans leur lutte (1848) ; une série de sonnets au roi Oscar de Suède, pour l'engager à soutenir les intérêts des frères danois ; et un drame sur « Catilina », où ce conspirateur est présenté comme un utopiste, un rêveur, un humanitaire. Puis, vient une période de calme : Ibsen écrit alors des pièces assez ordinaires ; et, après avoir présidé, quelque temps, aux destinées du théâtre de Bergen, il devient directeur de celui de Kristiania. Mais le révolté reparaît bientôt dans les « Soutiens de la société », les « Revenants », la « Maison de poupée », « Rosmerlsolm », et surtout dans « Empereur et Galiléen », drame historique en deux parties, où il synthétise toutes ses idées dramatiques, et dresse un réquisitoire contre les bases de la morale et de la société modernes. C'est au nom d'une sorte de « christianisme » intransigeant et radical (2), qu'il s'insurge contre les conventions et les hypocrisies : il comprend, ou semble comprendre, la nécessité historique de l'avènement du christianisme, mais, sans l'admirer, sans l'aimer, sans cesser d'aspirer à un « *troisième* règne », qui serait, d'après

(1) Il est né, à Skien, le 20 mars 1828.

(2) On voudra bien remarquer les expressions dont je me sers ici : « ...Au nom d'une *sorte* de christianisme intransigeant et radical. » Il est assez clair qu'un tel christianisme n'est pas le Christianisme : ce n'en est qu'une ombre menteuse, et tristement décevante !

sa conception personnelle, la réconciliation entre la théorie de la jouissance, fond des croyances païennes, et celle de la renonciation, base des doctrines nouvelles. Puritain et presque sauvage, à ses heures; très homme du monde, quand il lui plaît, Ibsen a vécu, tantôt comme un ours polaire, et tantôt comme, chez nous, un habitué du boulevard. Or, le contre-coup de cette existence assez nuancée de contrastes, et qui se compliqua, pour lui, de l'action puissante d'une nature pittoresque, grandiose et variée, sur son imagination, s'est traduit fidèlement dans son œuvre, c'est-à-dire dans une vingtaine de drames et dans un volume de poésies. Ce qu'Ibsen a, pour ainsi dire, « prêché », ce sont les droits de la conscience individuelle contre les lois écrites, et celles de la grande morale humaine contre le pharisaïsme bourgeois; c'est l'amour de la vérité, et la haine du mensonge; c'est le rachat, et la purification, par la souffrance; c'est, dans nos relations avec autrui, la miséricorde indépendante, le pardon de certaines fautes que le pharisaïsme, lui, ne pardonne pas; c'est, dans le mariage, l'union parfaite des âmes, union qui ne saurait reposer que sur l'absolue sincérité des époux et sur l'entière connaissance qu'ils ont l'un de l'autre; c'est enfin la conformité de la vie à l'*Idéal*, un idéal où je dirais qu'il entre un peu d'évangile, si l'évangile pouvait jamais être, seulement tant soit peu, orgueilleux et raisonneur. Ses pièces et ses poésies ont exercé, dans son pays, une influence considérable sur la génération contemporaine. Elles en ont eu une aussi, et qui paraît assez grande, en Angleterre, en Danemark, en Allemagne, en Russie. Chez nous, les représentations qu'on a données du « Canard sauvage », au Théâtre-libre, et de la « Dame de la mer », au Théâtre-moderne, ont provoqué, sur l'auteur, des appréciations assez diverses. La curiosité a passablement servi à amorcer le public; on a voulu voir, parce qu'il

s'agissait d'une pièce de cet « Henrik Ibsen, dont le nom est sur toutes les lèvres ». Mais si l'on s'est accordé à reconnaître qu'il a infiniment de talent et qu'il sait faire, avec une rare originalité, l'analyse de certains états d'âme, il s'en faut qu'on ait eu, sur la « thèse » elle-même qu'il présente, la même unité d'appréciations. N'empêche que c'est peut-être le plus grand nom, et la gloire la plus haute, de toute la littérature Scandinave.

Car Björnstjerne Bjornson (1), bien qu'il ait eu, lui aussi, deux cordes à son arc, et qu'il ait certainement excellé dans la poésie comme dans le roman, n'a pas eu, sur ses contemporains, l'action puissante, générale, et, pour ainsi parler, enveloppante, qu'Ibsen a réussi à exercer, du haut de la scène. Cette « dépression » d'influence s'explique aussi peut-être par des considérations qui n'ont rien à voir ici, mais qu'il convient tout de même de noter, à savoir, par des considérations politiques. Norvégien avant tout, et républicain avancé, Bjornson a, maintes fois, soutenu avec véhémence, dans la presse, des idées propres à semer la désunion entre les deux Royaumes Scandinaves ; il a, longtemps, passionné, et surexcité les esprits, par des théories politiques ultra-libérales ; en un mot, il s'est proprement comporté en agitateur. On comprend donc qu'une telle attitude, si elle lui a valu, d'un côté, de fervents enthousiasmes, a dû, de l'autre, lui aliéner de nombreuses admirations, qui, sans cela, seraient allées à lui tout spontanément. Ce qui est sûr, c'est que, pour nous qui n'avons point à intervennir dans ces graves et brûlantes querelles, Bjornson possède, en même temps qu'un grand talent de

(1) Norvégien, comme Ibsen, M. de Bjornson est né à Quikne, le 8 décembre 1832. On l'a quelquefois appelé le « Victor Hugo » de la Norvège; et le qualificatif n'a rien d'outré. Comme V. Hugo, Bjornson a, en plus de ses poésies, des romans, et plusieurs pièces de théâtre, drames ou tragédies.

poète, des dons merveilleux, comme romancier. Personne n'a excellé, comme lui, à faire une peinture fidèle et poétique de la vie et de la nature, dans les régions septentrionales où il se plait à placer la scène de ses récits. C'est par là qu'il a obtenu, en France, je n'oserais dire la popularité, mais, du moins, la sincère et très sympathique estime de tous les esprits délicats qui connaissent, soit son roman « Arne », soit son exquise et si pittoresque Nouvelle « Synnöve Solbakken. »

Et c'est avec le souvenir de ces deux grands noms d'Ibsen et de Bornjson que j'aime à laisser le lecteur, en terminant cet aperçu sommaire du développement de la littérature nationale, et le rapide examen de ce j'appelais, en tête de ce dernier chapitre : *Choses de Suède.*



TROISIÈME PARTIE

EN NORVÈGE



TROISIÈME PARTIE

EN NORVÈGE

CHAPITRE PREMIER

CHOSES DE NORVÈGE. — PAYSAGE NORVÉGIEN

Ce n'est pas, qu'on veuille bien le croire, pour faire montre d'originalité, que je commence cette III[e] Partie, justement par où j'ai fini la première, et la seconde. Les explications que j'ai été amené à fournir, dans mon dernier Chapitre, sur la « Constitution » de la Suède, resteraient incomplètes, si je n'y ajoutais maintenant quelques détails nouveaux sur la situation respective de la Norvège, dans l'Union des deux Couronnes. Le lien étroit, et assez apparent, j'imagine, qui rattache les deux questions, justifie donc surabondamment ce complément d'enquête immédiat. Sans remonter très haut dans le moyen âge, il convient en effet de rap-

peler que la Norvège, après avoir été librement gouvernée par ses rois, conclut spontanément, en 1376, avec le Danemark, une alliance, qui devait laisser à chacun des deux Etats son autonomie personnelle. Malheureusement, l'union profita surtout au Danemark ; et la Norvège, traitée peu à peu comme une province danoise, s'aperçut, de jour en jour davantage, qu'elle s'était, en réalité, donné un maître. Désireux de reconquérir leur indépendance, les Norvégiens durent attendre, pendant des siècles, qu'une occasion favorable s'offrît à eux pour recouvrer leur liberté. Ils la saisirent, avec empressement, en 1814, lorsque, par le traité de Kiel (14 janvier), le Roi de Danemark céda la Norvège au Roi de Suède, « avec le droit absolu de propriété et de suprématie, comme pour bien affirmer que, depuis quatre siècles et demi, la Norvège n'avait été qu'une fraction du Danemark. Mais cette séparation, en les remettant de nouveau en tutelle, ne faisait point le compte des Norvégiens. Le 17 mai suivant, à Eidsvold, ils se soulevèrent; et ils rédigèrent une charte solennelle, pour établir que « la Norvège est un royaume libre, indépendant, et indivisible ». Après quoi, ils élurent, comme Souverain, le Prince héréditaire de Danemark, Christian-Frédéric, qui avait été précédemment leur vice-roi (1).

Cette solution imprévue indisposa d'autant plus la Suède, qu'elle cherchait une compensation à l'abandon qu'elle venait de faire de la Finlande à la Russie. On courut aux armes. Vaincus, les Norvégiens durent accepter les conditions de la Suède, pendant que, par la Convention de Moss, le Prince-héritier renonçait à la couronne. Des pourparlers s'entamèrent, entre le Storthing Norvé-

(1) Le Prince héritier succéda, en 1839, à Frédéric VI, sur le trône de Danemark, et prit le nom de Christian VIII.

gien et les Commissaires du Roi de Suède; et, le 4 novembre 1814, après une laborieuse discussion, les deux parties finirent par s'entendre et par signer une Constitution, aux termes de laquelle les deux Royaumes devaient être unis, sous le sceptre du Roi de Suède, tout en demeurant indépendants l'un de l'autre. Depuis quatre-vingts ans, ils vivent ainsi, juxtaposés : autonomes l'un et l'autre, ils ont, tout à fait distincts, leurs Parlements, leurs armées, leurs finances, et ils jouissent d'une indépendance administrative absolue. Quant aux affaires communes aux deux pays, elles sont examinées et résolues dans un Conseil d'Etat mixte, composé de Suédois et de Norvégiens.

A première vue, cet état de choses semble aussi favorable que possible pour ménager, de part et d'autre, les susceptibilités nationales. Mais, si l'on songe que l'acte d'Union, dans lequel devrait être énuméré le détail des affaires *communes*, est à la fois très sommaire et très confus, on comprendra sans peine que, depuis plus de trois quarts de siècle, des difficultés sans nombre aient pu surgir, entre les deux Royaumes, et que le conflit y règne aujourd'hui presque à l'état aigu. Or voici, esquissée aussi exactement que possible, la forme qu'il revêt, actuellement. La discussion entre la Norvège et la Suède porte spécialement sur la négociation des affaires Norvégiennes, et sur celle des affaires communes aux deux pays. Sur le premier point, les Norvégiens repoussent tout compromis; désireux de rester, chez eux, maîtres absolus, ils refusent toute intervention des pouvoirs Suédois. Sur le second, ils limitent la question des affaires communes à l'alliance défensive, et disent tout haut que la Norvège veut rester maîtresse de ses destinées et ne point être exposée, par exemple, à se voir engagée dans des traités, malgré elle. Pour y arriver, ils réclament, à cors et à cris, au lieu du Ministre des affaires étrangères, qui est unique

pour les deux Royaumes, et toujours Suédois, un Ministre spécial, qui serait Norvégien, et responsable devant le Parlement de Kristiania. Mais la Suède ne peut évidemment pas céder devant de telles injonctions, sans s'amoindrir, ni surtout sans s'engager dans une voie de concessions graves, dont il lui serait ensuite impossible peut-être de se tirer. L'opinion est unanime, en Suède, à cet égard; et, en maintenant avec énergie et fermeté les principes constitutionnels, le Roi Oscar II sait fort bien qu'il a, derrière lui, tout son peuple.

On doit regretter, sans doute, ce conflit violent, entre deux peuples qui auraient tant et de si bonnes raisons de vivre en une parfaite entente. Mais ce qu'il faut regretter surtout, c'est que les Norvégiens, aveuglés par leur ambition immodérée d'indépendance, comprennent si mal leurs véritables intérêts. Ils s'estiment, à tort, exclus de la direction des affaires étrangères, puisqu'ils ont, à Stockholm même, un Ministre d'Etat, dont l'autorité est aussi considérable que l'influence, et qui est consulté pour toutes les affaires communes. D'autre part, ils oublient qu'ils ont un bon nombre de Norvégiens, dans le corps Consulaire. Enfin, ils ne se rendent pas compte que, en fait, jamais leur pays n'a été plus prospère, ni plus heureux, qu'il l'est depuis quatre-vingts ans. L'opposition, qui est entretenue, chez eux, par une moitié seulement du Storthing, et qui, malgré les prétextes qu'elle met en avant, ne vise rien de moins que la séparation des deux Royaumes, cette opposition, dis-je, est aussi maladroite, et, dans le fond des choses, aussi anti-nationale, aussi anti-Norvégienne, que possible. Trois quarts de siècle d'une paix et d'une prospérité, telles que la Norvège ne les avait encore jamais connues, devraient suffire, ce semble, pour lui prouver qu'il ne lui a pas été inutile de vivre sous le régime de l'Union, et que, en poursuivant, avec une minorité turbulente, le rêve

d'une scission, elle aura, très probablement, beaucoup plus à perdre qu'à gagner. Personne n'ignore qu'il n'y a pas, entre les deux races, parfaite identité de goûts. On sait, au contraire, que les tendances politiques et sociales des deux peuples sont extrêmement tranchées : autant la Suède prend les choses de haut, avec son aristocratie puissante; autant, en Norvège, le sentiment démocratique et la poussée républicaine sont sensibles (1). Mais, précisément, parce qu'on le sait, serait-il sage d'en tenir compte, et de ne rien faire qui pût envenimer une situation déjà assez compliquée par elle-même.

Le touriste qui voyage aux Pays Scandinaves subit, à sa manière, le contre-coup de cette division respective des pouvoirs administratifs, entre les deux Royaumes. Chacun d'eux ayant la gestion distincte de ses finances, a, par conséquent, sa douane spéciale. D'où il ressort que, à chaque passage de la frontière, de Suède en Norvège, et vice-versa, l'on est condamné à subir la visite des inspecteurs. Désagréable déjà en elle-même, cette formalité devient alors particulièrement odieuse; et l'on maugrée, malgré soi, contre un état de choses qui n'est plus guère, ce semble, en harmonie avec les progrès de la civilisation.

Ces minuties administratives sont d'ailleurs d'autant plus désobligeantes, qu'on n'est, nulle part plus qu'en Suède et qu'en Norvège, prédisposé à s'abandonner tout entier à l'admiration de la beauté naturelle du pays. Elles viennent fort malencontreusement déranger le voyageur dans l'abandon de son enthousiasme. Elles revêtent alors, à ses yeux, je ne sais quel caractère de taquinerie mala-

(1) Le mouvement *féministe* s'est extraordinairement développé, en Norvège, depuis vingt ans. Du train dont on marche, il est aisé de prévoir que, dans un avenir prochain, toute femme norvégienne, remplissant les conditions requises pour l'exercice de l'électorat, sera admise au vote et aura droit de suffrage, comme les hommes.

droite et intempestive; et il se répète à lui-même que, dans un Etat où il n'y a qu'un Roi, la circulation devrait bien être libre, du nord au midi des provinces, et de l'est à l'ouest!

Car, quel pays merveilleux! La nature septentrionale est riche, entre toutes, d'aspects grandioses et de saisissantes beautés. Les Norvégiens, comme pour en donner une explication, ont inventé une curieuse légende : « Lorsque Dieu, disent-ils, sema, sur la surface du monde, la bonne terre à blé, il eut une distraction, et il oublia la Norvège! Pour réparer cette erreur, avec soin, il recueillit, de sa main divine, les quelques miettes de terre qui restaient encore au fond du sac; puis, d'un geste rapide, il les jeta sur la forêt de pics. Mais, afin de dédommager ceux qu'il avait ainsi oubliés involontairement, il mit, au plus profond de leur cœur, l'amour du sol natal. Et ce fut leur consolation! » Or, la légende est exacte, dans deux au moins de ses parties. Nul peuple n'a, plus développé, ni plus tenace, que les Norvégiens, le culte du sol; tout de même que nul pays, en Europe, n'offre une aussi vaste, ni une aussi variée « forêt de pics ». Montagnes et plateaux, vallées et collines, lacs et torrents, tout a ici je ne sais quoi de démesuré dans les proportions, et de fantastique dans la forme. Dans cette Norvège, qui n'est, à proprement parler, comme l'indique d'ailleurs assez clairement son nom, *Nord Weg*, que le « chemin du Nord », règnent en maîtres la brume, les écueils et les tempêtes (1). Les

(1) Cela est vrai surtout pour l'époque de la mauvaise saison. Mais, comme la mauvaise saison n'est guère interrompue, en Norvège, que par les « mois d'*été* », l'on voit assez que les tempêtes et la brume ont largement le temps d'y régner en maîtres. Pendant la belle saison, la mer est, assez ordinairement, calme, et l'on va, habituellement, sans fatigue, de Kristiania au Cap Nord, par les bateaux confortables, qui font le service à travers les *skjärgaards*, ou archipels, des côtes.

routes, où circulent « Kerrets » et « Karrioles » (1), font rêver, et donnent le vertige : tantôt, elles côtoient un torrent écumeux, qui semble vouloir tout emporter sur son passage; tantôt, elles grimpent jusqu'au haut d'un col, à travers des sapins, ou des entassements de rochers; tantôt, elles descendent, en se précipitant vers la vallée, mais avec une telle inclinaison, une pente si forte, des courbes si anguleuses, que, n'était la vigueur de jarrêts des petits chevaux du pays et leur étonnante agilité, l'on risquerait cent fois d'être précipité dans l'abîme.

Puis, si, aux rives des lacs et à la naissance des fjords, se trouvent précisément quelques-unes des « miettes de terre » que le Créateur, jeta à la volée; si, en d'autres termes, il y a là des pelouses riantes et des tapis de verdure, voici, par contre, les sapins qui s'accrochent aux premières anfractuosités des pentes, et qui, à mesure qu'on s'élève, se rapprochent, se resserrent, et s'étreignent, pour couronner les cimes d'admirables forêts.

Plus loin, ce sont les lacs, échancrés, dentelés, étendant, dans tous les sens, leurs bras allongés, et reflétant, sur le cristal de leurs ondes sans cesse fécondées par l'eau pure que leur apportent les glaciers, l'azur du ciel, et les hautes ramures des arbres du rivage.

Au-delà encore, c'est l'éternelle symphonie des cascades; tour à tour impétueuses et terribles, ou gracieuses et caressantes, selon qu'elles jaillissent entre les rochers abrupts, ou qu'elles glissent, sans effort, le long de la dalle de granit, qu'elles ont polie et argentée.

Enfin, et abstraction faite des fjords, que j'aurai, plus d'une fois, par la suite, l'occasion de décrire en détail, ce

(1) L'un et l'autre véhicules n'ont que deux roues, mais énormes; toutefois, tandis que la « Karriole » n'a qu'une place, le « Kerret » a deux sièges. L'un comme l'autre, d'ailleurs, va à fond de train, de même que les « droski », à Pétersbourg.

sont ces montagnes à pic, ces géants de pierre, qui se dressent, majestueux et farouches, au bord des eaux, et dont la vue des côtes accidentées du lac des Quatre-Cantons ne donne qu'une vue en miniature, et ne peut fournir qu'une très pâle et très incomplète idée.

Au fond de ces vallées, et de ces gorges, qui ne semblent jamais finir: au bord de ces lacs, aux aspects indéfiniment variés; aux tournants de ces routes qui, alternativement, grimpent, ou se précipitent; à mi-côte de ces pentes, où s'essaiment les sapins, plantez, comme par hasard, quelques maisonnettes de bois, coiffées de grands toits de tuiles, ou, plus ordinairement, recouvertes de chaume, et toutes pimpantes des éblouissantes tonalités des couleurs claires, et vous avez — en dehors des villes, bien entendu — l'aspect, en raccourci, du pays norvégien, tel que pourrait vous l'offrir la vision rapide, mais nécessairement incomplète, d'une vue d'ensemble, dans un « panopticum ». C'est original, à outrance; et l'image de ces choses, quand elle a, une fois, frappé les yeux, se fixe dans la rétine, pour ne plus jamais s'y effacer.





CHAPITRE II

KRISTIANIA

Ces délicieuses maisonnettes, dont j'ai parlé, qui sont peintes en lilas, en vert, en rose, etc., on croirait, quand on approche de la capitale, qu'elles ont été groupées là, dans les fjords, par quelque magicien, pour le plaisir des yeux : elles s'harmonisent si bien avec le paysage ! Au lever du soleil, le *fjord* (1), au fond duquel s'étage KRISTIANIA, apparaît d'abord comme enveloppé d'une teinte plate, d'un violet assez intense, dont la buée flotte sur les îlots qu'elle enserre dans ses ondulations. Mais, à mesure que monte l'astre bienfaisant et que ses rayons se glissent, plus vifs, dans les moindres saillies des baies et des découpures, les lignes prennent plus de consistance, et, aux tonalités violettes de tout à l'heure, succèdent les nuances nettement dessinées des

(1) On donne, proprement, le nom de *fjords*, aux baies étroites qui découpent, comme à la scie, la côte norvégienne, et qui, soit par leurs innombrables ramifications ; soit, plus simplement, par l'enfoncement parfois considérable qu'elles atteignent, jusque dans l'intérieur des terres, forment, avec les lacs du pays, un véritable réseau de canaux naturels, grâce auxquels, tout ensemble, la Norvège est dotée des plus belles voies de communication qui existent peut-être en Europe, et elle ménage au voyageur les plus pittoresques et les plus grandioses surprises qu'il soit possible d'imaginer.

objets : c'est le vert du gazon des prairies, des bouquets d'arbres, et des forêts; c'est le gris nacré des falaises; c'est la surface d'argent du fjord, au sein duquel vogue, comme sur une glace dépolie, une foule d'îles aux formes capricieuses (Fig. 59). La grande féérie commence, pour ne plus cesser, jusqu'au cap Nord.

Kristiania est la première toile de ce décor merveilleux. Construite, au pied d'une colline couverte de sapins qui se redresse en pente douce, la capitale est assise, à l'extrémité nord du Kristianiafjord, sur un sol extrêmement accidenté. Sa vraie beauté est donc dans son site et dans son cadre, plus que dans ses monuments, qui sont rares et que l'on compte. La raison en est dans ce fait que, en Norvège, quand les incendies éclatent — et ils y éclatent souvent (1) — ils sont terriblement destructeurs. Aussi, dit-on couramment, là-bas, qu' « une ville ne dure guère plus qu'un navire ! » Même avec toutes les ressources qu'on y a, grâce au voisinage des eaux, l'on ne réussit point à s'en défendre : il y a tant de poëles surchauffés au rouge vif, dans ces maisons de bois ! On s'ingénie, il est vrai, aujourd'hui, à multiplier, contre quelque nouvelle atteinte du fléau, toutes les mesures préventives : ici, comme à Trondhjem, on sépare les maisons les unes des autres, et l'on donne aux rues une largeur invraisemblable; là, existe une ordonnance municipale, qui défend de construire aucune maison nouvelle autrement qu'avec de la pierre ; plus loin, comme à Kristiania même, on a amené, au cœur de la capitale, par un aqueduc, les trésors

(1) En voici, entre mille autres, un exemple récent. Le 26 mai 1897, le télégraphe nous apportait la nouvelle suivante : « La ville de Lewanger, dans le district de Throndhjem, a été aujourd'hui, aux trois quarts, détruite par les flammes. Le séminaire, la douane, le télégraphe, le téléphone, sont sérieusement menacés. Plus de 1.000 personnes, qui ont perdu leur abri, se sont réfugiées dans les fermes environnantes. »

d'une canalisation abondante, qui permet de lutter, avec énergie, contre le mal. Mais, si l'on pourvoit ainsi à l'avenir, on n'a pas su également bien se protéger, dans le passé. Kristiania conserve, dans ses Annales, le souvenir d'incendies mémorables, en 1547, 1624, 1686, 1708. Dans notre siècle même, l'incendie de 1858 a été un véritable désastre national. Comment alors se risquer à bâtir des monuments, quand ils semblent destinés à devenir, à plus



FIG. 59. — Le *fjord*, à KRISTIANIA.

ou moins brève échéance, la proie des flammes?... La grande originalité de la ville est donc ici dans sa position : elle résulte du groupement pittoresque de ses maisons, qui sont, pour ainsi dire, prises entre l'eau et la montagne. Au surplus, toutes ordinaires que soient ces constructions, elles ne laissent pas d'avoir, dans leur banalité, leur cachet pittoresque, celui-là même qui résulte de leur variété. Ce mélange de briques jaunes, de toits de cuivre, et de clochetons, est agréable à voir : en cela, comme dans le costume, la bigarrure plaît ; et cette diversité est infiniment plus joyeuse, pour l'œil, que la monotone unifor-

mité des constructions rectilignes de nos villes modernes, où l'on jurerait que toutes les maisons ont été jetées dans le même moule.

Est-ce à dire pourtant qu'il ne se trouve, dans cet assemblage, aucun édifice susceptible d'attirer particulièrement l'attention ? Non pas, certes. A défaut de monuments proprement dits, tels qu'il s'en rencontre à Stockholm et à Kjöbenhavn, vous avez, à Kristiania, quelques constructions massives, devant lesquelles on aime à s'arrêter, et qu'on ne visite point sans plaisir. Il est d'ailleurs très-facile de s'orienter, dans la ville. Au sortir de la gare de l'est, et de la petite place qui y donne accès, s'ouvre, devant vous, une longue artère, la *Karl-Johans-Gade*, toute droite, grimpante et descendante tour-à-tour, qui conduit, du chemin de fer au Palais-Royal, en traversant tout le centre de la capitale. A mi-chemin, s'ouvre, à droite, une grande Place, *Storv Torv*, d'où part une nouvelle et longue artère, la *Torvgade*, qui, également droite, va se perdre, aux cascades de l'Akerselv, dans les faubourgs. Quand on a parcouru intégralement ces deux rues (1), on a, pour achever la visite de Kristiania, tous les points de repère désirables, et il est impossible de « s'y perdre ». Or, c'est sur ce double parcours que l'on trouve, chemin faisant, presque toutes les curiosités locales réunies.

Voici d'abord, à droite, tandis que l'on remonte la Karl-Johans-Gade, peu après avoir quitté la gare de l'est, voici, dis-je, dans sa masse carrée, la bâtisse en terre rouge qui porte le nom d' « Eglise du Sauveur », et qui domine

(1) Ce sont les deux seules artères de Kristiania qui soient encore pourvues, à ce jour, de lumière électrique. Le reste de la ville est mal éclairé et a, le soir, un air triste et maussade. Les tramways électriques eux-mêmes le sont mal ; quant aux trams que remorquent, çà et là, des chevaux, ils le sont misérablement.

majestueusement la chaussée, en développant sa façade sur un des côtés de la grande place que j'ai déjà nommée, Storv Torv. Au milieu de la Place, et tournée vers le porche, se dresse, sur un piédestal, la statue érigée, en 1874, à Christian IV, le plus insigne bienfaiteur de Kristiania, et son véritable fondateur. Si la ville en effet fut créée, vers 1050, par Harald le Sévère, elle n'existait plus, en réalité, en 1624, puisqu'un épouvantable incendie venait de la détruire de fond en comble. Le Roi de Danemark et de Norvège, Christian IV, qui, moins de vingt ans plus tard, devait fonder Christriansand (1641), conçut donc alors le généreux dessein de relever la cité de ses ruines. A un kilomètre environ de la vieille forteresse Akershus et de l'emplacement où fumaient encore les décombres, il bâtit la nouvelle capitale, et il lui donna son nom. Sa statue est donc bien, là, à sa place. Le monarque est représenté debout, les jambes perdues dans d'immenses bottes, le buste drapé dans un justaucorps très simple, la main droite inclinée vers le sol sur lequel il veut que naisse Kristiania. Chaque jour, le peuple, en foule, se masse, là, autour de lui. De six heures du matin à deux heures du soir, la Place en effet ne désemplit pas : c'est là que se tient, régulièrement, le grand marché aux légumes, et que vont et viennent, sept ou huit heures durant, tous les maraîchers du voisinage, toutes les ménagères, et tous les acheteurs de Kristiania (1).

(1) Kristiania, qui n'avait guère que 30.000 habitants, en 1850, en a, aujourd'hui, plus de 150.000. La Capitale de la Norvège a donc fait, en moins d'un quart de siècle, des progrès immenses ; son commerce a pris, par l'essor donné à l'exportation, le plus considérable développement. Me sera-t-il permis de noter, à ce propos, que notre commerce avec la Norvège est dans un état lamentable, et que, sur le tableau le plus récent des importations, nous figurons, au *dernier rang*, après l'Espagne et l'Italie?... Avec les laïcisations d'école et le droit d'accroissement, nos gouvernants, cela se conçoit, ont bien autre chose à faire qu'à s'occuper des intérêts du commerce français!

Dans la Torvgade, dont l'entrée aboutit à la Grande Place, une maison, d'assez modeste apparence, mais où la foule afflue, au guichet de la porte, attire bientôt l'attention, à un angle de la rue. C'est là que se trouve l'établissement, fameux dans tout le pays, sous le nom de « Cuisine à vapeur », ou *Dampkjokken*. Ce restaurant populaire, où le prix des repas est, au gré des clients, de 27, ou de 45 öre, est fréquenté, chaque jour, par environ deux mille visiteurs : à leur gré encore, on y achète sa nourriture, et on l'emporte, à domicile ; ou bien l'on y consomme, sur place. C'est la providence des gens du peuple, des petits employés de commerce, des ouvriers de toute sorte. La cuisine se fait, dans les sous-sols, par une armée de jeunes femmes, très-propres et très-actives, qui préparent les mêts dans de colossales marmites, sous lesquelles passent des tuyaux remplis de vapeur d'eau. La nourriture, une fois préparée, monte, par des ascenseurs, dans des buffets placés aux deux pièces supérieures, où les clients viennent chercher la « part » de soupe, de saucisse, de riz, etc., qu'ils dégustent ensuite, la tête découverte, sur une des tables de marbre des salles. C'est frugal, mais appétissant ; et la tenue, parfaitement correcte, des convives, fait pareillement plaisir à voir.

Au-delà, la rue s'échancre et forme, avant de reprendre sa course vers les faubourgs, une petite Place que domine, à gauche, la construction un peu lourde de la « Chambre politique ». En face, s'ouvre un vaste Bazar, où abondent les échoppes de savetiers, de tailleurs, de fripiers, etc. Ce n'est point là qu'il faut venir s'approvisionner, si l'on a quelque souci du luxe et des élégances. Mais, s'il est vrai qu'il faut « de tout un peu », dans les grandes villes, c'est là que viennent, d'instinct, les pauvres gens, dont la bourse est souvent vide, et, avec eux, les paysans du voisinage, quand ils descendent à Kristiania. L'on aime à

s'arrêter devant ces boutiques, à en voir de près les approvisionnements, et à assister aux débats des marchands et de leur très spéciale clientèle : on y assiste, au passage, à des scènes de mœurs populaires, parfois très curieuses.

Rebroussons chemin, et revenons dans la grande artère, près de l'Eglise Saint-Sauveur, dont nous nous sommes écartés. En la longeant, cette artère, et dès que nous débouchons sur la « Place d'Eidsvold » (Fig. 60), voici le Palais de la Diète, *Storthings-Bygning*, dont l'entrée est commandée par deux énormes lions de granit. Le monument, construit après l'incendie de 1858, date d'une trentaine d'années. C'est là que se réunissent, dans deux salles distinctes, les représentants du pays, ceux du Storthing, ou députés, et ceux du Lagthing, c'est-à-dire, de la Chambre haute. Le Storthing est composé de cent cinquante membres ; le Lagthing, de quarante. Dans aucune de ces deux salles, il n'y a de tribune. Les orateurs parlent, de leur place, en s'adressant au président, le dos tourné aux balcons, relativement vastes, réservés au public. La décoration des pièces, d'une blancheur éblouissante, est à peine ponctuée de quelques filets de dorures. On remarque cependant, en la première salle, une immense toile de O. Vergeland, qui recouvre tout un panneau, et qui représente la première Assemblée Constituante de la Norvège, après qu'elle eut été réunie à la Suède, en 1814, sous le sceptre de Charles XIII.

Traversons la Place d'Eidsvold (1), aux gracieux squares, desquels émerge le Kiosque où les musiques de régiment donnent régulièrement, pendant l'été, d'agréables concerts (2), et allons au Palais de l'Université, dont la façade

(1) Ce nom rappelle le souvenir de la réunion de la Norvège à la Suède, en 1814 : ce fut, en effet, à la diète d'Eidsvold que fut définitivement consommée la séparation de la Norvège d'avec le Danemark.

(2) J'en ai entendu un très bon, donné là par l'excellente musique

grecque se développe, en retrait, sur la ligne formée par la grande avenue qui monte au Palais-Royal. Il y a, là, à voir des « curiosités » de plus d'une sorte. C'est d'abord, naturellement, l'Université elle-même, dont l'architecte fut un prussien, ce qui ne veut pas dire que le monument est le dernier mot du goût. Il est en effet permis de penser que, si l'art grec convient à merveille... à la Grèce et aux pays d'Orient, il est trop nu et il a trop besoin d'être baigné de chaude lumière, pour ne pas avoir l'air d'un mendiant et d'un proscrit, dans la région des brumes et des nuits froides : les lignes ioniques dessinées par Schinkel semblent donc déplacées, à Kristiania ; elles y produisent, à première vue, une impression choquante. Après cela, la distribution du monument en trois parties distinctes, un grand corps de bâtiment central et deux annexes latérales, où sont distribués les services de l'*Alma Mater* et ses collections, est peut-être assez heureuse. Mais combien je préfère, à tout prendre, l'ingénieux groupement qui en a été fait, à Upsala ! Combien plus habilement l'organisation, en quelque sorte « ramassée », des trésors de l'antique Université suédoise, témoigne du sens pratique des hommes du métier qui ont dirigé la construction ! Il y a pourtant aussi des richesses, à l'Université de Kristiania : ses Musées, installés, avec les salles de cours, au centre de l'édifice, sont intéressants à parcourir ; et sa collection des Antiquités du nord, logée dans l'une des annexes, à côté de la grande salle Académique, tout de même que sa Bibliothèque, qui occupe l'autre aunexe, prouvent qu'il existe, dans ce centre de la Norvège, un véritable courant intellectuel.

du 3me Régiment d'Infanterie. Au programme figurait, entr'autres pièces, une Mosaïque sur *Coppélia*, à l'exécution de laquelle Léo Delibes eût lui-même applaudi, tant les artistes soulignèrent avec finesse toutes les délicates intentions du Maître regretté.

Ce fut le Roi de Danemark, Frédéric VI, qui fonda, en 1811, l'Alma Mater : il l'érigea, par souscriptions. Aussi, les cours y sont-ils entièrement gratuits : mais, il y a un examen d'admission, pour lequel la connaissance du français et de l'anglais est obligatoire. L'Université comprend actuellement, cinq Facultés : Théologie, Droit, Médecine, Philosophie et Histoire, Mathématiques et Sciences naturelles. Les professeurs sont au nombre d'une soixantaine. Malheureusement, le chiffre des étudiants

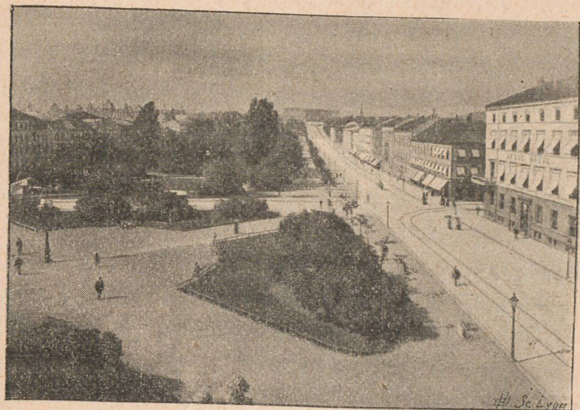


Fig. 60. — L'*Eidsvoldsplads*, à Kristiania.

est, depuis 1890, en décroissance : de plus de 1.500, qu'il atteignait alors, il oscille maintenant vers 1.000. On peut craindre que la création de l'Université de Stockholm ne porte un coup fatal à celle de Kristiania.

Voici ensuite, dans le jardin de l'Université, à l'arrière du bâtiment central, l'une des plus curieuses choses que l'on puisse voir, à Kristiania : deux bateaux des anciens « Wikings », traduisez, des « enfants des baies ». Au premier aspect, cela n'a l'air de rien ; et j'ai entendu, autour de moi, tel visiteur désappointé s'écrier, en faisant

la moue et en pirouettant sur ses talons : « Quoi, ce n'est que ça !... » — Eh oui ! ce n'est que *ça*, à savoir, deux barques, dont la largeur ne dépasse pas cinq mètres, et la longueur vingt-cinq à trente, et qui ressemblent à des coquilles de noix, si l'on les compare à n'importe lequel de nos transatlantiques. Mais, si l'on va au fond des choses et qu'on veuille tant soit peu réfléchir, *ça*, c'est immense, parce que *ça*, ce n'est point seulement une « relique » des ancêtres, c'est encore comme le témoin survivant de l'esprit qui les animait : il y a, dans *ça*, un « caractère » plus fortement accentué qu'on n'en rencontrera jamais dans le premier venu de nos plus vastes et plus élégants paquebots. Il ne s'agit pas en effet ici de savoir si le « coursier de mer » était confortable, ou suffisamment solide pour affronter les assauts du gros temps et le déferlement des vagues de la tempête, ou encore assez agile pour franchir en peu de temps de longs espaces : ce qu'il est curieux de chercher à connaître, c'est la fin pour laquelle il était construit, et c'est le degré exact d'adaptation d'un pareil objet à sa fin. Or, il n'est pas douteux que ces bateaux étaient admirablement faits à la mesure des anciens rois de mer norvégiens, de ces Normands aventureux et hardis, qui, comme notre Brennus, ne craignaient rien, sinon que le ciel ne tombât sur leur tête, en brisant ses pôles, et qui, véritables entraîneurs de peuples, s'en allaient, sur leur frêle maison de planches, à travers l'océan, à la conquête des lointains rivages. Sur leur route, ils pillaient, rançonnaient, désolaient à merci, comme des pirates consommés, comme d'indomptables écumeurs de mer, qu'ils étaient. Puis, le jour où, gorgés de rapines, ils trouvaient soudain devant eux le seul adversaire avec lequel ils se résolussent à capituler, la Mort, ce jour-là, s'il fallait tomber enfin et se rendre, ils voulaient le faire encore avec une majesté et une crânerie empreintes d'une singulière grandeur. Ils

tombaient, « chez eux » ; et ils voulaient que l'esquif, qui avait été, avec eux, à la peine, fût, avec eux, à l'honneur : la barque, qui leur avait servi de demeure, devenait alors leur tombeau ; ils s'y faisaient coucher, pour y dormir leur dernier sommeil ; et, dans leur chambre funéraire, ils ordonnaient d'enfouir, à côté d'eux, leurs ustensiles, leurs armes, leurs trésors, tout ce qu'ils avaient le plus aimé en ce monde. Et voilà pourquoi ces pauvres bateaux, dressés, là-bas, sous deux hangars de planches, provoquent un intérêt suprême : ils font revivre, sous les yeux du visiteur avisé, l'âme même de la race, de cette race des « enfants des baies », dont se réclame hautement toute la jeune Norvège. Par quel prodige de conservation ont-ils pu traverser indemnes une longue suite de siècles, on s'en rend compte assez facilement quand on sait comment les sancêtres avaient pris soin de les défendre contre les mor-ures impitoyables du temps. Si l'un d'eux, en effet, a relativement souffert, et n'offre plus aux regards que quelques débris, l'autre est resté à peu près intact, dans la couche d'argile bleue du Sandefjord, où il a si longtemps dormi, enterré. Découvert, il y a dix-sept ans, aux environs de Gogstad, il a encore, avec sa chambre funéraire, où l'on regrette de ne plus voir les armes et les trésors, la place du mât central auquel les pirates attachaient leur voile, et les ouvertures latérales par lesquelles, dans le bordage supérieur, ils faisaient passer leurs rames rapides. On comprendra donc que ces deux « reliques », pour reprendre le mot de tout à l'heure, reproduites à satiété par la photographie, figurent, comme deux trophées nationaux, dans toutes les vitrines de la capitale : elles ont beau « n'être que *ça* », elles incarnent une idée, l'une des plus grandes qui fassent tressaillir la population norvégienne (1).

(1) La fierté nationale s'est donné carrière, sur ce point, d'assez

A côté de l'Université, je visite le « Musée des Beaux-Arts », dont les toiles sont peut-être plus intéressantes que les sculptures. Encore, faut-il distinguer, entre celles-là : les tableaux des maîtres étrangers, au nombre de cent, à peine, n'offrent rien de comparable à ce que l'on peut voir, par exemple, à Amsterdam, à Anvers, à Dresden, ou à München ; mais la collection des artistes scandinaves a, par contre, de très curieuses scènes, scènes d'intérieur, et scènes pittoresques, où figurent, en première ligne, les tableaux des fjords, des cascades, et des montagnes. L'impression du « déjà vu » se réveille vivante, saisissante, en face de ces paysages, dans l'exécution desquels les peintres scandinaves ont une virtuosité incomparable : chassant sur leurs terres, ils y sont maîtres ; et ils le prouvent.

Puis, dominant l'avenue, qu'il termine et couronne, voici maintenant le Palais-Royal, avec, par-devant, la statue équestre de Bernadotte, qui l'a fondé. Placé, comme le Palais similaire de Stockholm, sur une hauteur d'où il domine le fjord et la ville, ce Château a, en plus, le voisinage d'un beau parc, au-delà duquel s'étagent d'innombrables jardins particuliers, piqués de coquettes villas. Mais combien son portique grec jure de se trouver dans un pareil cadre ! Et quel non-sens d'avoir adopté ici les lignes ioniques ! A l'intérieur, c'est encore l'obsession du du style grec, qui reparaît dans la colonnade corinthienne de la Salle des fêtes, tandis que, dans la salle à manger, l'architecte a donné la préférence au style pompéien. Mais,

originale façon, en 1894. Des matelots norvégiens ont tenté d'imiter les aventureux écumeurs d'autrefois. Après avoir fait recopier minutieusement, par des charpentiers de Kristiania, la mieux conservée des deux barques des Wikings, ils ont pris la mer et s'en sont allés, d'une traite, à travers l'océan, jusques en Amérique ; à la rame, à la voile, exactement comme leurs ancêtres, ils sont partis pour New-York, où leur audace a littéralement « renversé » les Yankees, assez coutumiers cependant eux-mêmes d'inventions fantastiques et d'entreprises extraordinaires.

comme ameublement, c'est mesquin, sinon pauvre ; et l'on compte les objets dont la valeur soit vraiment artistique. La plus belle pièce du Palais est donc, en somme, sa *terrasse* supérieure, du haut de laquelle, plus encore que des fenêtres des salles, on jouit d'une vue enchanteresse sur la capitale et sur la mer, l'une, ramassée et active, immédiatement placée sous les yeux du spectateur ; l'autre, sillonnée de navires, qui glissent sur les eaux limpides du fjord, et peuplée d'îles ravissantes, qui étalent aux regards l'infinie variété de leurs dentelures. C'est de cette terrasse qu'il faut voir Kristiania, dans son ensemble, quand on l'a déjà quelque peu visité en détail, pour essayer de faire utilement la synthèse de ses impressions. Le coup d'œil toutefois est plus complet et plus féerique encore, des hauteurs du Mont-Saint-Jean. Bien qu'il ait à peine cent mètres d'altitude, le *Hanshaugen*, comme on l'appelle là-bas, a la plus ravissante échappée qu'il soit possible de rêver, sur Kristiania et ses environs. On y accède, entre des pins, par une route taillée dans le granit, et dont l'une des roches porte, incrustées, deux couronnes (1).

Voyons, en redescendant vers le port, l'ancienne forteresse d'Akershus, aux remparts imposants ; la Banque et le Théâtre, deux constructions modernes, sans grand caractère ; la vieille église d'Aker, aux nefs anglo normandes ; et arrivons à St Olaf, l'église *catholique*, dont la flèche svelte semble vouloir dominer toute la ville. Ici, en effet, notre sainte religion n'est pas condamnée, comme en Suède, pour ainsi dire, à se cacher : elle bénéficie, en Norvège, de lois plus libérales ; et, dans la patrie de

(1) Une couronne impériale, avec, en dessous, un W, initiale de *Wilhelm* ; et une couronne royale, avec un O, initiale de *Oscar*. Le Roi de Suède et l'Empereur d'Allemagne sont venus là, en 1890 ; et c'est en souvenir de cette visite princière, qu'on a, dans le granit, gravé les deux couronnes.

St Olaf et de Ste Brigitte, les cloches peuvent se faire harmonieusement entendre, le lieu saint s'ouvrir au public, et la vraie parole de Dieu s'annoncer à qui veut la recueillir. Chacune des *Stations* catholiques (1) jouit, d'autre part, de tous les droits d'une personne juridique : elle peut, légitimement acquérir, et aliéner; elle possède, au point de vue des choses temporelles, une indépendance entière. Bien plus, le prêtre catholique a qualité pour remplir les fonctions d'officier de l'état civil, vis-à-vis des catholiques de sa Station ou de son district; et tout mariage contracté devant lui est reconnu de plein droit par l'Etat norvégien. S'étonnera-t-on, après cela, qu'aucune de ces entraves mesquines, qu'on retrouve ailleurs (non seulement en pays protestant, mais même en pays catholique, même en France, hélas ! où les coryphées maçonniques de nombre de municipalités interdisent le port du Viatique aux malades, et les processions), ne vienne, en Norvège, gêner les pacifiques démonstrations de la foi religieuse? Les catholiques de Kristiania et d'ailleurs peuvent librement recevoir, au lit de mort, la visite réconfortante du Dieu de l'Eucharistie; ils peuvent, sans crainte d'être taquinés, ou « poursuivis », déployer, dans les rues, leurs bannières de fêtes; et quand l'été ramène l'anniversaire de la Fête-Dieu, ils peuvent, joyeusement, dresser leurs reposoirs, et promener Jésus-Christ en triomphe.

Or, comme le propre de la lumière est de faire la clarté, la flamme de la vérité gagne, en Norvège, de proche en proche; et nombre d'âmes commencent, aujourd'hui, dans la société protestante du pays, à se sentir ébranlées et

(1) La Norvège est divisée, sous le rapport du culte catholique, en une douzaine de *Stations*, à la tête de chacune desquelles se trouve un curé, secondé par un, deux, ou trois prêtres. La Station de Kristiania est la première, sous la direction d'un Vicaire apostolique, qui est, actuellement, Mgr Fallize, un Apôtre, comme Mgr Van Euch, à Stockholm.

inquiètes, qui, demain peut-être, solliciteront humblement la grâce de leur retour au bercail. Parmi les pasteurs eux-mêmes, comme jadis, en Angleterre, pour Newman, l'ébranlement se communique ; de récents exemples sont là, pour prouver l'action intime de la Providence, et rendre légitime et fondé l'espoir de conversions prochaines et éclatantes (1).

C'est sur cette consolante espérance que je veux clore ces notes rapides consacrées à la capitale de la Norvège. Voici, du reste, une nouvelle qui me parvient d'outre-mer, au moment même où je corrige les épreuves de ce chapitre, et qui prouvera que je n'ai rien exagéré, en parlant des espérances de demain :

« Le Parlement norvégien vient de voter une loi fort importante. Cette loi abroge l'interdiction qui, depuis trois siècles de luthéranisme, pesait sur l'établissement des Ordres religieux catholiques, dans ce pays. Aussitôt que le Roi aura ratifié la loi votée, les Ordres religieux, même les Jésuites, pourront revenir dans le pays.

« L'approbation de S. M. le Roi Oscar II n'est pas douteuse. On connaît la sympathie personnelle qu'il professe pour la France, berceau de son aïeul, le Roi Bernadotte, et aussi pour le catholicisme, qui était la religion de sa mère, la princesse de Leuchtenberg. J'ajoute un détail qui a son importance, et qui montre combien les idées de tolérance ont fait du progrès dans ce pays.

« C'est un pasteur luthérien, membre du Parlement, qui a prononcé le discours le plus énergique en faveur de la loi d'abrogation, insistant sur cette particularité que la liberté religieuse pour les catholiques sera le plus sûr moyen d'arrêter l'impiété et l'athéisme. Jusqu'à présent, il

(1) Voir, là-dessus, au nº 2 des *Pièces justificatives*, le fait curieux que signalait dernièrement la « Revue catholique des Revues » (5 mai 1897).

n'y avait ici de *tolérées*, en fait de congrégations religieuses, que des sœurs *garde-malades*, presque toutes Françaises, Elles ont un hôpital, attenant à l'église catholique Saint-Olaf, et sont fort aimées et estimées de tous. Aussi, elles ont habitué le peuple norvégien au costume religieux. J'ai été grandement étonné de trouver dans les hôtels, même dans les petites localités, un grand nombre de chromolithographies ou d'images représentant des sujets religieux, particulièrement des Vierges de Murillo. Cependant la croix, ou plutôt l'image du Crucifié, est encore absente.

« En ce moment, il se produit un réveil religieux fort étrange, en faveur du culte de saint Olaf, roi et martyr de Norvège, dont on s'apprête à célébrer, à Trondhjem, le 900[e] anniversaire de l'exhumation (en juillet 1098).

« Le Parlement a voté des fonds pour la reconstruction de la superbe église dédiée à ce Saint, dont le culte fut très populaire en Norvège, jusqu'à l'établissement du luthéranisme. Le chœur est complètement terminé et m'a paru vraiment superbe. Mais il faut encore sept ou huit ans pour que l'édifice soit complètement restauré. En ce moment, on presse les travaux pour célébrer convenablement ce neuvième Centenaire, auquel le Roi Oscar sera invité. Il est probable aussi que Mgr Fallize, évêque et vicaire apostolique en Norvège, sera officiellement convoqué. »





CHAPITRE III

DANS LE FJORD, AUTOUR DE KRISTIANIA

Plus encore qu'à Stockholm, on se trouve exposé, à Kristiania, aux variations capricieuses de l'atmosphère, et l'on doit s'armer de patience contre les surprises du mauvais temps. Le soleil, à cette latitude, n'est pas exempt de perfidie, jusque dans son plus riant sourire : au moment où il semble déployer toutes ses grâces, brusquement, il vous fausse compagnie, s'emmitoufle de nuages, et fait succéder, presque sans transition, aux rayons ardents qu'il dardait, une ondée qui est parfois plus que rafraîchissante. Il est bon de ne point l'oublier, car les écarts de température, déjà très sensibles en cette zône, s'accentuent encore, et deviennent de plus en plus considérables, à mesure qu'on remonte davantage vers le nord. Peut-être, est-ce à la menace persistante, même au cœur de l'été, de ces giboulées de pluies constamment suspendues sur la tête du promeneur, qu'il faut demander l'explication de ce qu'on peut appeler, sans offense, le « peu de vie » de Kristiania. Les rues, assurément, n'y sont ni désertes, ni silencieuses : mais il s'en faut cependant qu'elles aient l'animation, l'activité, et ce je ne sais quoi d'alerte et de pimpant, qui, du

premier coup, révèle une capitale. On ne se douterait guère, en les sillonnant, qu'il y a là une agglomération supérieure à 150.000 âmes. Peut-être aussi le périmètre de la ville et le développement des nouveaux quartiers sont-ils trop considérables, en égard au chiffre même de la population. Bien qu'il soit en grand progrès, Kristiania ne se trouverait-il point, par hasard, comme Göteborg, un peu trop vaste encore, pour le nombre de ses habitants ? — Je serais assez tenté de le croire.

Mais je m'attarde à des riens, simples réflexions et menus propos de touriste, tandis que le fjord nous sollicite, et que, dans tous les sens, nous attirent les plus jolis buts d'excursion.

De la tour du réservoir d'eau, qui domine le Mont-Saint-Jean, trois points pittoresques conspirent, entre vingt autres, à captiver particulièrement l'attention : à droite, c'est le faubourg boisé de Bygdö, avec, sur la hauteur, le château de Oskarshall ; à gauche, c'est l'Ekeberg ; entre deux, c'est le Frognesäter, avec sa célèbre villa ; trois « nids » de points de vue incomparables, et l'occasion de trois promenades ravissantes.

L'*Ekeberg* (Fig. 61), est une colline boisée, située au sud-ouest de Kristiania, auquel elle est reliée par toutes sortes de moyens de locomotion, tramways, bateaux, et chemin de fer. Plus élevée que le Mont-Saint-Jean, d'au moins quarante mètres, elle permet d'embrasser un plus vaste horizon, et de voir, plus complète, l'agglomération de la capitale. Evidemment, c'est par le bateau que l'on doit s'y rendre, si peu qu'on fasse passer avant tout le souci du pittoresque, et qu'on aime à sillonner le fjord. La course est absolument enchanteresse, entre les îles, aux rives riantes et animées, avec le frôlement perpétuel des barques et des navires. On se glisse sur la grève, et, à pied, l'on se hisse au sommet du rocher monumental qui, parallèlement

à la voie ferrée, longe le fjord. L'ascension est assez dure : mais, quelle vision joyeuse récompense ensuite le voyageur, et lui fait oublier ses fatigues ! D'un côté, le faubourg d'Oslo ; de l'autre, les bois de la forêt ; et, en avant, la grande, la magique scène de la mer, avec, comme toile de fond, le panorama de la capitale. Supposez le paysage bien éclairé par le soleil, et vous avez là, sous les yeux, un tableau idéal. Du *Frognesäter*, qui se trouve plus haut encore, la vue s'étend peut-être plus loin et offre encore

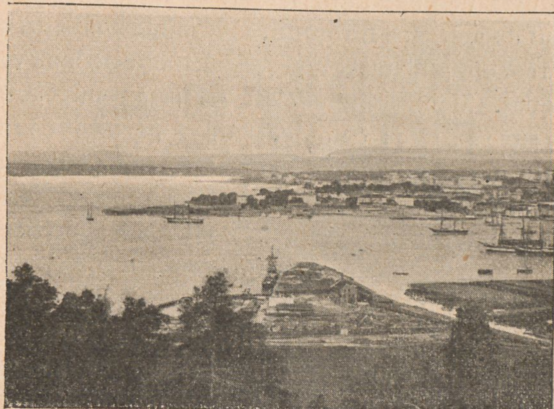


Fig. 61. — Ekeberg.

plus de variété ; mais elle n'a ni plus de grâce, ni plus de charme.

L'excursion à Bygdö et au Château d'Oskarshall allie le plaisir du pittoresque à l'agrément des trouvailles originales. Quelques minutes de traversée, dans le fjord, suffisent pour aborder à la presqu'île boisée, que domine le beau manoir élevé, en ce siècle, par les artistes norvégiens, en l'honneur et pour l'usage du roi Oscar I. Mais, avant de faire l'ascension qui conduit au parc, voici, sur la gauche, de vieux édifices norvégiens, admirablement grou-

pés, comme des trésors en un musée d'antiquités, et vers lesquels un légitime sentiment de curiosité attire tout d'abord.

Entre quelques anciennes maisons de paysans, transportées là du fond des provinces, s'élève un monument bizarre, qu'on est tenté, au premier aspect, de prendre pour une pagode, et qu'on jurerait avoir été transplanté de quelque coin perdu de la Chine ou de l'Inde. Ce n'est point le seul qui existe, en Norvège, avec cette pyramide de toitures inclinées, qui semblent vouloir enjamber les unes sur les autres : à Borgund, à Notodden, ailleurs encore, on en rencontre d'autres types, également curieux et caractéristiques. Mais comme c'est ici le premier que l'on trouve sur sa route ; comme, d'autre part, tout le monde en parle aux étrangers, à Kristiania, et le leur vante, la curiosité est surexcitée d'autant, et l'on prend, à l'examiner en détail, un intérêt extrême. Tous ces monuments, du reste, portent le même nom générique : on les appelle *Stavekirker*. Construits en bois des pays du nord, ils remontent, quant au style, au XII[e] siècle. S'il faut en croire la tradition, l'auteur du plan primitif de ces singuliers édifices l'aurait conçu d'après celui des églises romanes de pierre, d'Angleterre et de Normandie, mais avec une foule de correctifs imposés par le matériel dont il disposait, et sur des proportions notablement restreintes. Ramené à ses parties essentielles, le plan par terre se compose d'un carré, auquel se surajoute un hémicycle, destiné au chœur. Là-dedans, courent trois nefs : l'une, surélevée, au centre, formant saillie, à l'extérieur ; et deux basses-nefs. Le tout est couronné, pour la nef centrale, d'un toit à pignon, qui repose sur les colonnes de bois marquant, à l'intérieur, la séparation des nefs ; et de toits moins élancés, pour les basses-nefs. Mais, les uns comme les autres sont agrémentés d'une décoration bizarre, qu'on ne

saurait mieux comparer qu'à des éperons de navire. Le toit de l'hémicycle du chœur, au contraire, est surmonté de tourelles rondes. Enfin, tout au centre, s'élève, en forme de flèche, un dernier pignon plus élancé, qui complète, avec des galeries circulaires à colonnettes, où les fidèles trouvaient, à la sortie des offices, un abri commode contre le mauvais temps, la décoration de l'édifice.



Fig. 62. — Extérieur de la *Gols Stavekirke*.

A la vue de la « Gols Stavekirke » (Fig. 62), on reste d'abord ébahi : cette curieuse évocation du passé, qui forme le pendant de la vision des bateaux des Wikings, fait positivement rèver. Qua après l'avoir examinée sous tous ses aspects, en en faisant minutieusement le tour, on a pris loisir d'en remarquer les détails d'architecture et d'ornementation, de nouvelles surprises attendent le visiteur, dès qu'il pénètre dans l'intérieur du monument. Ces colonnes primitives, ces basses-nefs vraiment très basses, cette absence presque totale de lumière, tout a un cachet qui impressionne. Les arceaux romans qui séparent, les unes des autres, les trois nefs, et ceux de l'abside ont une pureté de lignes qui justifie assez bien l'opinion d'après laquelle ces constructions auraient été, à l'origine, inspirées par le souvenir des grandes cathédrales romanes. Mais ce qui achève de donner à cet inté-

rieur un caractère triste et sombre, c'est la pensée de la déplorable métamorphose qu'il a subie. Au fond du sanctuaire, si l'autel est encore debout (Fig. 63), il n'a plus, hélas! l'Hôte divin, pour qui, d'abord, il avait été érigé : le tabernacle a disparu; et la croix a beau s'élever, à la place qu'il occupait, on n'y aperçoit plus l'image consolatrice du Rédempteur. Plus de voix autorisée, pour parler du haut de la chaire; plus de chants sacrés et liturgiques, pour réveiller, sous ces voûtes de bois, l'écho endormi des pieux cantiques des ancêtres; plus rien, en un mot, du glorieux passé des temps heureux, où il n'y avait là qu'un bercail et qu'un pasteur!

On était entré, dans la Gols Stavekirke, l'esprit hanté de visions extraordinaires : alléché par l'originalité singulière de l'édifice, on s'en promettait monts et merveilles : on en sort l'âme pleine de tristesse; et, de tous ses vœux, de toutes ses prières, on appelle le jour où un peuple si débonnaire aux prêtres de Jésus-Christ, dans l'exercice de leur ministère, recevra de Dieu, en retour, la grâce de la conversion en masse.

Arrivons au Château Royal d'Oskarshall, dont la blanche silhouette couronne les bois de la presqu'île de Bygdö : placé dans un site merveilleux, il mérite, par la richesse de sa décoration intérieure, qui est princière, d'être visité en détail (Fig. 64). On y arrive par une route grimpante et ombragée, à pente douce, entre de beaux arbres dont la jeunesse paraît éternelle. A l'arrière du Château, s'épanouit une sorte de jardin anglais, avec des corbeilles de fleurs, des pelouses verdoyantes, de larges allées sablées, et un bassin, dans la vasque duquel retombent, en pluie fine et teintée des couleurs de l'arc-en-ciel, les cascades d'un jet d'eau. La construction, dans le style Renaissance, est terminée par une terrasse, à balustrade crénelée, que domine elle-même une tourelle gracieuse,

au haut de laquelle, lorsque le Roi y habite, flotte le pavillon national. Moins vaste que le « Slot », ou Palais Royal, de Kristiania, ce Château a plus de caractère archi-

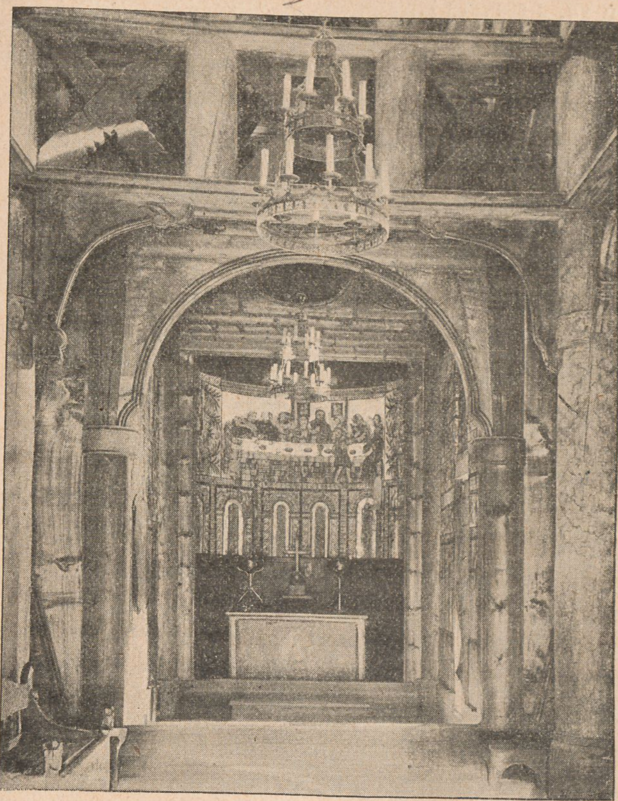


Fig. 63. — Intérieur de la *Gols Stavekirke*, dans le parc d'Oskarshall.

tectural; il est moins lourd, et plus élégant; il l'emporte enfin par sa position, qui est absolument enchanteresse. Vu du fjord, il se détache, de la forêt qui l'entoure, comme une de ces peintures aériennes, que les artistes de la vieille Italie jetaient volontiers sur les murs des luxueuses habi-

tations d'Herculanum. Et, inversement, du haut de la terrasse, on a le plus délicieux, le plus fantastique panorama qui se soit déroulé encore, sous le regard, depuis qu'on va, à travers Kristiania, et dans le fjord, de surprise en surprise.

N'excédons point toutefois dans l'éloge, et faisons effort pour avoir l'admiration discrète. Il y a ici, à l'intérieur, comme au Palais-Royal, encore trop de mesquins ornements. Au lieu des statues de *zinc*, par exemple, qui décorent le salon du rez-de-chaussée, l'on voudrait trouver des statues de marbre : serait-ce donc trop vraiment, pour le Château d'un Roi, ou encore lorsqu'il s'agit de représenter des Princes comme Harald Aarfagre, Olaf Tryggvason, Saint Olaf, et Sverre ?... Mais, si nous fermons les yeux sur cette faute de goût et sur quelques autres de même sorte, nous n'aurons plus qu'à nous extasier sur la décoration charmante de la Salle à manger, aux lambris de chêne, et tapissée d'exquis paysages norvégiens, de ravissantes scènes populaires ; sur les bas-reliefs, en marbre cette fois, de la Salle du premier étage ; et sur les sculptures en bois, et les tableaux, du second. Musée, et Château de plaisance, tout ensemble, Oskarshall le dispute en intérêt, comme en beauté, aux splendides résidences Royales qui avoisinent la capitale même de la Suède. Mais, encore un coup, il l'emporte, sur toutes à la fois, par sa position incomparable. Appuyé à la tour, sur la terrasse supérieure, on ne se lasse point de contempler le fjord et ses replis merveilleux. On resterait là des heures : et je m'y attardai, en effet, longtemps. Or, pendant que, l'œil perdu dans les méandres de la mer, à travers les îles vertes, je fixais, dans mon souvenir, l'image de cette vision enchanteresse, une autre vision, soudain évoquée, passa devant moi, charmante, elle aussi, et radieuse. Je me trouvais transporté, en un clin d'œil, en

Sicile, sur la tour du Palazzo Reale de Palermo ; je revoyais, à mes pieds, la grande ville, inondée de lumière, blanche et étincelante comme une cité africaine, et à demi enveloppée de sommeil; puis, au-delà, j'apercevais, miroitant, sous les rayons acérés du soleil, la mer bleue, aux crêtes d'argent, avec, à gauche, les cimes du Pellegrino. Et cela aussi était féérique; et, jadis, j'avais eu, il m'en souvient,

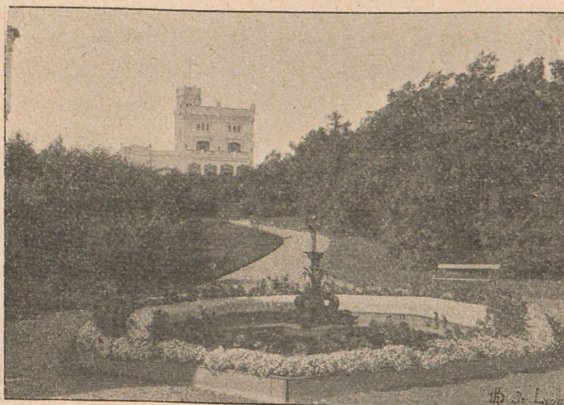


Fig. 64. — Le Château de *Oskarshall.*

une joie d'artiste à le contempler. Du haut de l'antique forteresse de Belgrade, surplombant le Danube, j'avais éprouvé encore une émotion analogue. Mais, à l'heure présente, tous ces souvenirs s'amoindrissaient, en comparaison du panorama idéal que j'avais sous les yeux. Ce que je voyais là était quelque chose de plus beau encore, de plus varié, de plus inédit surtout : c'était le fjord de Kristiania, embrassé des hauteurs d'Oskarshall, c'est-à-dire, l'un des plus admirables points de vue qui soient au monde !





CHAPITRE IV

BERGEN

Tout chemin mène à Rome, dit le proverbe. En Norvège, bien des chemins conduisent, de Kristiania, à Bergen. On peut y aller, par mer, en contournant, du sud-est au nord-est, la presqu'île du Sondenfields ; on peut s'y rendre aussi, par la pittoresque vallée de Hallingdal ; enfin, et pour abréger, on peut y arriver en passant par Drammen et par le Randsfjord. Arrêtons-nous à ce dernier itinéraire, qui n'est pas d'ailleurs le moins attrayant des trois.

Depuis la gare de l'ouest, en passant à l'arrière du Château de Oskarshall, nous longeons le golfe, et nous pénétrons, à travers des forêts de pins, dans l'intérieur des terres, où nous côtoyons longtemps le cours du Sörkedaselv, et de quelques autres rivières. A travers des tranchées de schiste ou de diorite, la voie se glisse jusqu'au Drammensfjord, au fond duquel s'élève, au pied d'un cirque de hautes montagnes, qui lui font un cadre grandiose, la ville commerçante de *Drammen*. Cette alternance des eaux, des montagnes, et de la terre, imprime au paysage une variété charmante : c'est un enchantement perpétuel, auquel on ne se lasse point de s'abandonner, et qui recommence, au-delà de Drammen, quand, en remontant la

coquette vallée du Drammenselv, on se dirige, par Hougsund et Vikersund, vers le Tyrifjord. Là, commencent les cascades, dont les deux plus curieuses sont celles que forme la Bägna, rivière importante, qui se jette dans le fjord, à l'entrée de la petite ville de *Hönefos*. Encore une quarantaine de kilomètres, par la voie ferrée, et nous voici en plein pittoresque, à l'ouverture du Randsfjord. Tout à côté de la gare, se trouve l'embarcadère du bateau à vapeur, qui n'attend qu'un signal pour détacher ses amarres. Tandis qu'il flotte, dans la direction d'*Odnäs*, à l'extrémité du lac, on déjeune commodément, et l'on contemple le site. C'est chose aisée, car, si le Randsfjord est relativement étendu, en longueur (70 kilomètres), ses rives sont très rapprochées, et ne dépassent point quatre kilomètres, là où elles atteignent leur plus grande largeur : d'abord plates et monotones, elles se relèvent bientôt en collines, se ponctuent de vergers et de bois, et s'animent d'une foule de petits hameaux qui jettent la note des couleurs bigarrées de leurs maisons, sur la verdure des prairies.

Odnäs, qui signifie, en norvégien, « promontoire aigu », s'avance en effet en pointe dans le lac et ressemble à un de ces villages, assez nombreux en Suisse, où les vallons, les rochers, les taillis et les cascades s'unissent pour faire valoir les charmes de la belle nature. Ce n'est qu'un village, sans doute, mais sur une route que les Anglais ont sillonnée longtemps avant nous, et qu'ils sillonnent encore, chaque année; où ils viennent, en bandes ; et où ils « stationnent ». Or, là où les Anglais passent, on peut être sûr de ne manquer de rien (1) : les indigènes connaissent leurs habitudes, comme leurs exigences ; et rien ne fait défaut, ni pour la table, ni pour le gîte.

(1) Voir ce que j'ai dit, à cet égard, à propos d'Andrinople, dans mon volume : *Aux rives du Bosphore*, page 182.

Après une bonne nuit passée à l'hôtel Odnäs, voici maintenant un nouveau mode de locomotion, le Kerret, voiture à deux places, attelée à un excellent petit poney, aux jarrêts d'acier : cela ne va pas très vite, à la montée ; mais qu'importe ? On est venu ici pour voir le pays, non pour dévorer l'espace ; et l'on ne le voit jamais mieux qu'en le parcourant ainsi, en voiture, à petites étapes. Au surplus, à chaque descente, dans une course vertigineuse, on rattrape bien vite le temps perdu. Présentement, il s'agit de « grimper ». A dix-huit ou vingt kilomètres d'Odnäs, s'élève en effet une montagne boisée, de sept cents mètres d'altitude, le « Tonsaas », à laquelle on accède en traversant des forêts de bouleaux, semées de gorges profondes et pittoresques. Un peu avant d'atteindre le plateau qui la domine, on fait halte, pour relayer, et aussi pour se ravitailler soi-même, à l'hôtel local, doublé ici d'un établissement hydrothérapique, célèbre sous le nom de « Tonsaasen's Sanatorium », où fréquentent surtout les tuberculeux : ils sont là, en assez bon nombre, hâves, étiques, et faisant effort pour achever le tour de promenade qu'ils ont commencé dans la prairie, ou sous les arbres. Jeunes, pour la plupart, leur physionomie triste fait pitié : est-ce donc la peine d'arriver à vingt ans, pour se voir mourir ? Le bruyant voisinage des compagnies joyeuses qui se sont installées à l'hôtel, avec l'unique préoccupation de se divertir dans de longues promenades sous bois, ou de faire une cure d'air, fait d'autant plus mélancoliquement ressortir l'amère ironie de la destinée...

Cent mètres encore d'ascension, et nous voici sur le large plateau du Tonsaas, aux deux lacs marécageux. La route, après l'avoir traversé, s'enroule, en spirales, aux flancs de la colline ; et, prestement, nous redescendons vers « Frydendlund », gros village jeté, à mi-côte, au milieu de

plantureux pâturages, et vers *Fagernäs* (1), qui se baigne aux eaux limpides du Strandefjord et de la Bägna. Là encore, il faut faire halte, et passer la nuit : mais on s'y résigne, de bon cœur, dans une chambre d'hôtel confortable; et, comme on sait qu'il y. aura, le lendemain, de nouvelles surprises de pittoresque, on s'endort joyeusement, l'imagination pleine de souvenirs et d'espérances.

Le lendemain tient en effet toutes les promesses de la

(1) Tous ces villages ont, sous le rapport de la facilité des communications, poste, télégraphe, téléphone, une organisation qu'envieraient, en France, beaucoup de petites villes. Il faut avoir voyagé à l'étranger, pour se convaincre combien, avec nos prétentions d'être les premiers en tout, et *plus forts que les autres*, nous sommes, en réalité, arriérés, et figés dans notre misérable routine. Parce que nous sommes Français, nous croyons que « c'est arrivé »; et comme nous aimons peu à sortir de chez nous, nous nous imaginons volontiers que nous avons atteint le dernier mot du progrès, en toutes choses. Malheureusement il n'est pas nécessaire d'aller bien loin, hors de chez nous, en passant la frontière, pour s'assurer — qu'on me pardonne ce vilain mot — que nous vivons comme des momies! J'en indiquerai deux exemples, pris dans deux de nos administrations, les Postes et télégraphes, et les Chemins de fer.

En France, abstraction faite de quelques très grandes villes, où, dans ces dernières années, les municipalités locales semblent avoir eu honte d'un état de chose odieux, nos *bureaux de poste* sont tout ce qu'on peut imaginer de plus détestable : point de commodité; souvent, point de propreté; toujours quelque chose de rudimentaire et de provisoire. Allez au contraire en Allemagne, en Italie, en Belgique, ou même simplement, en Suisse, et vous trouvez une organisation admirable, parfois des palais, et, en tout cas, tout ce qui est nécessaire pour faciliter le service postal. Souvenez-vous notamment de la lenteur avec laquelle s'établit, chez nous, le réseau des téléphones! Tandis qu'il fonctionnait d'un bout à l'autre de la Suisse, nous demeurions inertes, et nous ne l'avions point à Lyon, la seconde ville de France! Aux Pays Scandinaves, l'usage s'en est au contraire si vite et si profondément établi, si intelligemment généralisé, que c'est en Suède, aujourd'hui, non aux Etats-Unis ou en Angleterre, que les communications téléphoniques sont à la fois les plus nombreuses et le meilleur marché.

J'arrive aux Chemins de fer, et je choisis mon exemple dans la plus puissante de nos grandes Compagnies, celle qui passe pour la mieux organisée, le P.-L.-M. Eh bien! il se passe, sur le P.-L.-M., quelque chose qui ne choque, eu égard à nos habitudes routinières, qu'un petit nombre d'observateurs intelligents, mais qui ne laisse pas d'être en soi, quelque peu pyramidal. C'est un principe reçu, dans la Cie, que

veille. A peine a-t-on quitté Fagernäs, c'est-à-dire, le « beau cap », qu'on s'engage, aux flancs de la montagne, dans une route où se succèdent les bois, les cascades, telles que celles de Lofos, et les cimes neigeuses. Quelques-unes de ces montagnes, le Grindefjeld, par exemple, ont des proportions de géants : d'autant plus hautes, pour l'œil, qu'on les frôle à leur base, elles semblent se perdre dans les nues ; plusieurs d'entr'elles ont la tête noyée dans la ouate des nuages ; d'autres font scintiller, au premier rayon

certains trains doivent attendre ce que l'on nomme les « correspondances ». Il y a donc, en réalité, pour ces trains, *deux* heures distinctes : celle qui est marquée sur l'indicateur, et qui cadre rigoureusement avec l'horaire ; et celle, plus ou moins flottante, qui relève de l'arrivée de la correspondance. Or, il n'est pas besoin d'être grand clerc pour voir que ce prétendu principe est contraire aux lois les plus élémentaires du bon sens, et aussi perturbateur du bon ordre du service que plein de sans-gêne vis-à-vis des voyageurs. Eh quoi ! vous annoncez, sur vos indicateurs officiels qu'un train partira, je suppose, à cinq heures ; et, parce qu'il plaira à vos employés, trop peu nombreux pour faire ponctuellement leur tâche, ou habitués à traiter le temps comme une quantité négligeable, de faire prendre « du retard » à la correspondance, on ne partira qu'à cinq heures trente minutes ! Mais, d'abord, c'est abusif, au premier chef. En demandant au voyageur le prix de sa place, vous vous êtes implicitement engagés à le faire partir à l'heure marquée sur l'horaire, heure à laquelle, ne l'oubliez pas, vous l'avez condamné à arriver exactement en gare : si donc vous partez avec trente minutes de retard, vous lui dérobez en réalité trente minutes de son temps, d'un temps qui a grand chance d'être aussi précieux que le vôtre ; et vous l'exposez soit à manquer une affaire, soit à ne pouvoir rejoindre, en temps utile, dans une autre gare, un express, dont il aurait besoin pour arriver promptement à destination. Ensuite — et cela est plus grave encore — vous ne vous apercevez pas que, étant donné ce déplorable système d'attente des correspondances, et de départ des trains avec un retard plus ou moins sensible sur l'heure normale, vous jetez la perturbation, non seulement sur le tronçon du réseau où le train en retard va s'engager, mais sur tous les tronçons adjacents, où d'autres trains, auront, à leur tour, à attendre le train susdit, devenu lui-même une correspondance ! Et vous, gens sérieux, sortis des Ecoles, la tête farcie de supputations savantes, vous ne vous avisez pas que, avec ce déplorable système, vous jouez, comme des enfants, aux « capucins de cartes » : quand le premier tombe, il y en a six, huit, dix, qui tombent fatalement à la suite, entraînés dans l'inévitable effondrement... Il serait pourtant bien facile de remédier à un tel état de chose. Il suffirait de faire, une bonne fois, table rase de ce principe subversif, qui

de soleil qui les atteint, le miroir de leurs glaciers. Et toujours l'on monte, traversant des villages, longeant des torrents, croisant de temps à autre quelques paysans miséreux; et l'on arrive ainsi, de Grindalheim à Skogstad, de Skogstad à Nystuen, où il faut, une fois encore, faire halte, presque à mille mètres d'altitude, au point culminant de la route.

Plus que quatre étapes, et nous toucherons à Bergen. Mais quelles étapes, et semées de quelles merveilles! On

n'est, sous couleur de faciliter le service, qu'un principe de perturbation: *l'on attend la correspondance!* et de lui substituer cet autre principe, le seul vrai, le seul logique, le seul connu et appliqué partout où l'on a le sens de l'ordre et de la valeur du temps: *on part à l'heure*, réglementairement, militairement, et *l'on arrive a l'heure!* On n'attendrait plus, alors, les « correspondances », parce que, elles-mêmes, elles arriveraient à l'heure exacte. Tout train, en effet, quel qu'il soit, et sur n'importe quelle partie du réseau, devrait, sauf le cas, rare et extraordinaire, d'*accident*, arriver à l'heure marquée sur l'indicateur. S'il n'arrivait point; et si, d'autre part, il n'y avait pas eu d'accident ou d'avarie pour expliquer son retard, ce serait la preuve que, sur tel ou tel point du parcours, il se serait produit quelque négligence dans le service: l'autorité supérieure aurait alors à faire, promptement, sommairement, sans encombrement de paperasses, une enquête, pour découvrir exactement la source du mal et fixer les responsabilités. Mais, en attendant, on... n'attendrait plus la correspondance en retard. Tant pis pour elle, si elle ne pouvait bénéficier du train en partance. L'essentiel est que cette première faute, qui consiste dans le retard de l'arrivée de la correspondance, n'en entraîne point une seconde, le retard d'un départ, qui, lui-même en engendrerait nombre d'autres. Voilà ce que dit la simple raison, à défaut de la justice distributive, et ce que réclame le sens commun. Et ce problème — car c'en est un, bien qu'il n'offre pas de difficultés transcendantes — serait résolu *demain*, si l'on voulait bien prendre préalablement deux précautions élémentaires: d'abord, donner aux chefs de gare un personnel suffisant pour que, dans toutes les stations, le service des voyageurs, et, plus encore, celui des bagages et des messageries pût, à l'arrivée des trains, s'effectuer rondement, et avec toute la régularité désirable; ensuite, et immédiatement avant qu'ils n'entrent en fonctions, envoyer nos chefs de gare, qui sont chargés d'imprimer le mouvement à leur personnel, passer quelques jours soit en Angleterre, soit en Allemagne, surtout en Allemagne, pour voir comment les choses se passent sur les lignes ferrées de nos voisins: ils en reviendraient pleinement édifiés; d'autres horizons se seraient ouverts devant leurs yeux; ils auraient appris la valeur de la ponctualité et le prix du temps; et l'on partirait, l'on arriverait, à l'heure!

dirait qu'ici, à mesure qu'on avance, la nature, après s'être mise en frais de coquetterie et de grâce, au départ de Kristiania, s'ingénie à varier le spectacle et à faire étalage de

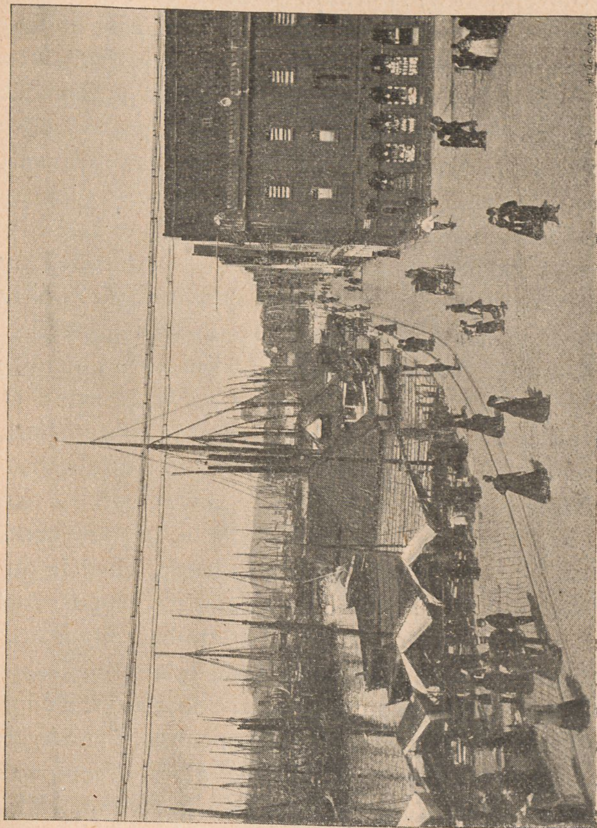


Fig. 65. — Le port, à *Bergen.*

toutes ses plus grandioses inventions : chaque jour, elle « renouvelle son programme ». Les vallées deviennent plus profondes, les roches plus abruptes et plus sauvages, les cascades plus majestueuses. Voici la Lära, aux eaux bouillonnantes et écumeuses, dont nous suivons d'abord le

cours ; puis, après les relais réglementaires, à Maristuen et à Häg, voici, dans une gorge, au bout d'innombrables zigs-zags, *Borgund*, et sa vieille église de bois, une sœur de la Gols Staverkirke de la presqu'île de Bygdö. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un monument historique, car, tout à côté de la clairière où elle se trouve, on a construit, dans le dernier quart de ce siècle, une église dans le goût moderne ; mais, loin de rien ôter à son intérêt, cela prouve d'autant mieux en faveur de sa valeur archéologique : même architecture, d'ailleurs, qu'à Bydgö ; mêmes toits superposés, aux écailles de bois ; même décoration, et même plan. L'inscription runique qui s'enroule au fronton de l'un des portails : *Thorer a écrit ces runes à la foire de saint Olaf*, demanderait, malheureusement, pour être comprise, une connaissance minutieuse, que je n'ai pas, de l'histoire de la Norvège. Qu'était-ce que cette *foire* de saint Olaf? Qui était ce *Thorer ?* — Je l'ignore, et je dois me borner à contempler en silence cette construction originale, et à enregistrer l'inscription, à titre de document.

Par le pittoresque défilé de Vindhelle, la route continue à descendre vers Husum, pour s'engager, au-delà du village, dans une gorge superbe, où l'entassement des rochers est tel qu'on se demande d'abord comment, et par où, l'on en pourra bien sortir. Chaque année, la fonte des neiges provoque ici quelque bouleversement de terrain : d'énormes blocs de pierres, restés comme suspendus, l'année précédente, sur l'abîme, s'y précipitent alors avec fracas, et suffisent parfois à déplacer le lit de la rivière, la Lära : aussi, toute la plaine d'alentour est-elle couverte d'alluvions. C'est donc un véritable chaos qu'il s'agit de traverser, avec des rochers menaçants sur la tête, et, sous les pieds, un torrent qui mugit. Mais l'on arrive, tout de même. On touche à l'embouchure de la Lära, dans le fjord, et l'on trouve, pour faire halte, le village, plus important, de

Lärdalsören, qu'on est tenté de prendre, par comparaison avec les hameaux voisins, presque pour une petite ville.

Un poème, ce Sognefjord, avec ses innombrables golfes, au bord d'un desquels s'élève le grand village ; le dernier mot de la fantaisie, de l'imprévu, du fantastique ! Si les « articulés », que l'histoire naturelle désigne sous le nom de myriapodes, avaient des bras, au lieu d'avoir des pieds, je comparerais volontiers cet étrange fjord à un myriapode géant. Des bras, il en étend dans tous les sens ; partout, il semble se chercher quelque nouvelle et plus capricieuse issue, tantôt se glissant, ainsi qu'un fil, entre des rives à peine séparées ; tantôt s'élargissant à plaisir, et se donnant les allures d'un lac ; et sillonné, dans tous les sens, de cent petits bateaux à vapeur, qui font tour à tour escale aux deux rivages, comme, à Constantinople, les bateaux qui font le service de cette autre féerie : le Bosphore. Faites planer, là-dessus, par l'imagination, le bleu d'un ciel pur ; jetez, sur les rives, quelques maisonnettes peinturlurées, encadrées elles-mêmes de vergers et de pâturages ; puis, l'instant d'après, transportez-y quelques hautes montagnes, et, presque soudainement, substituez, au ciel serein de tout-à-l'heure, un ciel qui vient de se charger de nuages ; enveloppez alors, pour un moment, tout le paysage dans la brume ; et vous aurez quelque idée de la variété d'impressions qu'on peut éprouver dans cette région grandiose, où les brusques variations de l'atmosphère suffiraient seules, en modifiant sans cesse l'aspect du tableau, à en renouveler l'intérêt.

C'est en bateau, maintenant, sur les eaux vertes du Sognefjord, que nous reprenons notre route vers Bergen. Entre de hautes montagnes, dont quelques-unes sont à pic et viennent baigner leurs pieds dans le canal, nous nous engageons, au sud-ouest, dans le bras étroit désigné sous le nom de « Aurlandfjord ». Naturellement, nous y

rencontrons, chemin faisant, des cascades de toute forme et de tout diamètre : où les trouverait-on, sinon au pays privilégié des glaciers, des montagnes, et des lacs ? Mais, dans le nombre, quelques-unes se précipitent, soit en gerbes si énormes, soit d'une telle hauteur, qu'on demeure, à leur vue, stupéfait. Témoin, entr'autres, la cascade du « Lägdeelf », qu'on voit, presque à l'entrée du « Närö-fjord », après avoir quitté l'Aurland, et qui tombe, superbe, d'une hauteur de trois cents mètres. Puis, après bien des méandres, bien des allées et venues en diagonale, bien des caps doublés, voici qu'apparaît, à l'endroit où le fjord se réduit aux proportions d'une simple rivière, la petite agglomération de *Gudvangen*. Aux merveilles du fjord vont succéder, sans interruption, les merveilles d'une admirable vallée, dont le nom, justement célèbre, est dans la mémoire de tous les touristes des régions septentrionales, le *Närödal*.

Cette superbe vallée, qui s'ouvre à l'extrémité méridionale du Näröfjord, en est le poétique prolongement : torrent impétueux, montagnes à pic couronnées de neige, cascades fantastiques, lacs gracieux, grottes mystérieuses, tout a été comme accumulé à plaisir, par la nature, pour imprimer au site la variété dans le grandiose, et parfois dans le sauvage. Ici, c'est le Kilfoss, qui précipite ses cataractes, dont les bonds répétés ont une profondeur effrayante ; là, c'est le Jordalsnut, un géant, dont la robe gris laiteux porte les traces du choc fréquent des avalanches ; plus loin, c'est la colline hardie que couronne le Stalheimklev, dont la masse perpendiculaire semble barrer la route, et au sommet duquel, à force de faire des zigs-zags, on accède par la « route du colimaçon ». De la terrasse du coquet hôtel de Stalheim, on jouit, sur la vallée et les montagnes d'alentour, d'une vue merveilleuse, incomparable.

Puis, après l'ascension, la descente. La course continue, entre des cascades, jusqu'à Twinde, jusqu'à Vossevagen, deux villages dans une position pittoresque, tels qu'on en fait voir, à l'aide de beaucoup de trucs perfectionnés, dans certaines féeries. Au-delà, commence, entre des rochers immenses, la vallée de *Skjervet* qui aboutit elle-même au port gracieux d'Eide, sur le Gravensfjord. En bateau, nous passons, du Gravensfjord dans le Sörfjord, et nous touchons à *Odde*, point de départ de magnifiques excursions. D'un côté, en effet, les montagnes et les glaciers, le Sandvenvand et le Buarbrä, avec leurs parois escarpées, leurs moraines, et leurs crevasses : de l'autre, les torrents, qui coupent la route ; la grotte, du fond de laquelle jaillit tumultueusement une rivière ; les cascades, qui jettent leur pluie de perles ; plus loin encore, près de Hildal, les trois cataractes gigantesques du Hildalsfos, du Skarsfos, et surtout du Lotefos. C'est le développement ininterrompu du même thème, dans le majestueux poème écrit ici par la main du tout-puissant Créateur.

De retour à Odde, nous nous embarquons sur le Hardangerfjord, aux îles innombrables, aux rochers granitiques, pour toucher, après une traversée constamment enchanteresse, au port hospitalier de Bergen, la ville aux sept collines, comme l'antique Roma (Fig. 65). J'avoue toutefois qu'il m'a été impossible d'y en découvrir plus de quatre ; mais on tient au chiffre sept, à Bergen ; et l'on irait jusqu'à huit, si l'on était sûr, à ce prix, de sauvegarder la ressemblance avec la capitale de l'ancien empire romain. N'insistons pas. La ville d'ailleurs est charmante : assise au centre d'un fjord, qui l'abrite contre les vents froids des montagnes, et dont les eaux sont attiédies par le reflux du gulf-stream ; construite à la moderne, avec, pour varier, quelques restes de quartiers anciens ; fière de son commerce et de sa population, qui dépasse 50.000 ha-

bitants, elle n'a vraiment, contre elle, que l'inconvénient, malheureusement chronique, de ses pluies perpétuelles. Au lieu des « sept collines » dont elle décore, un peu pompeusement, ses armes, elle y mettrait, beaucoup plus exactement, l'instrument vulgaire que les gens du peuple désignent, chez nous, sous le nom de « riflard » : ce seraient alors de vraies armes « parlantes », et authentiques.

A travers les squares et les longues avenues, je monte aux quartiers élevés, qui étagent, sur la hauteur, leurs maisons bien construites, en briques ou en pierres. Par quelques échappées, on a, de là, une fort jolie vue sur Bergen, sur le fjord, et sur le cirque de montagnes, d'où jaillissent, à travers les bouleaux et les pins, mille cascades murmurantes. Les quartiers du centre, avec les deux Places qui se prolongent jusqu'au port, et, en particulier, avec la grande artère appelée « Strandgade », peuplée de comptoirs et de maisons de commerce, ont encore un aspect bien moderne. Mais, à mesure qu'on dévale vers le port, la physionomie de Bergen se modifie, et l'on se trouve bientôt au cœur des vieux quartiers, pleins de pittoresque ; ce ne sont plus maintenant que des maisons de bois, peinturlurées en rouge ou en jaune, surmontées de toitures aiguës aux tuiles brillantes, serrées les unes contre les autres, et formant moins des rues que d'étroits boyaux, où s'entasse toute une population de pêcheurs. Le poisson, en effet, a toujours formé le principal article du commerce de Bergen ; il y arrive, par flottilles ; et il en repart, desséché, préparé, et mis en caque, pour être exporté dans tout l'univers.

Une promenade à travers ces ruelles vivantes offre donc un intérêt tout particulier. C'est, toutefois, près du port, sur le « Quai allemand », ou *Tydskebriggen*, que se trouve la vraie « curiosité » de la ville, non seulement parce que c'en est le quartier le plus historique, mais encore parce

que, pris en soi, c'en est aussi le plus original. Là, en effet, les marchands de la Ligue Hanséatique (1), ceux de Bremen, de Lubeck, de Hamburg, etc., avaient jadis leurs comptoirs et leurs entrepôts. Les marchands norvégiens qui les y ont remplacés aujourd'hui sont installés dans la longue enfilade de magasins en bois, qui borde le quai. Percées de baies immenses, qui laissent pénétrer à flots l'air et la lumière, ces curieuses baraques sont peintes de couleurs diverses, aux tonalités claires, et flanquées, chacune, d'une grue, placée à l'avant de la façade et destinée à charger, ou à décharger, le poisson. Il règne là un mouvement extraordinaire, et il s'y fait un bruit infernal; on se croirait au quai de l'Escaut, à Anvers, ou à celui de l'Elbe, à Hamburg. Le passé, d'ailleurs, se survit encore à lui-même, en ce pittoresque coin de Bergen, dans la première de ces bicoques, où l'on a installé le « Musée Hanséatique ». Vous trouvez là sans doute peu d'objets de prix; mais, en retour, vous y prenez, par la vue des appareils, armes, et ustensiles, dont se servaient les anciens marchands, une idée assez concrète de leur vie et de leurs usages; à défaut du confort moderne, ils avaient l'activité, l'intelligence des affaires, l'âpreté au travail; et s'ils vivaient chichement, du moins faisaient-ils affluer la richesse commerçiale dans la ville, et préparaient-ils sa prospérité future.

Ils l'ont si bien préparée, que Bergen est actuellement, par le chiffre de sa population, la seconde ville de la Norvège, et la première, par l'importance de son commerce. L'entrée du port est commandée par la vieille forteresse de « Bergenhus », que domine elle-même l'ancien château de Sverresborg. Dans l'une des tours de la

(1) Voir, sur les villes Hanséatiques, les détails que j'ai donnés, dans la III[e] Partie de mon volume : *En zig-zag aux Pays-Bas, et sur les bords du Rhin*, pages 231 sq.

forteresse, se trouve le Musée de Walkendorf, où l'on a réuni une collection d'armes et de vieux drapeaux ; il y a là aussi, une curieuse salle, appelée « Kongshallen », ou salle des rois », qui date du XIIIe siècle, et dont on a fait récemment une intelligente restauration. De la galerie de la forteresse, la vue est délicieuse sur la ville, le port, et les environs. Mais, d'où elle est peut-être plus belle encore, c'est du « Flöjen », ou « Girouette de fer ». qui couronne la station du télégraphe : l'œil embrasse, de cette hauteur, le panorama immense du fjord et de la mer, des montagnes et de la cité, de toute la zone, en un mot, qui forme comme le « jardin potager » de Bergen, puisque, comme je l'ai dit plus haut, l'abondance des pluies, jointe à une température exceptionnellement douce, produit là une flore et une végétation extrêmement remarquables.

Je ne m'attarderai pas à décrire les monuments de Bergen. Comme Kristiania, la ville a souffert des incendies, et ses monuments sont rares. Quand on a vu les collections d'antiquité et d'histoire naturelle, bijoux, sculptures, etc., du Musée; puis, la modeste galerie de tableaux de la Société artistique; et enfin, l'église allemande, ou *protestante*, Sainte-Marie, où un chœur gothique fait suite à une nef romane, et où l'on n'aperçoit point sans une joyeuse surprise des images de la Vierge et des Saints, on a tout vu, ou à peu près. Mais il me plaît de faire halte à l'église *catholique*, construite depuis une vingtaine d'années, et desservie par deux prêtres, qui accueillent le voyageur Français avec une grâce et une cordialité exquises. Le presbytère, voisin de l'église, est entouré d'un jardinet fermé par une clairière. Là, sont installées les écoles, et la petite Communauté des Religieuses Franciscaines, qui vont prodiguer, à domicile, leurs soins aux malades, en attendant la création prochaine d'un hôpital. J'ai entendu, dans l'humble petite

église romane, sinon de belles orgues — car comment les jeux d'anches garderaient-ils l'accord, dans cette atmosphère saturée d'humidité ? —, du moins les plus jolies voix et les plus fraîches qu'il soit possible de rencontrer : les catholiques de la Station de Bergen chantent comme des rossignols. C'est, du reste, encore un des privilèges des habitants de cette charmante ville d'avoir des voix exceptionnelles, et d'allier, à une vivacité caractéristique, la plus franche et la plus communicative gaîté. Aussi, abstraction faite des pluies fatidiques, tout conspire-t-il, à Bergen, pour en rendre le séjour enchanteur. Si la « Science », qui ne doute de rien, découvre quelque jour un moyen pour conjurer les averses, Bergen, à qui l'on s'empressera d'en faire l'application, sera, sans contredit, l'une des plus idéales cités de la terre !





CHAPITRE V

TRONDHJEM

CHEMINONS-NOUS maintenant vers TRONDHJEM —, vers Trondhjem, qu'il serait si logique et si simple d'écrire et de prononcer, à la Norvégienne, au lieu d'adopter, comme nous le faisons généralement, la lourde graphie « Drontheim », sans paraître nous douter que, en disant Drontheim, nous marchons, naïfs incorrigibles, à la remorque des Allemands !

Le voyage, de Bergen à Trondhjem, est proprement la première étape du voyage au Cap Nord : à beaucoup d'égards, on en fait là comme l'apprentissage. Tantôt en effet, l'on navigue sur la haute mer, et il faut bien, coûte que coûte, se résigner à subir roulis et tangage ; tantôt, on rentre au milieu des îles, et le bateau reprend une assiette plus normale ; tantôt enfin, l'on glisse en plein fjord, et l'on retrouve le calme bienfaisant d'une course sur un lac. Le paysage d'ailleurs change peu, en dépit de son infinie variété : c'est, du commencement à la fin, la série des îlots aux rives stériles et aux formes bizarres, l'enchevêtrement des montagnes à pic qui semblent chercher à s'escalader les unes les autres, la dentelure des fjords qui souvent sont dessinés par des murailles granitiques, l'amoncelle-

ment des gorges qui répètent cent fois l'écho du moindre son, en un mot, la magnifique mise en scène d'une nature grandiose et sauvage, dont la vue tient constamment l'admiration en haleine, sans jamais la lasser. Dieu, qui est partout admirable dans ses œuvres, est vraiment grand, vraiment sublime, sur ces hauteurs, hauteurs de la mer, *mirabilis in altis*, et hauteurs des montagnes et des glaciers !

Le bateau, en quittant Bergen, s'engage parmi les îlots rocheux qui peuplent la mer jusqu'au delà d'Alveström, jusqu'à l'entrée du Sognefjord. L'une des plus curieuses de ces îles est celle de Hornelen, qui se dresse à pic, comme un géant ; mais elle n'a pour elle que la majesté de sa masse imposante. La petite île de Seljeö, que l'on rencontre ensuite, se recommande au contraire par le touchant souvenir de la vierge Irlandaise, Ste Sunniva, qui, issue d'une famille royale, et condamnée par son père à choisir un époux, vint s'y réfugier. Mais la pauvre enfant tombait, pour ainsi dire, de Charybde en Scylla (1) ; elle n'échappait aux obsessions paternelles que pour courir, aux mains brutales des païens qui habitaient l'île, de plus grands dangers. Plutôt que d'être victime de leurs instincts sauvages, elle supplia Dieu de la faire périr ; et, en effet, la voûte de la grotte où elle s'était retirée s'écroula miraculeusement sur elle, au moment où les païens allaient s'emparer de sa personne.

Nous faisons escale à *Aalsund*, coquette ville d'environ 8.000 habitants, bâtie sur deux îles juxtaposées, et dont les maisons de bois abritent plus d'un « richard » ; puis, nous reprenons notre course vers le nord, dans la direction de Molde et de Christianssund. Trois à quatre heures de tra-

(1) Voir, dans mon volume : *Du Vésuve à l'Etna*, la description de ces deux écueils, légendaires chez les Anciens (pages 191 sq.).

versée, et nous voici à *Molde*, qui n'est qu'un bourg insignifiant, en comparaison de la commerçante petite cité d'Aalsund, mais un bourg dont la situation enchanteresse attire et fixe; chaque année, pendant la belle saison, une

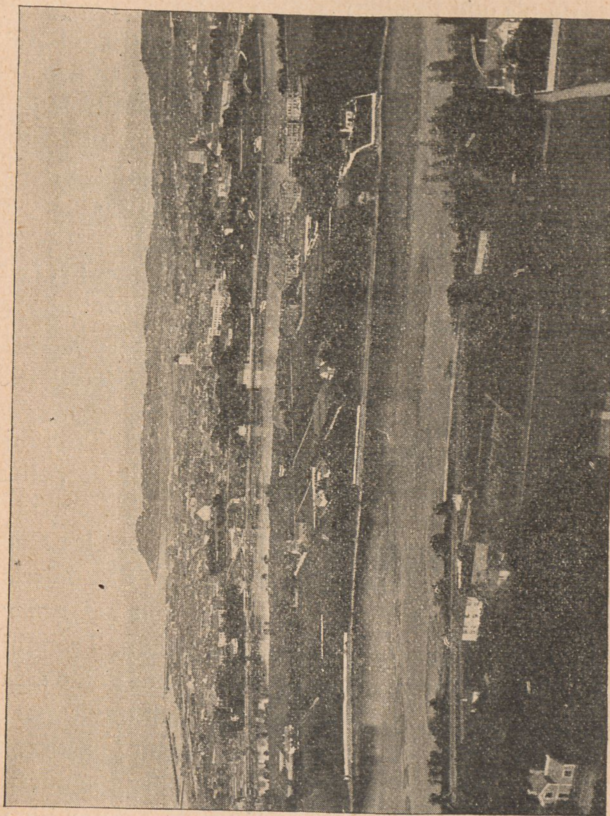


Fig. 66. — Panorama de *Trondhjem.*

brillante et nombreuse colonie d'étrangers. Molde est gracieusement construit, sur le Romsdalsfjord, au pied de collines verdoyantes que dominent, à l'arrière, des montagnes dont l'altitude varie entre 1.400 et 1.700 mètres. On y a donc, d'abord, grâce à ce double voisinage, tous

les plaisirs des yeux. Mais on y trouve aussi d'autres plaisirs : celui du contact d'une société élégante, pour laquelle les habitants se sont mis en frais de distractions de toute sorte ; et celui des innombrables excursions, entre lesquelles on n'a que l'embarras du choix, dans cette zône privilégiée. Le Romsdalhorn, Andalnaes, Ornjem, voilà, pour n'en citer que trois entr'autres, des buts de promenade capables de séduire les touristes les moins enthousiastes.

Christianssund rivalise avec Aalsund, pour l'activité commerciale : c'est, du reste, de part et d'autre, le pays de cocagne de la merluche, laquelle y a enrichi bien des gens. Après une halte rapide, nous reprenons la mer ; et le bateau cingle, cette fois, directement vers Trondhjem, la plus septentrionale des villes de l'Europe, bâtie sur le Nid, et arrosée par une petite rivière qui a son embouchure dans le Trondhjemfjord.

Si Christianssund est la rivale d'Aalsund, Trondhjem est l'émule de Bergen : site, commerce, habitudes, climat, tout fait, de ces deux villes importantes, deux sœurs jumelles. Dans une de ces vieilles chansons dont les Norvégiens se transmettent le refrain, de père en fils, on trouve cette exclamation typique : *Il fait si bon séjourner, à Trondhjem !* Et le refrain a, ma foi, raison. Trondhjem fut, jadis, la capitale de la Norvège. Aujourd'hui, c'est une ville de 25.000 habitants, dont les rues ont un écartement invraisemblable (afin de conjurer le danger des incendies dont elle a trop longtemps et trop cruellement souffert), et dont l'aspect a un charme infini (Fig. 66). Au milieu de ces rues, fréquemment coupées à angle droit, représentez-vous une foule de maisonnettes, peintes généralement en jaune, et coiffées d'un toit pointu ; mettez, entre les méandres du Nid, qui l'enserre dans ses replis, une presqu'île, où s'entassent d'autres baraques en planches, pa-

reillement peinturlurées ; à l'arrière, sur les côteaux verdoyants, piquez quelques villas ; enfin, sur la petite île Munkholmen, dressez les bastions du vieux château, et vous avez, en raccourci, la silhouette de Trondhjem. Mais ce qu'il vous sera bien difficile d'imaginer, c'est l'enchantement qui résulte, ici, du cadre merveilleux dans lequel se détache la ville : c'est la caresse de ce fjord, qui a presque les proportions d'un bras de mer ; c'est la grâce de cette rivière, qui lèche, en ville, les pieds des habitations des

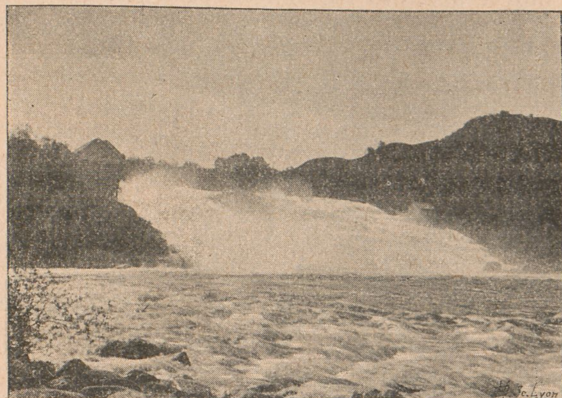


Fig. 67. — Chûte d'eau du Nid, près de *Trondhjem.*

pêcheurs, et qui s'en va, à quelques kilomètres plus loin, former une magnifique cascade (Fig. 67) ; c'est la majesté sereine des montagnes voisines, qui mettent comme un diadème royal au front de la cité ; c'est, pour tout dire, l'abondance et la richesse de ses glorieux souvenirs, qui s'éveillent, par essaims, dès que vous foulez le sol de la ville.

Trondhjem, qui s'appela d'abord « Nidaros », c'est-à-dire « Bouche du Nid », est en effet le « Reims » de la Norvège : aujourd'hui encore, les Rois s'y font couronner ;

et, pendant des siècles, ce fut là que se fit obligatoirement leur élection. Or, cet excès d'honneur s'explique par l'importance que sut donner à Nidaros l'un des hommes, dont le nom et la mémoire sont le plus justement vénérés, aux Pays Scandinaves, le Roi Saint Olaf. Il avait contribué à la prospérité de la ville, pendant sa vie : une fois mort, il assura sa fortune et sa célébrité, par la possession de ses précieux restes. Sa châsse, exposée sur le maître-autel de la cathédrale S. Clément, attira, à Trondhjem, pendant tout le moyen âge, des légions de pèlerins. On y fixa, en 1151, le siège métropolitain de la Scandinavie; et, jusqu'à la Réforme, l'archevêque de Trondhjem compta, parmi ses suffragants, tant en Norvège que dans les îles lointaines, une dizaine pour au moins de sièges épiscopaux. De cette brillante page d'histoire religieuse, si malheureusement interrompue par l'invasion du luthéranisme, il reste aujourd'hui un souvenir vivant, dans la vieille cathédrale anglo-normande, qu'un émule de Viollet-le-Duc, M. Christie, a si bien travaillé, depuis trente ans, à restaurer avec intelligence, qu'on peut presque la regarder comme reconstruite. Dans cette vénérable métropole, où les Rois de Suède viennent se faire sacrer Rois de Norvège, on avait laissé commettre, pendant plus de trois siècles, d'impies déprédations. Il s'agissait donc d'une restauration complète; et le devis des travaux à exécuter atteignait un chiffre considérable. Mais, l'amour-propre national aidant, on a trouvé les sommes nécessaires pour mener l'œuvre à peu près à bonne fin. Et c'est merveille de voir, rajeunie, ressuscitée, et triomphante, cette basilique, la reine incontestée des monuments religieux de la Scandinavie, avec ses murs de schiste chloriteux et bleuâtre sur lesquels se détache, dans sa blancheur laiteuse, le marbre des colonnes, que dominent des voûtes aériennes; avec ses faisceaux de piliers, aux chapiteaux tapissés de feuillage;

avec ses milliers de figurines ; avec ses deux chœurs, surtout, aux délicieuses chapelles. On dépense, bon an mal an, cent mille francs à cette restauration. Le jour où elle sera achevée, un problème se posera, qui, si l'on tient compte du bon sens qui distingue la population norvégienne et de l'esprit libéral qui anime les pouvoirs publics, peut être, d'ores et déjà, considéré comme tranché. Ce problème, le voici : A qui appartiendra alors la basilique? Sera-ce aux protestants, qui savent bien, hélas! qu'ils seront impuissants à lui rendre la vie? Ou bien, sera-ce aux catholiques, qui, outre qu'ils peuvent s'y réclamer du souvenir de la possession du lieu saint par leurs ancêtres qui l'ont fait bâtir, sont seuls en mesure, en y faisant rentrer triomphalement le Dieu du tabernacle, d'y ramener la chaleur et la lumière, la joie et la grandeur?... Espérons qu'il n'y aura pas d'hésitation pour la solution du problème, et que les morts qui dorment, sous les dalles du cimetière voisin de la cathédrale, leur dernier sommeil, pourront, de nouveau, tressaillir, quand passeront, près d'eux, pour gagner le sanctuaire, les prêtres, qui lèveront sur eux leur main bénissante, et quand, en se rendant aux offices, les fidèles leur jetteront l'aumône rafraîchissante de leur pieux souvenir.

En attendant, la sainte Eglise de Jésus-Christ, qui ne manque de rien tant que d'ouvriers — *operarii autem pauci !* — dans un pays où les âmes de bonne volonté et les natures droites et loyales sont innombrables, a déjà repris pied, à Trondhjem. A défaut de la cathédrale, qu'elle attend et espère, elle y possède, avec un vaste hôpital où les Religieuses de Ste Elisabeth prodiguent aux malades leurs soins intelligents, des écoles pour les enfants des deux sexes, un presbytère, et un joli sanctuaire, où, les offices sont suivis par de fervents néophytes, sous la paternelle direction de deux prêtres dévoués. Ce n'est

encore là que le grain de sénevé, de la parabole évangélique. Mais qui ne sait que le grain de sénevé est susceptible de produire un des plus grands arbustes ? Et qui, sachant cela, et voyant ce qui se passe, à Trondhjem, aurait assez peu foi en la bonne Providence, pour ne pas espérer fermement que cet arbuste ne tardera guère à étendre sur toute l'aimable cité le bienfaisant ombrage de ses rameaux ?...





CHAPITRE VI

AU CAP NORD



Voici enfin notre dernière étape, celle dont on rêve, au départ ; celle dont on a, au retour, l'obsession du souvenir. C'est une étape de plus de 1100 kilomètres, qui exige huit à neuf jours, et qui se fait, confortablement et rapidement, soit par les paquebots, soit par les « bateaux de touristes », dont les Cies Scandinaves ont organisé le service, pendant la belle saison, concurremment avec des Cies anglaises et allemandes. Si tout ce qu'on a remarqué jusque-là, dans les fjords, a justement rempli d'admiration, il reste à voir cependant des choses plus merveilleuses encore : l'excursion aux côtes du Nordland est proprement le « bouquet » de cet inépuisable « feu d'artifice ». Tandis que, autour du bateau, fourmillent les monstres marins, dauphins, baléinoptères, etc., ou que voltigent les mouettes et les goëlands, le paysage prend une foule d'aspects divers, tantôt poétiques, tantôt sauvages, toujours grandioses ; l'air a une transparence extraordinaire, qui fait illusion sur la distance réelle où se trouvent les objets ; la nuit cesse bientôt pour faire place à un long crépuscule ; et l'on marche ainsi, de surprise en surprise, à travers ces

archipels, où la prudence de l'Etat a multiplié à satiété les phares, les crochets d'amarre, et les poteaux indicateurs de la route à suivre entre tant de perfides récifs.

La première escale, après le départ de Trondhjem, se fait, près du « Torghatten », à Stensöen. Le bateau a passé, à gauche, près de l'île Leckö, aux rochers géants; et, s'il fait halte maintenant, c'est qu'il y a, dans le mont Torghatten, une très-pittoresque curiosité naturelle à visiter. Figurez-vous une éminence pierreuse d'environ deux cent cinquante mètres, terminée en cône, et percée, à mi-hauteur d'un trou énorme, dont la longueur totale, à travers les parois de la montagne, est de plus de cent cinquante mètres, et dont la hauteur varie entre vingt et soixante-quinze mètres, la largeur entre onze et dix-sept. Les indigènes donnent le nom de « hullet », c'est-à-dire « trou », à ce monumental télescope, d'où l'on a, sur les îles et sur la mer, une vue absolument féerique. L'excursion demande près de deux heures; mais on ne regrette ni son temps, ni sa peine.

Plus loin, après avoir croisé un nombre infini de bateaux de pêche, nous voici en vue de la grande île d' « Alsten », que dominent, par-delà le bourg, les pics rocheux couverts de neige, des « Sept Sœurs »; et, passant successivement du Vefsenfjord dans le Ramenfjord, nous trouvons aussitôt, avec un panorama superbe, la plus surprenante végétation : campagnes cultivées, aux immenses champs de pommes de terre et d'avoine; pâturages fertiles, où paissent les troupeaux; forêts épaisses, tout s'unit pour captiver l'attention, d'abord stupéfaite de rencontrer tant de fécondité à une pareille latitude.

A « Mo », nous visitons des grottes à stalactites, et un glacier; puis, nous engageant dans l'archipel de Threnen, nous franchissons, à 66° 30', le Cercle Polaire, pour pénétrer dans les régions mystérieuses où le soleil oublie

tour-à-tour, pendant l'hiver, de se lever, et, pendant l'été, de se coucher. La détonation d'un canon minuscule, sur le pont du bateau, avertit les passagers du moment précis où nous traversons le Cercle Arctique.

Ce sont ensuite, avant de toucher à *Bodö*, l'île du « cavalier », dont la montagne a en effet la forme d'un homme à cheval ; le cap Kunnen, qui s'avance majestueux dans la mer ; et le pic altier de Sandhorn, qui dépasse mille mètres. Bodö est une petite ville de trois à quatre mille âmes, pittoresque à outrance, avec son église gothique en



FIG. 68. — Campement de Lapons, près de *Tromsö*.

bois, et ses cabanes au toit de gazon. On s'y arrête donc volontiers. Au surplus, c'est le point de départ d'une foule d'excursions intéressantes. Ici, s'ouvrent les gorges du Sulitelma, aux cimes neigeuses et hardies ; là, c'est à travers les sunds, le curieux phénomène de marée, appelé « Salström », où l'on voit, pendant le flux, d'effrayantes masses d'eau se précipiter dans le gouffre. Partout, l'imprévu et le grandiose.

Pour gagner « Svolvär » et les « îles Lofoten », nous

nous engageons ensuite dans le Westfjord, dont la traversée forme indiscutablement l'une des étapes les plus caractéristiques, et les plus « mémorables », de toute cette excursion septentrionale, pourtant si étonnamment variée et magnifique. La raison en est apparente. A cette latitude, où le spectacle des montagnes et des glaciers s'unit constamment à celui de la mer, le panorama, déjà splendide par lui-même, bénéficie, grâce à la transparence de l'air et aux variations de la température, d'une coloration tellement mobile, tellement extraordinaire, qu'on jurerait qu'il y a là, dissimulée dans les anfractuosités des baies mystérieuses, quelque officine de pyrotechnicien. Or, le vrai magicien de cette féerie étourdissante est, tout simplement, le soleil, le « Roi-Soleil », — en employant le mot dans son sens le plus propre et le plus exact —, lequel est un incomparable artiste pour broyer les couleurs, les assembler, et les distribuer. Supposez alors, à la suite d'un curieux archipel, dont on a, assez justement comparé la croupe déchiquetée des montagnes aux vertèbres de l'épine dorsale d'un mammifère géant, supposez, dis-je, une chaîne d'îles formant hémicycle et plus pittoresques encore, les unes, se dressant à pic, aux bords des flots, les autres, se creusant en une infinité d'anses et de petits golfes, aux rives desquels s'accrochent alternativement des villages, des cabanes isolées, ou des établissements de pêcherie; dentelez tout ce massif à la scie; plantez çà et là, quelques cratères, sur les cimes chauves et dénudées; étendez ailleurs, soit un lit de mousse verte, soit une blanche nappe de glace ou de neige, et vous comprendrez si ce magicien de soleil du Nord a ici, devant lui, un champ à souhait pour déployer les merveilleuses richesses de sa palette sans rivale! Contemplé, le matin, le spectacle n'est pas seulement d'une beauté et d'une magnificence incomparables; il est saisissant, stupéfiant! Vu, au contraire, le

soir, je veux dire, au soleil de minuit, avec toutes les tonalités, bleue, violette, rose, argentée, d'une lumière pourprée, il est, sinon aussi éclatant et aussi riche, du moins plus impressionnant encore, dans son étrange et écrasante majesté. Instinctivement, on joint les mains; et, silencieusement, avec reconnaissance, on adore le divin Auteur de semblables merveilles, le Dieu bon et tout-puissant, qui est, au ciel, le Soleil éternel du jour et de la nuit, et qui a, en se jouant, prodigué de tels dons à ses enfants d'ici-bas : *mirabilis in altis Dominus !*

C'est dans le Westfjord que se fait, en grand, de janvier à avril, la pêche de la morue. A cette époque de l'année, la mer est sillonnée de barques innombrables; et le poisson, capturé en masse, rapporte, bon an mal an, de trente à quarante millions de bénéfice, aux trente à trente-cinq mille hommes qui composent l'équipage des pêcheurs, à cette date, en ce coin perdu de la Norvège. Mais combien de ces marins, partis joyeux pour ouvrir la « campagne », paient, hélas ! de leur vie, cette périlleuse entreprise ! Surpris, loin des côtes, par la tempête, ils sombrent, obscurément, avec leur barque; et, chaque année, se multiplie tristement, dans les humbles cabanes des côtes du littoral, le nombre des veuves et des orphelins. Mais telle est, pour ces pauvres gens, l' « attirance » de la mer, que les enfants, à peine arrivés à l'adolescence, ont hâte, eux aussi de *partir :* et, résignée, presque confiante, la veuve d'hier, jette, sur une barque, ces fils, qui sont aujourd'hui sa dernière espérance : elle les donne à la mer, qui ne lui a cependant jamais rendu son époux, et qui peut-être s'apprête déjà à faire de nouvelles victimes (1)... Que voulez-vous ? C'est

(1) Il y a là un phénomène psychologique, extrêmement curieux à observer. Cet amour de l' « élément » perfide, qui persiste au fond des âmes de cette population de pêcheurs, en dépit des catastrophes qui s'accumulent, fait songer à un phénomène identique, dont on

entre la mer et eux, à la vie, à la mort ! Et sur cette passion-là, rien ne saurait prévaloir.

Après une halte à la station de *Svolvar*, et une escale à *Melbo*, à l'entrée du merveilleux détroit du « Raftsund », aux murailles de granit, nous gagnons, de fjord en fjord, le Vaagsfjord, l'émule de Vestfjord, et nous arrivons à *Harstadhavn*, petite ville coquette située dans l'île de Hindö. Sur la hauteur, se détache, avec son clocheton pointu, l'humble, mais gracieuse, Chapelle Ste Sunniva (1), toute pimpante dans sa robe neuve, sous son toit incliné, en forme de chapeau de gendarme. Près de là, le catholicisme avait fixé, au moyen-âge, sa dernière station, en cette zône, dans l'église de Throndenäs : mais les protestants l'ont accaparée ; et c'est seulement depuis 1893 que les catholiques ont, à Harstad, leur Chapelle à eux.

Et maintenant, nous approchons, toujours par le fjord, et au milieu des féeries d'une nature grandiose, de la ville de Tromsö, dans l'île fertile qui porte le même nom. Il n'y a là que sept mille habitants ; mais c'est assez pour former, au-delà du 69° de latitude, une agglomération relativement considérable. Tromsö fait d'ailleurs un très grand commerce de peaux et de poissons. Le port est littéralement

trouve de frappants et singuliers exemples, dans la population des bassins houillers. Voyez, en effet, ce qui se passe invariablement, chez nous, au lendemain de quelqu'un de ces mémorables accidents de mines, explosions de grisou, éboulements, etc., dont le récit, développé dans les feuilles publiques, fait courir, du nord au midi de la France, un long frisson d'effroi. A peine a-t-on remonté, du fond de la mine, les débris humains des victimes, et procédé à leurs tristes funérailles, que, à l'entrée même de ce « puits », où tant de mineurs ont trouvé une fin si soudaine et si affreuse, d'autres mineurs, des frères, des fils, des victimes, se tiennent, leurs outils à la main, qui sollicitent, avec la *place* des êtres disparus, la permission de descendre à la mine, et d'y travailler ! On vient à peine d'en retirer cent victimes ; et déjà, sur la liste des ingénieurs, s'inscrivent deux cents, trois cents demandes, en remplacement !...

(1) Voir, ci-dessus, page 264.

encombré de navires, qui arrivent là de tous les points de la terre, et qui portent, à la proue, dans toutes les langues, les noms les plus bizarres. Adossée aux flancs d'une riante colline, la ville a un aspect pittoresque, qu'agrémente encore la vue de quelques monuments, l'hôtel-de-ville, par exemple, et les deux églises, l'une en bois, qui appartient au « culte évangélique », l'autre, décorée d'une flèche et d'un clocher, qui sert de cathédrale aux catholiques, et dont la construction remonte à une quarantaine d'années.

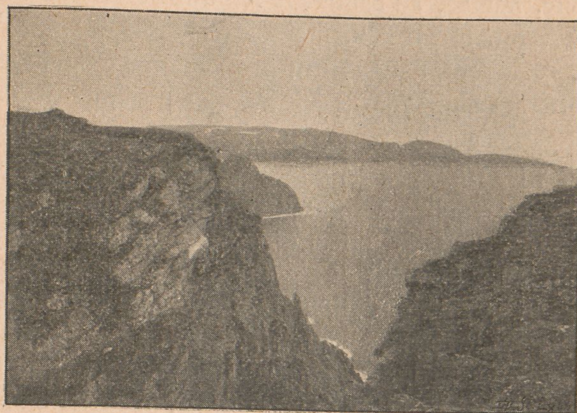


FIG. 69. — Dans les fjords du Nordland.

Sur la Place du marché, où se trouve cette dernière église, s'alignent, tout à côté, les constructions du presbytère et des écoles. Mais ce qui donne à Tromsö une physionomie à part, c'est la rencontre fréquente qu'on y fait, dans les rues, des Finnois, ou Lapons, qui ont leur campement dans le voisinage de la ville.

A une heure environ de Tromsö, en remontant la vallée du Tromsdal, on arrive à une sorte de cirque, fermé d'un côté par le Tromstind. C'est là, près des pâturages où ils font paître leurs riches troupeaux de rennes, que les La-

pons ont établi leur camp fixe (Fig. 68). Chaque famille a sa cabane, dont la construction, sinon la disposition et l'architecture, est assez variable : les unes en effet sont en pierre ; les autres en gazon et en terre ; le plus grand nombre, en écorce d'arbres. Mais toutes sont invariablement coulées dans le même moule : à l'extérieur, une ouverture est pratiquée au sommet du frêle édifice, pour laisser pénétrer la lumière du jour et ménager un passage à la fumée ; au dedans, sous une chaudière retenue par une chaînette, flambe, au centre, le feu qui ne s'éteint jamais. Le soir venu, le père, la mère, les enfants et les domestiques, s'étendent, dans la hutte, de chaque côté du foyer, pour prendre leur repos. Le jour, leur principale occupation consiste à mener au pâturage leurs troupeaux de rennes, à les traire, et à préparer, avec le lait de ces quadrupèdes, d'excellents fromages, qui se conservent plusieurs mois, dont ils font un fructueux commerce, et qui forment, avec la chair de l'animal, laquelle du reste est exquise, la base de leur alimentation. Ce travail accompli, ils emploient le reste de leur temps, soit à faire des bottes fourrées, soit à façonner, avec la corne de renne, une foule de menus objets ou de bibelots, cuillers, fourchettes, porte-cigare, etc., qu'ils vendent aux étrangers dont ils reçoivent la visite. Ils contrastent, par leur très petite taille, avec les Norvégiens, dont la stature est au contraire généralement très haute. Le type Scandinave est, en effet, fort beau. En mettant pied à terre, à Göteborg, j'avais été frappé, à la vue de tous les grands et robustes gaillards qui flanaient, sur le port. Mais les Lapons ont encore, avec leurs voisins, une autre différence : autant ceux-ci sont soigneux de leur personne, et enclins, dans leur mise, à une certaine coquetterie élégante ; autant ceux-là en prennent à leur aise avec la propreté et l'hygiène, et s'affublent d'oripeaux disparates qui vont à l'encontre des principes de goût les plus élé-

mentaires. Ils ont beau serrer, à la taille, leur peau de renne, par une ceinture, et chercher à ponctuer ce tissu de poils par des bordures multicolores, toutes ces précautions sont impuissantes à corriger la laideur d'un costume à demi huron, tout de même qu'elles n'atténuent d'aucune manière la laideur même de ceux qui le portent. Sous ce front bas, qu'encapuchonne un bonnet disgracieux et qu'éclairent vaguement deux yeux très petits, on se demande quelle peut bien être l'orientation de la pensée qui y ha-



Fig. 70. — Hammerfest : la colonne commémorative du Méridien terrestre.

bite ; et quand, poursuivant en détail l'examen de ces physionomies singulières, on remarque ces lèvres lippues et sensuelles, qui recouvrent d'énormes mâchoires, ces nez évasés et aplatis, ce teint jaunâtre, etc., on peut à peine se défendre de croire qu'on a affaire à des sauvages. Mais ces sauvages sont pétris d'orgueil : faute de glace pour se voir, ils s'estiment beaucoup plus beaux que les Norvégiens ; et, fiers de leur personnage, ils se refusent à contracter avec eux aucune alliance. C'est assez dire que si, à ce

compte, la race ne dépérit point, il s'en faut diablement qu'elle s'embellisse.....

Plus que 300 kilomètres — une bagatelle —, et nous touchons enfin au Cap Nord.

Je crains de lasser la patience du lecteur qui a bien voulu suivre jusqu'ici les détails de cette relation, en recommençant, pour le reste du parcours, une description des fjords, des îles et des montagnes (Fig. 69). Il le faudrait, cependant, car, jusqu'au bout, la nature renouvelle son immortel poème, et le rajeunit. Voir le soleil de minuit, au milieu de ces détroits invraisemblables ; assister, de la mer, au pied de ces montagnes, à la composition du tableau où le divin Artiste sème à plaisir tous les caprices des jeux de lumière, est un spectacle enivrant, qu'on n'oublie jamais. Cela ne se décrit point : il faut le voir ; et se taire ! Ce qu'il faut voir aussi, c'est le Lyngenfjord, que je ne saurais mieux comparer qu'à une immense cathédrale, celle de Cordoue, en Espagne, si vous voulez, mais cent fois agrandie, tant il s'y trouve d'admirables colonnes, à la base sombre, parce qu'elle est de granit, au sommet de marbre, parce qu'il a une couronne de glaciers, avec, en guise de voûte, le ciel bleu, d'où descend une lumière ambrée qui entoure les objets d'une moire mystérieuse. Puis, après cette vision grandiose, voici, comme pour y faire contraste, l'île de Loppen, aux flancs horriblement dénudés, que battent sans relâche les vagues furieuses de la mer pôlaire. Voici la petite ville de *Hammerfest*, à peine relevée de ses ruines, depuis le terrible incendie de 1890, qui la réduisit en cendres : Hammerfest, d'où partent les flotilles qui vont pêcher la morue, au Spitzberg ; où le catholicisme a récemment planté la croix ; et où une Colonne commémorative (Fig. 70) rappelle que c'est là qu'aboutit la partie du méridien terrestre, mesuré dans la première moitié de notre siècle (1815-1852).

Au delà, c'est le désert, l'aridité et la solitude morne, pendant six ou sept heures. Si l'on rencontre encore, de temps à autre, quelque hutte en tronc d'arbre, l'être qui l'occupe n'est plus là que pour la mer. Les vrais habitants de la région sont les pingoins et les mouettes. Et l'on arrive enfin, après avoir dépassé l'île de Gjesvär, où l'on aperçoit comme un soupçon de village, à ce fameux rocher schisteux et noirâtre, dont les flancs, crevassés et plongeant à pic dans la mer, marquent ici le bout du monde :



FIG. 71. — Le rocher du *bout du monde*, au Cap Nord.

c'est le CAP NORD (FIG. 71). L'aspect en est majestueux, bien que le rocher n'ait pas deux cent cinquante mètres d'altitude. L'escalade toutefois en est assez rude, et exige presque une heure. Par un sentier rocailleux, on se hisse, en s'aidant de barres de fer et de cordes, jusqu'au plateau du sommet. Là, emmitouflé dans des fourrures, pour se préserver contre les morsures d'une bise glaciale, on attend patiemment le soleil de minuit. Mais, bien que la vue soit belle, quand l'astre paisible dore la crête des vagues et les parois des rochers, le spectacle le cède en

splendeur à celui dont on a eu la radieuse vision dans les fjords. C'est donc, à tout prendre, pour le but, plutôt que pour le panorama lui-même, qu'on pousse jusqu'au Cap Nord.

A tant faire que d'aller plus loin, c'est jusqu'au *Pôle Nord* qu'il faudrait s'aventurer. Et l'expédition, qui a tenté bien souvent de hardis navigateurs, a été, l'on s'en souvient, reprise, l'année dernière (1896), par l'explorateur Andrée (1), qui, malheureusement, se mit en route trop tard. Parti, de Göteborg, vers le milieu de juin, il ne put, une fois arrivé à la pointe du Spitzberg, lancer son ballon qu'au commencement de juillet. Contrarié bientôt par le mauvais temps, il dut renoncer à poursuivre l'expédition. Le 24 août, au soir, on affichait, à Stockholm, où je l'ai lue et transcrite, la dépêche suivante : *Andrées ballongfärd uppskjuten till nästa sommar*, c'est-à-dire, « le départ du ballon d'Andrée est ajourné à l'été prochain ». Le départ du courageux aéronaute a eu lieu, en effet, de Göteborg, pour le Spitzberg, au mois de mai 1897 : c'est là qu'il a dû attendre, pendant le mois de juin, le moment propice pour sa grande exploration.

Du Cap Nord à Trondjhem, le retour s'effectue, à quelques variantes près, par le même chemin enchanteur qu'on avait suivi, au départ.

Après neuf ou dix jours de mer consécutifs, on aime alors à retrouver, à Trondhjem, les bons vagons du réseau ferré suédo-norvégien. La route est longue, sans doute, jusqu'à Stockholm ; elle est surtout beaucoup moins belle que celle des fjords. Mais elle ne manque pas cependant de charme. Et puis, sur cette route, il y a *Upsala*, où l'on

(1) Voir, aux Pièces justificatives, N° III, quelques détails curieux sur le départ de l'explorateur.

On sait que deux aéronautes français, Godard et Surcouf, préparent, pour 1898, une expédition au Pôle Nord.

se dédommage de bien des fatigues. J'en ai parlé, en son lieu, comme aussi de la brillante Capitale de la Suède : je n'ai donc point à y insister de nouveau.

Je me reprocherais toutefois de ne pas consigner ici un dernier souvenir. A l'heure où je trace ces lignes, se tient, à Stockholm, un Congrès de journalistes. Ils sont, là-bas, plus de cinq cents, venus de tous les pays du monde. Acclamés par la population de la Capitale, ils ont eu l'honneur d'être invités, en une fête princière, au Château Royal de Drottningholm (Fig. 50). Or, je trouve, dans le toast porté, en français, par le Roi, à la santé de ses hôtes, à la fin du dîner de gala que Sa Majesté leur a offert, un mot que je me plais à transcrire, en finissant, parce qu'il servira, tout ensemble, à prouver ce que j'ai avancé plus haut de la sympathie qu'on rencontre en Suède, et à confirmer l'exactitude du portrait que j'ai été amené à tracer de S. M. le Roi Oscar II. Voici ce mot : « Le souvenir de votre séjour parmi nous, Messieurs, ne s'effacera point de bien longtemps. La Suède est un des pays où les libertés constitutionnelles ont le plus d'anciennes et profondes racines. La liberté de la presse, notamment, y est, on peut dire, presque illimitée. A l'amour de la liberté et de l'indépendance, le Pays, ne l'oubliez pas, sut toujours associer le respect de la légalité et de la loyauté ! »



PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

(Voir, ci-dessus, page 4, note 1).

Voici les *impressions* que j'envoyais, de Berlin, vers la fin de septembre 1896, au *Mémorial de la Loire*, après ma visite à l'*Exposition industrielle* de la Capitale prussienne.

L'Exposition Industrielle de Berlin (1896), et la leçon immédiate à en retirer.

En attendant qu'ils puissent avoir leur Exposition *universelle*, au sens large et complexe où nous prenons le mot aujourd'hui, les Allemands y préludent par des Expositions *particulières*. Ils en ont eu déjà, de plusieurs sortes ; et ils n'ont rien négligé, ce semble, depuis vingt ans, pour s'y faire la main. Mais, en l'espèce, leur succès le plus considérable est, sans contredit, celui qu'ils ont tenté, cette année même, dans la capitale, en y ouvrant une Exposition *Industrielle*, dont le succès — je m'empresse de le reconnaître — a été aussi complet que possible. Ni Genève, ni Budapest, malgré l'intérêt très vif qu'y présen-

taient, pour les étrangers, des « attractions » similaires, n'ont fait un tort sérieux à Berlin. On s'y est rendu des quatre points cardinaux de l'Empire ; et, sans montrer un empressement extraordinaire, les étrangers n'ont pas eux-mêmes dédaigné d'y passer. J'y ai coudoyé plusieurs de mes compatriotes, peu nombreux, il est vrai, mais dont la présence suffirait à prouver que la France ne se désintéresse point absolument de ce qui se fait aux rives de la Sprée. Malheureusement, si je juge de leur impression commune par celle dont j'ai eu l'écho, en causant avec quelques-uns d'entre eux, au retour, il ne me paraît pas qu'ils aient cherché à bien voir, là-bas, le dessous des cartes, ni qu'ils aient démêlé clairement certaines tendances qui, si peu qu'on ait le patriotisme en éveil, crèvent pourtant les yeux.

Ce sont ces tendances, ou, ces dessous, que je voudrais essayer de mettre en lumière. Sans prétendre posséder plus de pénétration que qui que ce soit, je crois faire œuvre de bon Français en criant gare, et en attirant, sur certains faits qui me semblent « symptomatiques », comme parlent les médecins, la vigilante sollicitude de qui de droit.

L'Exposition Industrielle Berlinoise avait été installée, au faubourg de Treptow, tout à une extrémité de la capitale. Il y a seulement vingt ans, Treptow était un simple village, auquel on avait longtemps accédé par l'ancienne porte de Kœpenik ; un village coquet et tranquille, gracieusement assis aux bords de la Sprée, et dont rien ne pouvait faire prévoir la fortune brillante, ni si rapide. Aujourd'hui, ce village est devenu une ville ; mieux que cela, une fraction de la grande ville ; et son sort est lié désormais étroitement à celui de Berlin. Le site cependant restait à souhait, pour l'organisation de l'*Ausstellung* : le fleuve et ses rives, les ondulations d'un terrain vallonné, l'abondance des arbres, les dernières pelouses du village

d'autrefois, tout pouvait être adroitement utilisé pour l'installation des divers groupes industriels ; et tout l'a été, en effet. Aussi, ne saurait-on nier sans injustice que l'Exposition Berlinoise avait grand air, et que l'aspect en était fort attirant : rien n'avait été négligé pour en rendre la visite intéressante, agréable et instructive ; et l'on y avait réussi.

Sans doute, il serait facile de signaler, ici ou là, un léger abus de la couleur locale. Les Allemands, grands « beuveurs » devant l'Eternel, comme aurait dit Rabelais, y avaient, par exemple, un peu trop multiplié les brasseries. Il y en avait, au bas mot, autant que de pavillons industriels ; et l'on y trouvait, à chaque pas, toutes les variétés du genre, depuis l'humble *Bierlokal* jusqu'à la pompeuse *Hofbrauereihaus*, en passant par la *Bierhalle*, la *Bierquelle*, la *Bierstube*, et je ne sais combien d'autres enseignes. Mais, comme tous ces lieux d' « agrément » ne désemplissaient pas, il y a apparence qu'on n'en avait pas, tout compte fait, exagéré le nombre : la liqueur de houblon exerce, on le sait, sur tout gosier germanique, un attrait irrésistible ! Fermons donc les yeux ; et, laissant les « beuveurs » à leurs choppes, n'insistons pas.

Des produits de l'Industrie, je me bornerai à dire qu'ils avaient été dressés, dans chacun des pavillons respectifs de l'industrie du papier, du cuir, du bois, du vêtement, du tissage, de la photographie, etc., etc., aussi habilement que possible, pour « permettre de se rendre compte de l'*activité considérable* de la capitale de l'empire d'Allemagne, et de l'*étonnante* diversité de sa production ». Je cite là les termes du programme officiel qu'on vendait, à l'entrée : ce n'est pas un chef-d'œuvre de modestie ; mais, peu importe. Les Allemands nous ont habitués, de longue date, à n'y pas regarder de si près.

Au surplus, qu'il s'agisse du cuir ou de l'électricité, de

l'horticulture et de la pêche ou de l'industrie textile, je n'ai vu, dans aucun pavillon, rien d'assez « étonnant » pour me faire oublier ce que j'avais vu, au Champ-de-Mars, en 1889. Et je me convaincs, dans mon for intime, que les Allemands, s'ils sont sincères, ont dû faire la même constatation. Mais voici où commence la différence, et où elle s'accuse.

Dans toute Exposition, il faut ce que l'on nomme, assez peu académiquement, un *clou*. C'est admis ; et l'on croirait manquer au principe primordial du genre, si l'on ne s'ingéniait à en découvrir un. Nous avons eu le nôtre, à Paris, il y a sept ans, lequel, en vertu d'un rare privilège, a été deux fois « clou » : par l'aspect, et par la destination. Les Prussiens ne pouvaient donc pas décemment s'affranchir de la loi, ni renoncer à inventer le leur. Et comme ils ne manquent pas d'une certaine imagination, ils en ont trouvé un, qui a causé à toute la race germanique le plus profond ravissement. Or, c'est ici que s'accentuent les tendances propres des deux peuples, et qu'éclate la différence de sens pratique, entre l'Allemand et le Français.

Figurez-vous, au lieu d'une pompeuse inutilité, telle qu'était la tour Eiffel, un lac ; sur ce lac, de minuscules cuirassés ; au fond, d'un côté, une ville forte ; de l'autre, des gradins et un terre-plein pour recevoir une nombreuse assistance ; enfin, dans ce théâtre d'un nouveau genre, le spectacle d'une attaque en règle de la place forte par les navires de guerre, la prise de la ville, et l'apothéose de la flotte victorieuse. Voilà quel était le *clou* de l'Exposition Berlinoise ; et, quelque affluence qu'il y eût à la porte des pavillons industriels, c'était surtout au *Marine-Schauspiel*, c'est-à-dire, au spectacle sensationnel du combat naval, que chacun s'empressait à courir.

A juger les choses superficiellement, il n'y avait là qu'une « attraction » très ingénieusement ménagée pour

intéresser le public. Je connais des Français qui ont pris, à ce spectacle, un plaisir extrême : ils ont vu des bateaux, un simulacre de siège, une parade triomphale ; et ils s'en sont allés, ravis. Ils n'ont rien remarqué au-delà : ni l'attention haletante de leurs voisins, pendant les manœuvres des cuirassés et des torpilleurs ; ni leur silence, tandis que, entre la flotte qui attaquait, et la ville qui cherchait à se défendre, s'engageait une lutte acharnée ; ni l'impression anxieuse de leur physionomie, lorque le feu nourri des forts assiégés obligeait les marins à reprendre le large ; ni l'air de satisfaction admirative qui s'épanouissait sur leurs traits, quand, par quelque diversion habile, un ou deux des vaisseaux forçaient un fort à éteindre ses feux ; ni l'expression de triomphe de tous leurs visages, quand la ville était contrainte à se rendre et que, en une dernière parade, la petite flottille semblait contempler fièrement son œuvre de destruction et s'acclamer elle-même, dans sa victoire. Toutes ces nuances semblent leur avoir échappé, comme leur ont échappé les *réflexions* de ces mêmes voisins. Ils n'ont pas paru se douter que cette représentation cachait, sous les dehors inoffensifs d'un spectacle original, une intention calculée, non pas d'allumer — c'est chose faite, — mais d'aviver encore, la flamme du *patriotisme* germanique ; de faire croître encore, au fond de toute âme allemande, l'ambition de doter le *Vaterland* d'une toute-puissante, d'une invincible *marine ;* en un mot, de prouver solennellement, en pleine capitale, par d'habiles parades, que d'assez grands progrès avaient été réalisés déjà, sur ce point, pour pouvoir espérer se signaler bientôt par quelques actions d'éclat, dont on parlerait dans le monde !

Voilà, à y regarder de près, le sens véritable du *Marine-Schauspiel* de Berlin : et il faut être aveugle de naissance ; il faut ne rien savoir de la poussée, et des sacrifices d'argent, qui se font, en Allemagne, pour multiplier le nombre

des cuirassés et mettre, sur le même pied, la *flotte* et l'armée de terre ; il faut avoir oublié l'ouverture du canal de Kiel et les enseignements qui en ressortent, pour n'avoir pas vu où tendait ce spectacle, ni qu'il était uniquement organisé afin d'exalter les imaginations, de caresser la fibre nationale, et de développer, de surchauffer, le chauvinisme tudesque.

Pour ma part, je suis sorti, de là, navré. J'ai songé à tout l'argent qui s'éparpille, en France, au lieu d'être concentré pour nous rendre forts, contre l'ennemi qui ne désarme pas. Je me suis rappelé le temps précieux que perdent certains hommes, lesquels trouvent crâne de tracasser de pauvres Religieuses, ou fort habile de se dévouer aux laïcisations, alors qu'ils ne devraient jamais, une seule minute, cesser d'avoir l'œil attentif à ce qui se fait, par-delà la frontière. Et, dans mon esprit, un triste rapprochement s'est fait, de lui-même, entre ce qui se passe aujourd'hui et ce qui se passait, il y a trente ans. Après Sadowa, le maréchal Niel, patriotiquement préoccupé du triomphe de la Prusse et de l'organisation inquiétante de son armée, poussait un cri d'alarme : et on ne l'entendit point ; ou plutôt, l'on ne voulut point l'entendre ! Aujourd'hui, ce n'est plus seulement une *armée* toujours redoutable, que l'Allemagne déploie devant nous : c'est une FLOTTE considérable, minutieusement organisée, confiante en sa force chaque jour grandissante, qu'elle nous laisse entrevoir ; et l'on semble ne point s'en douter ! Ne serait-ce pas le cas de crier encore, avec cette frondeuse de Gyp, si pleine de sens dans la thèse qu'elle soutient : « Ohé ! les dirigeants » ?...

Je veux d'ailleurs, aux faits que j'ai avancés, joindre un rapide commentaire. Il m'est fourni, tout à point, par l'empereur Guillaume lui-même et par les journaux d'outre-Rhin. Le *Kaiser*, qui se pique de posséder tous les

talents, est, à ses heures, selon l'occurrence, peintre, musicien, poète, etc. Un jour que c'était le tour du poète et du musicien, il composa un *Hymne à Ægir*; et, sur cet hymne, il écrivit une mélodie, avec un accompagnement. A quelque temps de là, il se rendait à Venezia ; et, là, au milieu des acclamations et des fêtes, les musiques italiennes lui jouèrent solennellement *son* « morceau ». Eh bien ! Voulez-vous connaître ce que dit cet « Hymne à *Ægir* », c'est-à-dire, au dieu de la mer ? Le voici, en substance : « O Ægir, toi que, aux premiers feux du soleil matinal, saluent nos héroïques marins, une guerre furieuse nous appelle sur un lointain rivage. Conduis-nous, à travers la tempête et les écueils, jusqu'au pays ennemi... Fais en sorte que nous, l'armée de tes fils, nous soyons protégés par toi, sur ce Dragon (traduisez : ce *cuirassé*...) Et quand, au milieu de cette forêt de mâts, les navires viendront s'assaillir les uns les autres ; quand la Déesse de la guerre (traduisez : la *Tactique*) enveloppera l'ennemi, que nos obus auront frappé, alors, sur l'océan, au milieu du cliquetis des armes et du fracas de nos blindages, que notre chant, semblable à la tempête déchaînée, retentisse en ton honneur, ô Dieu souverain ! »

Voilà, en abrégé, tel qu'il est tombé de sa plume impériale, le chant composé par Guillaume II, en l'an de grâce 1896, tandis que, à Treptow, s'ouvrait l'Exposition Industrielle Berlinoise, et, au cœur de cette Exposition, le *Marine-Schauspiel*. Si les allusions renfermées dans ce texte ne sont pas transparentes ; si la coïncidence de cette composition, avec l'exaltation du chauvinisme national, à Treptow, n'est pas voulue, et flagrante, je crois qu'il faut renoncer à trouver l'évidence nulle part.

Relisez, du reste, avec attention, les gazettes allemandes de la première quinzaine d'octobre (1896), et vous y trouverez, de ce que j'ai appelé le « commentaire impérial » du

Marine-Schauspiel, un nouveau et suggestif commentaire. Quand la « Deutsche Tageszeitung » criait : « Nous nous attendons, depuis vingt-cinq ans, à défendre par le glaive ce que le glaive a conquis ; et, s'il le fallait, *nous lutterions contre le monde entier* » ; quand le « Dresdner Journal » ajoutait : « Même la proclamation formelle de l'alliance franco-russe *ne nous ferait pas peur* » ; quand la « Kölnische Zeitung » faisait écho aux acclamations de la France au Tsar par plusieurs colonnes d'insolences, et que, dans leur nº du 11 octobre, les *Lustige Blaetter* affichaient sans vergogne, en première page, un dessin également outrageant pour la France, et pour la Russie, qu'y avait-il là autre chose qu'une manifestation explicite des convictions de l'Allemagne qu'elle est forte aujourd'hui, sur terre et sur *mer*, et qu'elle se croit, en conséquence, le droit de rire de tout, et de tous ?...

Sachons donc être plus sages, et plus prévoyants, que nous le fûmes, avant 1870. Jamais, pas plus pour notre *flotte* que pour notre armée, nous ne nous imposerons trop de sacrifices. Le *Marine-Schauspiel* de Berlin, comme l'*Hymne à Ægir* de l'empereur Guillaume, comme les rodomontades bouffies des journaux prussiens, traduisent trop manifestement un « état d'âme », pour que nous n'y prêtions point attention. L'article remarquable paru, dans le « Times » du 11 octobre 1896, sous ce titre : *Deux Empereurs*, finissait par une réflexion qui devrait faire, matin et soir, l'objet des méditations de nos hommes d'Etat : « Ce serait, disait la feuille anglaise, ce serait se tromper singulièrement sur le caractère et le tempérament de Guillaume II, que de s'imaginer qu'il consentira longtemps à rester dans la demi-ombre qui semble aujourd'hui l'envelopper. »

Tenons-nous donc pour dûment avertis ; et, en songeant un peu plus à notre *Marine*, tâchons de faire bonne garde !

*
* *

Six mois plus tard, aux premiers jours d'avril 1897, je lisais, dans l'*Echo des Mines et de la Métallurgie*, une communication adressée, de Berlin encore, par un observateur perspicace, dont le nom transparent de *Franken* dit assez la nationalité :

L'armée allemande envoie à la France un terrible poisson d'avril : elle a atteint, aujourd'hui, 1er avril, la plus grande perfection que puisse atteindre une grande armée moderne. C'est le *summum*, incontestablement.

Voici, en raccourci, les progrès immenses réalisés ici depuis cinq ans :

Le matériel de mobilisation est le plus puissant qui existe au monde. On a construit, dans ces cinq années, *trente-sept mille véhicules* de quinze tonnes et *deux mille six cents locomotives* nouvelles ; tout cela merveilleusement approprié au but militaire qui est : l'invasion.

On a construit, ou complété, *vingt-cinq mille lignes stratégiques*, dont je vous ai donné le détail.

Douze cents pièces du nouveau canon ont été construites, et le reste le sera à bref délai. On peut dire que la pièce allemande, modèle 1897, existe.

L'effectif de paix a été augmenté de *2.250 officiers*, et *70.000 sous-officiers et troupiers*. On a créé *soixante nouvelles batteries* de campagne, et, dans chaque régiment d'infanterie, un quatrième bataillon, de manière à porter le régiment à quatre bataillons pleins. Bref, c'est la création, achevée au 1er avril, de 42 régiments nouveaux, formant dans chaque corps d'armée une nouvelle brigade.

Donc, la mobilisation de l'armée comprend un million d'hommes (juste), avec 850.000 gaillards au-dessous de vingt-cinq ans, célibataires, valides, disciplinés, encadrés par 150.000 professionnels entraînés, pleins d'autorité et d'expérience.

L'armée allemande est donc en forme comme elle ne l'a jamais été.

Seul, le commandement en chef est, comme chez vous, l'inconnu mystérieux qui ne se dégagera qu'au dernier moment.

Si vous ajoutez à cela la *marine* que l'on va construire et *que l'on construira*, vous avouerez avec moi que jamais l'Allemagne n'a été aussi menaçante.

J'ajouterai qu'elle n'a jamais été aussi nerveuse. Le Souverain lui communique, depuis quelque temps, quelque chose de son agitation maladive. A tort ou à raison, on se demande à quoi sert cette étude sans relâche du « mieux dans l'armée », cette tension d'esprit, ces dépenses ; et l'on tombe d'accord que tout cela n'est vraiment pas destiné à ne servir qu'à la parade.

Que voulez-vous ? Je suis bien forcé de vous le dire ; c'est mon devoir de patriote : *Vous ne regardez plus assez du côté des Vosges*. Il faudrait un incident pour vous éveiller : mais alors on se demande si l'on doit le souhaiter, car l'Allemagne est prête à fondre sur l'adversaire avec une rapidité inouïe.

C'est l'effet qu'elle escompte le plus, du reste. On prête à l'Empereur ce mot, qu'on ne peut s'empêcher de trouver profond : « Avec les Français, il faut frapper vite, et fort ! »

FRANKEN.

Si mes lecteurs ne sont pas suffisamment édifiés, je les renverrai, pour plus ample informé, aux savantes études du Lieutenant de vaisseau Emile Duboc, dans la *Revue des questions diplomatiques et coloniales* (Nos du 15 mai et du 1er juin 1897).

II

(Voir, ci-dessus, page 235, note 1).

Je détache, du N° du 5 mai de la *Revue catholique des Revues* l'entrefilet suggestif, que cet intéressant et très instructif périodique a publié, sous ce titre :

Les idées d'un protestant, sur le protestantisme actuel.

Le docteur Krogh-Tonning, ministre protestant, et professeur à l'Université de Kristiania, se livre depuis fort longtemps à d'actives recherches au sujet des plus graves questions religieuses. Ses nombreux ouvrages sur le dogme des protestants lui ont créé, dans sa patrie, un véritable renom : en Allemagne, il est connu par ses derniers écrits, intitulés *l'Eglise et la Réforme*, et *la Théorie de la grâce et la réforme tacite*. Le premier a été traduit du norvégien ; quant au second, l'auteur l'a rédigé en langue allemande. C'est aussi à ce dernier ouvrage que le docteur Krogh-Tonning accorde le plus d'importance. Nous y trouvons la preuve que la théorie de la justification, telle que la conçoit le protestantisme bien-pensant de nos jours, s'accorde, sinon d'une façon formelle, du moins par son essence, avec la théorie enseignée par le catholicisme. L'auteur peut opposer, aux attaques de ses coreligionnaires la maxime de la critique catholique : son exposé des théories et principes a été reconnu exact, et correct en tout point.

Nous devons maintenant à ce travailleur infatigable une nouvelle brochure, ayant trait cette fois à la décadence du protestantisme, laquelle renferme des réponses à plusieurs critiques. Cet écrit, tout de circonstance, est formé d'une série de onze articles, qui ont d'abord été publiés par un journal quotidien de Kristiania. Provoquée par les événe-

ments qui se déroulent actuellement en Norvège, où elle a fait grand bruit, cette brochure n'a point manqué d'attirer l'attention en Allemagne, ce pays qui, suivant les propres paroles de l'auteur, n'a souffert et ne souffre encore que de maux dûs entièrement et exclusivement au protestantisme. Nous ne pouvions laisser passer inaperçu un tel ouvrage, et surtout la critique qui s'y trouve renfermée. Esquisser les deux, en nous servant autant que possible des propres paroles de l'auteur, tel est le but que nous assignons au présent article.

Si quelqu'un a le droit de s'intituler protestant, c'est sans contredit le docteur Krogh-Tonning. Membre et serviteur de l'Eglise d'Etat, en Norvège, il use largement du droit d'enquête et de discussion, dont sa religion autorise l'exercice. Il reconnaît, en Luther, le géant qui ne craignit point d'engager une lutte homérique contre des traditions et des conceptions séculaires ; mais il a soin aussi de distinguer en lui deux sortes de personnages, dont le premier est le Luther historique, et, le second, celui que la légende et la fable ont créé de toutes pièces. C'est à ce dernier surtout que l'on attribue volontiers toutes les qualités et toutes les vertus.

Il y a loin de notre auteur à ceux qui ferment, sciemment ou non, les yeux devant les contradictions de la Confession d'Augsbourg, et se refusent à constater les entorses qu'elle inflige à la logique. Et cependant, cette Confession exige une foi absolue, au point qu'un Mélanchthon ne peut passer pour s'être trompé ou contredit, quand même il reconnaîtrait de son propre mouvement qu'il s'est trompé ou contredit. Les dieux eux-mêmes renonceraient à combattre de tels arguments, qui ne doivent leur semblant de solidité qu'à une prévention ankylosée.

Le docteur Krogh-Tonning est encore moins de ceux qui considèrent le Luthéranisme comme la personnifica-

tion de l'Eglise idéale, et prodiguent l'encens à tout ce que les réformateurs du seizième siècle inventèrent de toutes pièces, et qu'ils inculquèrent, de gré ou de force, aux peuples avec l'aide de certains princes. Cet horizon lui semble trop étroit, et il a une façon délibérée d'envisager les choses. On lui a demandé comment il s'était arrogé le droit de critiquer l'Eglise, dont il se reconnaissait le serviteur. Il n'est point embarrassé pour répondre. « Je suis, dit-il, investi du même droit que Luther exerça à l'égard d'une Eglise qu'il s'était, lui aussi, engagé à servir. Aucun protestant ne pourra me le contester. Une maison menace ruines ; si l'un des locataires, plus avisé, avertit ses voisins du danger, pourra-t-on le taxer de malveillance contre eux ? »

Qui donc lui a donné cette largeur de vues, et cette clarté du regard ? Il est impartial, qualité bien rare chez les théologues protestants, qui ne lisent que les publications de leurs coreligionnaires, et affichent le plus grand dédain pour tout ce qui porte la signature d'un catholique. La *Théorie de la Grâce* trahit, chez lui, une connaissance approfondie des écrits religieux du moyen âge, ainsi que de ceux des temps modernes. Il est également familiarisé avec les œuvres thomistes ou molinistes, depuis Bannez jusqu'à Pecci, de Satolli à Franzelin, en passant par Dummermuth, Fonseca et Bellarmin. Enfin, il a étudié avec soin les controverses des écoles ci-dessus mentionnées ; quelques mots lui suffisent pour caractériser l'ouvrage publié, en 1896, par le docteur Einig, et intitulé, *De gratia divina*. Le latin lui en paraît élégant, l'exposition logique, et transparente comme le cristal.

Mais ce n'est point tout. Il s'est livré à d'actives recherches de l'inédit, dans les bibliothèques étrangères, où il a découvert des œuvres ignorées et datant du moyen âge. C'étaient pour lui de véritables trouvailles, des sources de

lumière, dont personne ne soupçonnait l'existence. Aussi, est-ce avec une joie de savant qu'il a compilé les passages les plus intéressants, pour les livrer par voie d'impression à la publicité. « Autrefois, dit-il en manière d'explication, j'étais assez naïf pour croire que l'on se réjouirait d'apprendre que la séparation entre nos frères n'est point aussi profonde qu'on se plaît à le croire. »

A quelles conclusions ces recherches et ces travaux ont-ils fait arriver le docteur Krogh-Tonning? D'abord, à la conviction du peu de consistance du principe scriptural et de la nécessité d'une succession apostolique. « Sans l'idée de l'infaillibilité de l'Eglise, en matière de salut, et celle de l'origine apostolique du clergé et sa perpétuité par succession apostolique, notre Eglise n'est point en état de se défendre contre la scission. Le 28me article de l'Augustana, qui érige les évêques en gardiens de la parole divine, et fait contrôler cet enseignement par les paroisses, contient une contradiction insoluble. Nous voyons déjà ici une cause de scission, au sein de notre masse.

« Le principe biblique perd journellement de sa force et le protestantisme opère, grâce à sa critique négative, comme le bûcheron qui scie la branche sur laquelle il est juché. Il faut une interprétation exacte et fidèle de la Bible; il faut, de plus, que cette interprétation soit à la portée de tout le monde, et que l'authenticité du texte soit prouvée. A défaut de quoi, l'édifice entier s'écroule. On parle volontiers d'humilité, et d'obéissance à la parole divine; la Bible est déclarée être le véritable fil conducteur dans la vie. Mais on oublie que cette parole divine n'est constituée le plus souvent que par des additions aux passages les plus importants de l'Ecriture.

« Des chrétiens de bonne foi se trouvent souvent en contradiction, sur les points les plus graves; et lorsqu'un apôtre nous affirme que l'Ecriture n'est point exempte

d'obscurités, nous avons quelque raison de ne point le contredire. L'insuffisance du texte scriptural ressort en droit et en fait; autrement, il n'existerait rien qui pût caractériser l'Eglise protestante. Mais vous vous êtes engagés dans une série de symboles, qui sont autant de paroles d'Eglise, mais non des paroles divines. En ouvrant, pour la première fois, une Bible, vous vous étiez déjà habitués à la considérer avec les yeux d'hommes d'Eglise, Vos enfants suivent la même voie; vous disposez d'ailleurs de leur liberté religieuse par le baptême, bien que la plupart d'entre eux ne reconnaîtraient pas la nécessité de ce sacrement par la seule raison que la Bible s'en porte garante. Vous croyez à l'inspiration du Nouveau Testament, non point pour des raisons exégétiques, mais parce que l'Eglise a toujours professé cette doctrine. Le sentiment général aujourd'hui est que les principes bibliques doivent recevoir un complément, une rectification divine, qui n'est autre que l'Eglise créée par le Seigneur,

« Or, l'Eglise n'est point la somme arithmétique de ses membres, mais bien, et du haut en bas, une société, une institution de salut, déclarée indispensable par le Seigneur, et pourvue de fonctions et d'organes établis une fois pour toutes par le fondateur.

« Elle se compose de deux éléments : la paroisse formée de laïques, d'une part; et, de l'autre, le clergé. On compulserait en entier le Nouveau Testament, sans y trouver trace ou mention d'un clergé général. On nous élèverait sur le pavois, si nous nous déclarions les humbles serviteurs de la paroisse; mais c'est ce que nous ne voulons pas, et ce que devront admettre ceux qui croient qu'il s'agit de choisir, entre le service de Dieu et celui des hommes.

« L'Eglise fondée et organisée par le Christ doit être sûre d'elle-même, dans l'interprétation de l'Ecriture, et comprendre tout ce qu'elle renferme d'obscur et de pro-

fond. En matière de salut, il lui faut l'*infaillibilité.* Une Eglise susceptible de se tromper n'a guère de valeur; et cependant elle doit, en sa qualité de support de la vérité et en vertu de la conviction que l'Esprit la remplit tout entière, se pourvoir contre des erreurs pouvant amener la perdition. Luther écrivait, en l'an 1524 : « L'Eglise ne peut se tromper, même sur le moins important des articles. » Mais Luther ne constituait point, à lui tout seul, l'Eglise luthérienne. Celle-ci ne doit point s'en tenir aux déclarations privées du premier, mais aux croyances de la seconde. Et déjà, dans l'Athanasianum, l'idée d'une infaillibilité relative trouve un fondement.

« Où trouverons-nous, alors, cette Eglise relativement infaillible? On doit la trouver, car Notre-Seigneur a dit qu'elle devait s'élever, comme une ville, sur une montagne qui ne peut se cacher.

« Elle est comme l'arche de salut, voguant sur les eaux du déluge. Mais une autre idée est éclose, celle d'une Eglise invisible, que l'on peut dire introuvable. Et cependant, les paroles du Sauveur doivent signifier qu'elle doit se trouver dans la plénitude de son objectivité. Mais où donc se trouve ce signe objectif de l'Eglise apostolique, considérée comme une réalité historique, si ce n'est la charge léguée par les apôtres, et non celle créée librement et contre tout droit?

« Il ne suffit pas de dire que l'Eglise existe, là où les moyens de grâce sont dispensés équitablement; et on le comprendra facilement sans qu'une expérience séculaire soit nécessaire. Nous avons besoin d'un signe objectif, lequel ne peut être constitué que par la succession léguée par Notre-Seigneur et par ses apôtres, perpétuée par l'ordination ecclésiastique. Le corps apostolique est investi des moyens de grâce, et ces sources de vie ont été placées entre ses mains.

« Cette charge ne saurait être perpétuée autrement que par succession apostolique. Le droit et la force, ainsi que les moyens de grâce avec toute leur efficacité en matière de salut, sont entièrement dans les mains de ceux qui ont été investis de ces droits par voie d'ordination. Créer un ordre d'une paroisse découle d'une théorie arbitraire et artificielle, que l'on a insérée au préalable dans le Nouveau Testament, pour l'en extraire ensuite. C'est là une des théories erronées et contradictoires créées par Luther. Le 14e article de l'Augustana stipule que tout homme qui veut enseigner à l'église, ou dispenser les sacrements, y est régulièrement autorisé (rite vocatus). La confession d'Augsbourg a reconnu ce principe comme s'appuyant sur le droit canonique ; Mélanchthon en réduisit cependant la portée dans son apologie. Celui de la succession trouve encore des adhérents en Allemagne, en Angleterre, et dans les contrées du Nord.

« L'Eglise d'Etat, en Norvège, ne reconnaît officiellement que le principe subjectif : gestion des moyens de salut, conformément à l'Ecriture, et suivant la propre idée de celui qui s'est conféré ce droit. Quelques mots prononcés avant le repas suffisent pour reproduire la cène, et fournir l'équivalent de la communion catholique. Or, celui qui n'a point reçu l'ordination, selon le rite apostolique, peut, à la vérité, présenter à ses adeptes le pain et le vin, mais non le corps et le sang du Seigeur. Il peut prononcer la formule de l'absolution, sans pour cela absoudre d'une façon réelle et efficace. La succession apostolique est d'ordre épiscopal, ainsi que l'ont admis les Eglises catholique, orthodoxe, et anglicane; ou tout, au moins d'ordre paroissial, comme chez nous. »

Toutes ces théories ont amené l'auteur à considérer le catholicisme, dans son interprétation de la charge apostolique, comme un membre de l'*una sancta catholica.* C'est

pour lui une fraction de l'Eglise; et il voit en nous les « frères séparés », et pense tout autrement de l'assemblage bariolé des sectes qui se « contredisent les unes les autres ». Il ne prête pas à Rome les couleurs sombres sous lesquelles ses coreligionnaires se plaisent à la peindre, et il reconnaît que toute la chrétienté en dérive. Il s'avance même résolûment, lorsqu'il dit : « L'Eglise catholique est la seule grande confession, qui tienne haut et ferme la bannière de la foi chrétienne. »

Si quelqu'un s'avise de lui dire que ce raisonnement doit le conduire à Rome, il répondra, avec la franchise qui honore l'homme : « S'il est démontré que Rome et la vérité sont des termes synonymes, j'irai aussitôt à Rome, et je m'efforcerai d'y mener tous mes lecteurs. Mais divers points me séparent de Rome. D'abord, mes ouvrages, et mes idées sur le dogme. Rome est le plus haut principe ecclésiastique ; entre elle et le principe ecclésiastique protestant, il existe un abîme, qui est l'infaillibilité du pape. »

Aux contradictions de son propre camp, il n'attribue d'autre cause que l'infaillibilité de l'Eglise et la succession apostolique. Ces termes sont déjà empruntés au glossaire catholique. Mais ils ont ici un autre sens, car ils signifient succession épiscopale et infaillibilité absolue, c'est-à-dire infaillibilité dans tout le domaine de la vérité, tandis que, dans son idée, la succession peut être paroissiale, et l'infaillibilité purement relative. C'est dire qu'elle se borne aux questions les plus importantes, et n'est point générale.

Il désire, de tout cœur, voir disparaître les malentendus, les accusations injustes et les préventions non fondées, enfin assister à l'acheminement vers une union parfaite.

« C'est à cet édifice, dit-il, que j'entends travailler et prier. Si Dieu le permet, tout obstacle disparaîtra. Comment cette union se réalisera-t-elle? Rome doit-elle

devenir protestante, ou le protestantisme deviendra-t-il romain ? L'un est aussi improbable que l'autre, et tout est entre les mains de Dieu. La tâche est assez grande et assez ardue pour que chaque chrétien y prenne part. Ma vie n'aura pas été inutile, si j'ai pu réussir à prouver que la cause principale de la scission n'était point dans l'essence, et ne provenait que de quelques différences. La réconciliation est dans l'air. Si les circonstances actuelles s'y opposent, Dieu y pourvoira par un miracle, si nous le demandons dans nos prières. »

Il est temps de terminer cette étude. Nous passons sur d'autres parties de l'œuvre, notamment sur le passage relatif à la Réforme, qui est déclarée être autre chose qu'un « élan moral dans le plus haut sens du mot ». Nous laissons aussi de côté celui qui a trait à la liberté d'enseignement, au sein de l'Eglise d'Etat, en Norvège, et que l'auteur déclare être riche de conséquences désastreuses, conséquence fatale de la « liberté de conscience et de l'interprétation arbitraire de la Bible à l'exclusion de tout le reste ».

Nous renvoyons à la *Germania*, qui a publié des traductions allemandes des œuvres du docteur Krogh-Tonning. Chaque ligne trahit la lutte que ce noble esprit a engagée pour la cause de la vérité. Une telle lecture ne peut qu'élever le catholique, et le remplir de reconnaissance pour Dieu qui l'a mis, lui, en possession de la pleine et totale vérité.

III

(Voir, ci-dessus, page 282, note 1).

J'extrais d'une Revue, en date du 10 juin 1896, les détails suivants sur l'expédition que l'explorateur Suédois, M. Andrée, préparait alors pour le Pôle Nord :

Vers le Pôle.

Le voyage qui va s'accomplir, dans quelques jours, est bien le plus audacieux qu'on ait jamais tenté.

Hier, M. Andrée, ingénieur à Stockholm; M. Eckolm, professeur à l'Université d'Upsala, et M. Strindberg, le neveu du dramaturge, tous trois Suédois, se sont embarqués, à Göteborg, à bord du *Virgo*, qui va les transporter avec leur ballon, le *Pôle Nord*, dans l'île de Norskœarna, une des îles norvégiennes situées à la pointe du Spitzberg, à douze cents kilomètres du pôle. C'est là que les trois savants suédois procèderont au gonflement du *Pôle Nord* au moyen de cylindres remplis de gaz sous pression. C'est avec ce ballon que M. Andrée et ses hardis compagnons de voyage comptent faire l'exploration du Pôle Nord. L'ascension aura probablement lieu au commencement de juillet.

Le ballon destiné à faire la conquête du Pôle a vingt mètres de hauteur, et jauge cinq mille mètres cubes. Son enveloppe est constituée par une étoffe de soie, dite *pongé de Chine*, qui offre une énorme résistance. L'étoffe est double dans sa partie inférieure, triple dans sa partie supérieure. Les différents lés sont collés et cylindrés, de façon à former un tissu absolument adhérent ; puis, revêtus à plusieurs reprises d'un vernis spécial. Le filet est en chanvre d'Italie, paraffiné avec soin; les cordes doivent

être passées les unes dans les autres pour éviter les nœuds; la partie supérieure, enfin, doit rester lisse pour empêcher l'accumulation de la neige dans les mailles.

Quant à la nacelle, voici la description qu'en font les journaux spéciaux : elle est constituée par un cylindre de 2 mètres de diamètre, de 1 mètre 30 de hauteur intérieure. Sur un de ses côtés, le cylindre porte une paroi plane, espèce de pan coupé, de 1 mètre 30 de côté à sa base, et régnant du plancher jusqu'à mi-hauteur de la nacelle; c'est sur ce pan coupé que la nacelle se couchera lors de l'atterrissage, et on évitera ainsi son roulement sur le sol.

Le cylindre, en osier et rotin, a son plancher renforcé par deux traverses, et est percé de deux trous, l'un qui sera garni de porcelaine, pour l'usage que l'on devine, l'autre qui servira à descendre, à quelques mètres au-dessous de la nacelle, le réchaud à alcool sur lequel on fera la cuisine. C'est, on le comprend, pour diminuer les chances d'incendie qu'on éloignera ainsi le réchaud; on n'allumera qu'à distance, et on l'éteindra toujours avant de le remonter dans la nacelle. La paroi cylindrique est munie de deux fenêtres carrées de 15 centimètres de côté, garnies de vitres. Le couvercle, renforcé par deux traverses, porte une trappe mobile autour d'une charnière, pour permettre l'entrée et la sortie des aéronautes.

Dans cette nacelle, on a ménagé la place de trois hommes, dont deux pourront se tenir debout, pendant qu'un sera couché. Le journal, le *New-York Herald*, avait offert de contribuer pour cent mille francs aux frais de l'expédition, si les trois voyageurs consentaient à emmener avec eux un correspondant de ce journal. M. Andrée, le chef de l'expédition, refusa.

C'est que le ballon le *Pôle Nord* doit emporter, avec les trois aéronautes, le lest, les vêtements de rechange, des armes, les instruments météorologiques pour la détermi-

20

nation du temps, du lieu, de l'altitude, de la vitesse; enfin, les vivres nécessaires, pour une expédition dont la durée minima est calculée à quatre mois.

Les trois voyageurs emportent aussi avec eux un traîneau en aluminium d'une grande légèreté. La nacelle, également en aluminium, est disposée de manière à être facilement transformée en bateau portant une voile et parant ainsi, dans la limite du possible, aux éventualités. Enfin, un appareil photographique permettra de reproduire, par des instantanés, la configuration des régions arctiques, à mesure qu'elles se développeront devant l'observateur.

Le poids total des hommes et du matériel est de 2.400 kilogrammes, qui viennent s'ajouter à celui du ballon, du filet et de la nacelle, évalué à 2.600 kilogrammes. C'est donc une charge totale de 5.000 kilogrammes, que le *Pôle Nord* enlèvera dans les airs, pour cette expédition fantastique.

M. Andrée croit pouvoir, avec son ballon, passer pardessus ces formidables barrières de glace, à travers lesquelles les bâtiments les plus solides n'ont jamais pu se frayer un passage; et il espère trouver, au pôle, la mer libre, ou, en tout cas, pénétrer nombre de secrets qu'on ne fait que soupçonner.

Reste à savoir si cette hardie tentative peut réussir. M. Andrée a présenté, l'année dernière, son projet au congrès international de géographie de Londres, à la Société française de navigation aérienne, à l'Académie des sciences de Stockholm, et à nombre de sociétés savantes. Son projet a été accueilli avec un enthousiasme qui n'exclut pas les appréhensions les plus sérieuses. Notre Académie des sciences, à la demande de M. Andrée, a nommé une Commission pour examiner les conditions indispensables au succès. La conclusion de la Commission a été que le vail-

lant explorateur pourrait peut-être arriver au Pôle, mais que rien ne permettait de croire qu'il pût en revenir.

En tous cas, les paris sont ouverts, car cette grande expédition aérostatique peut être considérée, à l'heure qu'il est, comme commencée.

***

J'ai dit (page 282, texte et note) que M. Andrée est actuellement (juin 1897) en route pour le Pôle Nord, et que les deux aéronautes français, Godard et Surcouf, préparent, pour l'an prochain, leur propre expédition. Ce ne sera point la seule. M[r] L.-L. Dyche, de la *Kaneas State University*, s'achemine, en ce moment même, vers la presqu'île d'Alaska, où il se propose d'organiser, pour le Pôle, une expédition, qui commencera en 1898, et qui durera trois ans, et plus, s'il en est besoin. On peut donc espérer que le « problème » du Pôle Nord est à la veille d'être résolu. L'exemple du vaillant pionnier Nansen aura prochainement porté ses fruits !





TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE : *EN SUÈDE*

TROISIÈME PARTIE : *EN NORVÈGE*

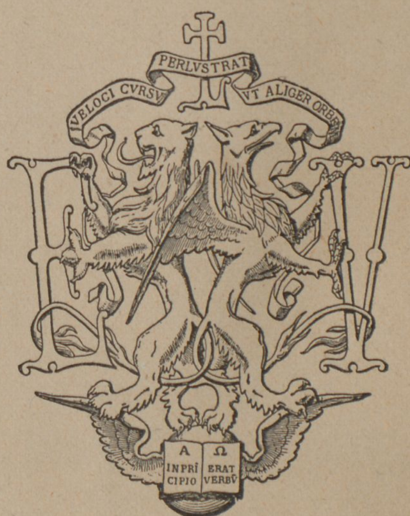


TABLE DES ILLUSTRATIONS





LYON. — IMPRIMERIE E. VITTE, RUE DE LA QUARANTAINE, 18.


PERLVSTRAT
VELOCI CVRSV
VT ALIGER ORBE
A Ω
IN PRĪ CIPIO
ERAT VERBV̄




cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14

